



Antoine Kirsch

*Roman*

# Les Caves de Saint-Georges



**DISTRIBUÉ SOUS LICENCE  
CREATIVE COMMONS BY-NC-ND**



**Attribution :** l'oeuvre doit être créditée à son auteur, sans pour autant suggérer qu'il approuve son utilisation ou donne son aval ou son soutien.

**Pas d'utilisation commerciale :** la reproduction et la diffusion sont autorisées, pour toute utilisation autre que commerciale.

**Pas de modification :** seule la reproduction et la diffusion de l'œuvre originale sont autorisées.

Illustration de couverture : Éric Fournier

Dix rues, trois places. Une église, une douzaine de commerces. Une architecture simple et saine, de petits immeubles bourgeois sans prétention mais convenablement entretenus. Trois cents habitants et au milieu : moi.

J'ai toujours été nulle quand il s'agit de me décrire. Je ne m'attends pas à faire mieux aujourd'hui. En y réfléchissant, c'est assez étrange pour une hédoniste telle que moi, de ne pas être plus nombriliste que ça. On pourrait croire que quelqu'un qui se donne autant de mal pour se faire du bien serait très conscient de soi-même. Mais en réalité, bien que je passe des heures à bichonner mon petit corps chéri, que j'y enfourne quantité de choses pour son plaisir, que je l'enduisse de litres d'onguents pour l'apaiser, l'hydrater, l'embellir... Que je soigne ma toilette, que je me maquille, que je m'apprête, que je me parfume... Et bien malgré tout cela, en dépit de ces heures passées devant ma psyché, je suis incapable de me présenter convenablement. Sans doute parce que je m'adonne à ces rites plus pour assurer mon confort corporel que pour améliorer mon apparence. Apaiser mon enveloppe pour qu'elle se laisse oublier.

Non, ça ne va pas aller. Je commence déjà à vous mentir, alors que je voudrais instaurer entre nous un climat d'absolue confiance. Ou alors,

c'est à moi-même que je mens ? Toujours est-il que je suis bien plus narcissique que je ne veux l'admettre. Mais le sachant, je sais aussi que tout portrait que je dresserais de moi vous semblerait exagérément flatteur. Et je ne voudrais pas que ma crédibilité en soit remise en question. Toutefois, si je veux que vous appréciez à sa juste valeur le récit qui suit et où je joue l'un des premiers rôles, il va pourtant falloir en passer par là. Du moins, vous fournir le strict nécessaire pour permettre à votre imagination de se représenter mon évolution dans toutes ces péripéties.

Je suis une femme, pour commencer, mais je pense l'avoir déjà laissé entendre. Plutôt petite ; une femme de poche, comme disait l'un de mes amants. Aux rondeurs marquées, mais douces à l'œil, avec une bouche à faire plaisir aux hommes et un cul où leurs yeux trouvent leurs aises. Les cheveux courts, bruns avec d'artificiels reflets auburn et des boucles de chérubin. Prénom ? Margot. Sonne comme un Bordeaux ou un appel au carnage. Un caractère de cochon, de cochonne aussi, peu d'inhibitions. Et une attirance farouche pour la marginalité, tant chez moi que chez les autres.

Si je ne souhaite guère m'attarder sur mon apparence, je peux par contre vous entretenir bien plus longuement de ces dix rues, trois places, église, douzaine de commerces, etc., que j'ai évoqués plus haut. En somme, mon quartier : Saint-Georges. Délimité par la rue du Vieux-Four à l'est, la rue Buffon à l'ouest, la place du Progrès au nord et les limites de la ville au sud, à la fois mon lieu de villégiature et seul endroit où je me sente vivre. Lui, je pourrais en parler des heures durant. Dans les grandes villes comme la nôtre, tout le monde a coutume de dire que son quartier est un village. Et quand on s'y rend, on se demande généralement depuis quand ces gens n'ont pas vu de village. Mais je ne vous mens pas en disant que Saint-Georges est un village. Une véritable communauté rurale qui perdure malgré son absorption par la métropole voisine, avec sa simplicité, son bon sens et ses vilenies. Nulle part ailleurs dans le monstre de béton vous ne trouverez ces petites

ruelles en escalier, ces façades couvertes de lierre, ces platanes solitaires sous lesquels méditent les vieux, et tout cela à deux stations de métro du premier fast-food. Officiellement, ce n'est rien. Ni un district, ni un arrondissement : seulement une église, dix rues et trois places. Mais dans le cœur et l'esprit de ses habitants, c'est une enceinte fortifiée, dans laquelle ils vivent à l'abri de ce qui peut se passer à l'extérieur. Au cœur de ce bastion, nous trouvons l'église Saint-Georges, un monument relativement insignifiant datant de la fin du XVIII<sup>ème</sup>, dont l'architecture maladroite nous épargne la visite des touristes, mais qui a tout de même l'avantage significatif d'être plutôt bien chauffée. Au moins le fidèle ne déserte-t-il pas l'office en hiver.

L'église dresse ses flèches peu majestueuses sur la place de l'église Saint-Georges (sans grande surprise), que tout le monde ici appelle simplement « place de l'église ». On y trouve également l'école primaire. La maternelle se situe quant à elle dans la rue des Esprits. Les enfants qui y sont scolarisés viennent en grande majorité des quartiers environnants. La moyenne d'âge est élevée à Saint-Georges, et la moyenne d'enfants par ménage fait rougir les Statistiques Nationales. Les rues sont peuplées principalement de maisons de ville. Les quelques immeubles ne font jamais plus de trois étages. Le commerce est florissant. Nous comptons dans notre communauté un boucher, un boulanger, un crémier, un fleuriste, deux cafés, un cordonnier, un libraire, un marchand de quatre saisons, et quelques autres corps de métier. Un marché le samedi matin sur la place du Progrès. Il ne viendrait pas à l'esprit des habitants de quitter le Sanctuaire pour aller au ravitaillement. On s'attend presque à voir un tracteur traverser la place de l'église. On a même un maire, Bernard Boursault. Officieux, bien sûr. Le vrai en prendrait sans doute ombrage. Mais dans notre esprit villageois, le vrai est trop éloigné de nous. Nous voulons un chef de tribu, à qui l'on claque la bise quand il vient s'en jeter un au zinc, pas un politicien encravaté qui règne sur tout un arrondissement auquel nous ne nous sentons de toute façon pas appartenir. Notre maire est un des nôtres, on le consulte, on l'écoute,

on le respecte. On tente d'acheter ses faveurs, on l'invite pour la poule au pot, on se découvre devant lui. C'est un brave homme, il n'en abuse pas. Il va voir le maire, le vrai, et relaie et soutient les demandes qui lui sont faites. L'autre l'écoute en souriant de son sourire de politicien. Il le prend pour un syndicaliste à la retraite. Il prend en compte ses remarques, se disant qu'il s'assure sans doute quelques centaines de voix à bon prix, en cédant de temps en temps à quelques revendications par ailleurs peu gourmandes.

Et moi je vis ici, au cœur de ce quartier tranquille, pas sans histoires, non, parce que plus petite est la communauté, plus nombreuses sont les histoires. Plus petites aussi, certes, mais plus vives et beaucoup plus rapides à se répandre. On me trouve généralement en train de boire des vins doux à la terrasse du Café du Progrès quand le temps le permet, ou dans le fond de la salle, à attendre que mon thé refroidisse, en hiver. Je me balade dans les rues, je les admire, les hume, je m'en imprègne et ne m'en lasse pas. Je parle avec les gens. Je suis une des leurs. J'ai le temps, je suis pour ainsi dire oisive. J'ai tôt remarqué que le travail était néfaste à ma sérénité et, partant, à la beauté insouciante qui se dégage de mes traits délicats d'écolière cochonne. J'ai donc éliminé toute source de stress professionnel de l'équation et ai trouvé d'autres moyens de gagner de l'argent. Je vous entends penser, mais ce n'est pas du tout ça. Je vous expliquerai un peu plus tard.

A dire vrai, l'oisiveté est virtuellement impossible dans un lieu tel que Saint-Georges. Mon emploi du temps se remplit de lui-même. Je sors de chez moi après avoir fini mon deuxième café, vers 9 heures. Je passe devant chez Luigi, le coiffeur. Il s'appelle Louis, mais préfère faire valoir les 12,5% de sang transalpin qui coulent dans ses veines, plutôt que passer pour le premier Limougeaud venu. Immanquablement, même s'il doit s'arrêter au milieu de la permanente de la pharmacienne, il me hèle et me hèle dans son échoppe. Il a toujours une histoire à me raconter. Il a été coiffeur aux Armées en Algérie. Puis il s'est installé sur la Riviera et a coiffé les riches et les vedettes à domicile. Il déborde

d'anecdotes et d'histoires croustillantes sur les frasques des idoles du passé. Il ment beaucoup, énormément même, mais il me fait rire, son café est bon et il pratique le baise-main. Une heure plus tard, il me libère enfin, me chatouille les doigts de sa moustache retroussée et me laisse m'envoler. Pour me poser cent mètres plus loin au Café du Progrès, après un passage au tabac de la place où je rafle toute la presse nationale et internationale. Jusqu'à midi, j'enchaîne les espressi en décortiquant les nouvelles. Je fais de petites pauses de temps en temps pour discuter avec Marie-Noëlle, la serveuse. Du temps qu'il fait, pluie et soleil, du temps qui passe, son arthrose et ses enfants devenus grands, du temps qui nous reste, les futures vacances et la maison dans le Midi pour la retraite. Puis je retourne à la géopolitique et aux tensions diplomatiques. Si je suis d'humeur, je vais déjeuner juste en face, chez Mo et Yvon, qui tiennent en couple leur « néo-brasserie », leur « bistrot revisité », leur « maison de cuisine », la dénomination change tous les mois. On ne s'y bouscule généralement pas à ces heures-là. Leur clientèle vient principalement de l'extérieur et les occupe surtout le soir. Les gens du quartier les boudent un peu, on va pas aller manger chez les homos, quand même ? Ça vous sert de l'aïoli au wasabi avec l'andouillette et ça se plaint de ne pas s'intégrer. Alors je peux déjeuner à mon aise. Yvon me fait parfois goûter ses nouvelles trouvailles. J'inspecte surtout les cochonnailles : mon opinion est bienvenue, Mo étant musulman. Pas un très bon musulman, certes, mais il tient à maintenir un certain niveau de respect des préceptes. Il se fait enculer, certes, mais de là à manger du porc ! Et donc, pendant qu'Yvon fait rôtir ses filets de pintade marinés au cordial de rhubarbe, le chantre de l'Islam est en salle et baratine sans fin la rare clientèle. Il me tient souvent la jambe jusqu'à l'heure du goûter. Là, je peux enfin me sauver et naviguer à allure réduite dans le flot des gamins qui sortent de l'école.

Ou alors, après ma revue de presse, je rentre chez moi me bricoler un repas simple. Ou pas simple, c'est selon. Je déjeune avec un disque, un livre, la radio. Puis je somnole, malgré les nombreux cafés, digère mon

omelette et ma matinée. Bouquine sur le minuscule balcon en saluant les petites vieilles qui arrosent leurs géraniums. Résous quelques équations complexes. Fais les mots fléchés du journal. Un peu de ménage, je travaille une heure ou deux, je prends un bain et c'est déjà l'heure d'aller boire l'apéro avec les vrais travailleurs, les artisans et les commerçants du quartier, les ouvriers de la ceinture extérieure qui rentrent au bercail pour la nuit. Le boucher, Marcel, originaire de Valenciennes, nous a initiés au Picon-Bière. Et depuis, tous l'ont adopté. A dire vrai, entre 18 et 19 heures, le cafetier ne sert plus rien d'autre, c'est à peine s'il pose la question aux clients. Ceux qui reviennent de loin en avalent un vite fait en espérant qu'on ne remarquera pas leur retard. Les commerçants en écluent deux ou trois en attendant que madame ferme le magasin et prépare le dîner. Le liquide noir comme le charbon coule à flots, la bière se teint en rousse et forme une mousse compacte. Ça sent le caramel et l'orange amère, c'est Noël. Un trait de jus de citron et ça devient l'été. Une vraie liqueur pour dames dans des mains rêches et calleuses. Et pour accompagner ce sirop qui vous tourne la tête sans crier gare, des cacahuètes, des olives, et moi. Comme dit le boucher : « Toutes les petites gourmandises trop salées auxquelles nos femmes préféreraient qu'on ne touche pas ! » Il brame ça avec sa grosse voix et l'accent ch'ti qu'il garde juste pour le folklore, et à chaque fois, je fonds comme un sucre dans le café. Les « a » deviennent des « o », les « r » roulent comme des caillasses et moi je deviens « Môrrrgôt ». Je suis minuscule, je suis une cacahuète dans le creux de ses mains qui brisent des carcasses de bœufs, je suis une olive entre ses molaires en or, je suis la petite-fille du roi du quartier.

Rentrer, un peu pompette, dîner et éventuellement téléphoner à Maman qui s'ennuie dans le Sud. Et puis la soirée passe à s'abrutir devant les fictions télévisuelles si l'apéro a trop dégénéré, ou à lire de la philo en écoutant du punk et du glam-rock, dans les deux cas avec une boîte de chocolats ou de macarons sous la main. Parfois aussi je sors et je retrouve quelques autres Saint-Georgiens dans notre salle de

cinéma privée. Le libraire, qui se veut cinéophile en sus de ses multiples autres centres d'intérêt, a en effet aménagé sa gigantesque cave pour faire profiter à tous du projecteur 35 mm Philips dont il a un jour fait l'acquisition dans un cinéma en voie de disparition. Il a rejoint une sorte de réseau d'amateurs qui troquent les vieilles bobines glanées de-ci de-là, au hasard des puces et des liquidations judiciaires. Il nous régale donc gratis des chefs-d'œuvre du noir et blanc qu'il parvient à obtenir, même si le plus souvent, son estimation de leur qualité artistique s'avère très personnelle. Tout ce qui est gris n'est pas argent, malgré ce qu'il s'entête à penser. Mais je m'en fous, le spectacle n'est pas sur le mur peint en blanc où sera projeté le film. Les petits vieux sont absorbés par l'intrigue, ils retrouvent des choses qu'ils ont déjà vues, déjà vécues. Leur jeunesse leur pétille à nouveau dans les yeux, un sourire tremblotant s'éternise sur leurs bouches fripées. Les jeunes viennent se planquer là pour se rouler des pelles, quand le froid hivernal ou la vigilance parentale leur interdit les bancs du square. Leurs respirations couplées, souffles courts, me dressent les cheveux dans la nuque. Les rares enfants jouent en silence ou restent figés devant l'histoire incompréhensible qui se déroule sur la chaux, au milieu des rayures et des craquements, hypnotisés comme n'importe quel enfant devant n'importe quelle image mouvante...

Il dénote un peu dans le paysage, notre Maxime, notre libraire. Il n'a même pas encore révolu sa trentaine. Pour un commerçant, à Saint-Georges, ça la fout mal. Mais à vingt ans déjà, le filiforme vibrion cultivait des idées de vieux, se désolait de voir les gens passer à côté des choses simples, les livres, le contact, la richesse des saveurs de la vie. Pas étonnant que, comme moi, il ait atterri ici. Il aimait déjà toutes ces choses, lui, et savait prendre le temps de les goûter... Non. Erreur. Il aimait déjà toutes ces choses, lui, et s'en empiffrait comme un goinfre, des deux mains, sans mâcher, debout devant le frigo ouvert. Entré comme simple employé dans la pépère librairie-papeterie de Joseph, qui vivotait en vendant des thrillers hospitaliers et des recueils de mots fléchés, il a tout de suite commencé à faire sa révolution. Parce que forcément, Maxime

n'est pas un de ces libraires poussiéreux, lecteur méticuleux qui soupèse et savoure chaque phrase, chaque mot, chaque virgule, qui saura vous conseiller le livre qui vous ira comme un soulier de vair, simplement d'après la façon dont vous êtes entrée dans son échoppe et la couleur de votre bretelle de soutien-gorge, qui apparaît innocemment dans l'échancrure de votre chemisier que la bandoulière de votre sac à main tiraille jusqu'à laisser deviner la naissance des seins, le rouge cramoisi de la dentelle tranchant sur la blancheur fragile de votre épaule.

Oui, je drague les libraires. J'y reviendrai.

Non, Maxime n'est pas de cette race de fins gourmets bibliogastronomes. Il est plutôt du genre à entreprendre dix livres à la fois, en abandonner deux à mi-parcours, laisser les autres traîner quelques mois, posés ouverts sur le comptoir, dos cassés, pages cornées, ou à se faire une opinion en lisant la première et la dernière phrase, peut-être un paragraphe pris au hasard. Si vous avez le malheur de lui demander conseil, vous repartirez avec une brouette pleine d'ouvrages éclectiques, dont la moitié au moins vous semblera avoir été piochée au hasard sur les rayonnages. Impression renforcée par le fait que le bougre sera incapable de vous dire trois mots sur leur contenu. Dans le lot, vous pourrez en écarter les trois quarts, qui seront aux antipodes de vos goûts et de vos envies du moment. Un autre huitième ne vous apportera qu'une faible satisfaction. Mais le reste, le reste... Est-ce le vrai talent de Maxime qui s'exprime enfin ou simplement une loi statistique qui reprend ses droits ? Le reste sera au-dessus de vos espérances les plus folles. Je lui dois certains de mes meilleurs souvenirs de lectrice, des heures blottie dans mon lit, sur mon canapé ou mon transat à me dissoudre entièrement dans des ouvrages en parfaite résonance avec mon âme, des livres qu'on dévore en prenant un interminable petit-déjeuner, sirotant sans le goûter un café depuis longtemps froid et ratant ses rendez-vous de la matinée, ou allongé sur l'herbe d'un parc, pour se rendre compte trois heures plus tard qu'on est couché sur un caillou pointu et qu'on a chopé les pires coups de soleil. Il m'a fait lire *Le faiseur de pluie* de Saul Bellow quand,

sans le savoir, je me sentais truie au lieu d'être lionne ; il m'a conseillé *Gilles* de Drieu La Rochelle quand je planchais sans en comprendre l'essentiel sur le dossier de l'ultradroite ; aiguillé vers *Le matin des magiciens* de Pauwels et Bergier quand j'ai cru que je savais tout ; m'a forcé à lire *Sotos* de Djian le jour (le seul et unique jour !) où ma libido m'a fait faux bond ; *La paix des profondeurs* d'Huxley, *Ada ou l'ardeur* de Nabokov, et tant d'autres, tant d'autres... Comment voulez-vous ne pas aimer un homme comme celui-là ?

Et je l'ai aimé. Oui, je crois bien que je l'ai aimé. Ou du moins ce qui s'en rapproche le plus chez moi.

Je dois avouer qu'un de mes grands fantasmes avait toujours été de me faire compulser par un libraire, et de préférence entre les rayonnages de son commerce. Gémir sous les caresses, la joue pressée contre Descartes et Rousseau. Sucrer un homme sous le regard de Ronsard et Molière. Jouir aux oreilles de Céline et Sartre. Mettre le rouge au front de Montaigne et souiller de ma sueur impie les pages de Platon. Créer avec ces noms qui pour la plupart n'évoquent que les assommantes lectures de lycée une complicité nouvelle, un secret coquin qui resterait à jamais scellé par leur silence de papier. J'ai donc testé Maxime sur un autre terrain que ses capacités à me faire découvrir les poèmes et romans qui m'attendent sur les étagères de son gourbi. Il ne fut pas bien dur à courtiser. J'y mis les formes, déployai mon arsenal de regards lourds, soupirs profonds et gestes lents, inventai des scenarii élégants qui me forçaient à revenir tous les jours quêter son attention, mais c'était plus pour satisfaire mon propre sens de l'esthétique, tant le garçon tomba facilement dans mes rets. Partie sur un plan en trois semaines, je dus le réduire à cinq jours, quand le garçon m'enferma avec lui dans son échoppe à l'heure de la fermeture. Je pus à cette occasion me rendre compte qu'il est au lit comme à la ville : il commence dix choses à la fois, en abandonne trois à mi-parcours, change d'idée, de cheval et son fusil d'épaule, repart à zéro et vous laisse perdue au milieu de tout ce foisonnement. Il vous faut faire le tri dans tout ça et en écarter les trois

quarts qui ne mèneront à rien de bon. Mais le reste, le reste... Le reste est au-delà de vos espérances les plus folles.

Il doit vous sembler étrange, maintenant que vous me connaissez un peu, de penser que malgré le chaos que ce petit démon faisait régner dans mes draps, il fut l'homme qui parvint presque à mettre un terme à mon vagabondage sensuel. Que voulez-vous : des méninges telles que les miennes ont sans cesse besoin d'être stimulées par de nouvelles expériences, de nouvelles connaissances, des informations inédites ; et pour cela, Maxime était imbattable, une source perpétuellement renouvelée de bribes de savoirs, de pépites de science, de paillettes de génie, charriées dans son discours ininterrompu par le torrent de ses lectures aléatoires. En un sens, on aurait pu le croire aussi intelligent que moi, si ce n'est qu'il n'avait pas la même forme d'intelligence. Faites-moi passer un de vos tests, je ferai exploser tous les compteurs. Ma cervelle est faite pour la réflexion, le dénouement et la pure puissance cognitive. Aucun engrenage, aucun mécanisme ne peut résister au rouleau compresseur de mes synapses. Maxime, lui, obtiendrait sans doute un score honnête, mais pas mirobolant. Son intelligence excelle dans l'association. Puisant dans une mémoire phénoménale (bien qu'aussi mal rangée que son appartement), son esprit est capable de jeter des ponts entre les fragments d'idées les plus éloignés et les plus improbablement liés, un bout de physique quantique mélangé à un morceau de gastronomie, l'histoire sainte et les expérimentations psychédéliques, le mouvement punk et les enlèvements extraterrestres. Aucun psy ne prend en considération ce genre d'intelligence dans notre société où partout domine le culte de la performance. Ce n'est pas assez efficace, pas assez productif, pas assez utile. À ranger avec tous ces gens qui cultivent l'intelligence des rapports humains, l'intelligence d'organisation ou la plus honnie de toutes, l'intelligence pratique, celle qui s'exprime par les mains habiles et le bon sens populaire.

Après quelques mois de rendez-vous et de sorties variées (très variées), nous tentâmes donc l'expérience de la vie commune. Enfin,

disons plutôt que ça s'est fait tout seul : à force de laisser traîner ses chaussettes sous mon lit et d'oublier ses bouquins sur mon canapé, Maxime a dû finir par ne plus pouvoir distinguer mon appartement du sien. Nous entamons donc une petite vie de couple. Nous nous réveillons face à face, échangeons des bonjours timides prononcés du bout des lèvres pour ne pas imposer à l'autre les affres de nos haleines matinales. Nous préparons le petit-déjeuner en chantonnant, buvons le café en écoutant la radio, écoutons l'autre prendre sa douche dans le lointain. Un dernier petit bisou pour la route et Maxime part ouvrir son magasin. Je range un peu avant de me mettre au travail et quand j'ai fini celui-ci, je prépare un déjeuner léger pour deux, à moins que je ne parte rejoindre mon amoureux pour manger en ville ou grignoter un sandwich sur le comptoir de la librairie avant de faire des galipettes dans la réserve.

La lune de miel a duré deux ou trois semaines, et c'est une période que je me remémore avec une grande tendresse. Ensuite, nous sommes entrés dans la routine du couple et la petite valse des infidélités. Nous nous étions bien mis d'accord sur le fait que notre union, si tant est qu'on puisse l'appeler ainsi, devrait s'accommoder de petites coucheries ponctuelles. Nous n'étions pas dans l'utopie du « couple libre », et nous savions que nous ne pourrions rien construire de durable sur une relation non-exclusive. Mais pour le moment, nous étions trop bohèmes et honnêtes pour ne pas affronter en face la réalité des amants et maîtresses à venir. Mieux vaut prévenir que se foutre sur la gueule en cassant les assiettes. Nous couchottâmes et baisouillâmes donc à droite et à gauche, au gré des rencontres, sans chercher non plus à provoquer ces rencontres semi-clandestines. Sans malice aucune et sans jamais s'en servir pour blesser l'autre. Nous nous disions que si un jour la fidélité nous semblait devenir nécessaire, il serait toujours temps de s'y mettre. Et ça a fonctionné, pendant un temps du moins. Mais pendant un temps, pas plus. Le château de cartes s'est écroulé. Ceci dit, la fin de notre couple n'a pas été due à une soudaine revendication d'exclusivité sur l'usage de sa queue ou les droits de visite de mon

con. Du moins, pas directement. D'une part, le train-train de femme au foyer que m'imposait notre vie commune a commencé à me lasser. Depuis un moment déjà, je ne ramassais plus ses chaussettes éparses avec tendresse, mais avait tendance à les entasser dans un coin du bout du pied pour lui demander à son retour de les mettre dans le panier à linge sale. J'accumulais le retard dans mon boulot parce que les tâches ménagères m'avaient été naturellement dévolues, dans la mesure où je restais au nid. Et puis l'esprit dissolu de Maxime, qui était pourtant le gage de ma liberté, l'autorisait à s'accorder une marge de manœuvre au sein de notre relation qui devint gênante. Je le redis : peu m'importait qu'il saute la fraîche remplaçante de l'institutrice venue chercher un livre de contes ou l'étudiante en Lettres au regard de biche égarée qui ne trouve pas le Profil sur Camus. Mais le fait est que de l'avoir surpris avec elles, ou de les avoir entendues en parler ensuite à leurs proches, je me rendis compte qu'il n'établissait pas clairement de hiérarchie entre ses différentes conquêtes, moi comprise. Quand il les baisait, il pensait à elles. Et aussi quand il ne les baisait pas, ce qui était plus grave. Sa sexualité n'était pas exclusive, no problemo, mais son affection ne l'était pas plus. Et là, ça coince. J'aurais pu supporter qu'il trempe son croûton dans les soupes les plus infectes, mais laver les caleçons d'un homme sans être le centre de ses préoccupations, c'était plus que mon ego n'en pouvait supporter.

Donc, exit le libraire et retour à mon joyeux petit quotidien de célibataire libérée.

Voilà comment les semaines s'écoulaient ici, lentement, au rythme des saisons, de la routine ou des péripéties, des bons voisinages ou des commérages de quartier. Avec deux rendez-vous d'importance : le marché et la messe. Deux jours sacrés. Le samedi, tout d'abord, et son marché. La soirée du vendredi est entièrement consacrée à sa préparation. Branle-bas de combat. Je plonge dans mes livres et mes magazines de cuisine. Je m'allonge sur le tapis rond du salon avec un verre de vin et un paquet de cigarettes et j'étale ma documentation autour de moi. Je fais mes

menus en choisissant d'abord des recettes qui me plaisent. Je surveille les apports en protides, glucides, lipides. Légumes verts, féculents, produits laitiers. Je tire la langue comme une brave petite écolière. Et rapidement, je m'ennuie. Alors je joue. Je décide de ne manger que des pages 22 et je me concocte un repas de chips de crevette, bar rôti en bouillabaisse, fèves des marais au beurre et poivre blanc, flans à la portugaise. Je lance des fléchettes sur les sommaires des magazines éparpillés pour un menu au hasard, tajine d'agneau aux abricots secs, spaghettis aux oursins, brownies gingembre-pécan. Je découpe les titres des plats en mille morceaux, les mélange et les recompose à la manière d'une lettre anonyme ou d'un cadavre exquis. J'obtiens de la poésie Dada plus que de la gastronomie, salade / d'oignons / sauce myrtilles, pâtes / grillées / à l'olive de Nyons, Saumon / au Boursin / et vinaigre balsamique. Ou encore, je ne note que les ingrédients sans me soucier de la recette : qu'est-ce que je pourrais bien mitonner avec 250 g de dattes, 200 g de flocons d'avoine, 200 g de farine complète, 200 g de beurre, 80 g de sucre roux, 1 œuf entier, 1 cuillère à café de cannelle et une pincée de sel ? J'associe les gros titres des couvertures, en faisant contraster les saisons, et le dossier sur la mozzarella buffala campana copule avec les « 20 recettes autour du potiron » pour enfanter de quesadillas au potiron et mozzarella, servi avec un guacamole au basilic et huile d'olive. Je cherche des rimes, des assonances, des allitérations. Je construis même des algorithmes complexes qui m'intiment de marier le brie, les noix de cajou et le sirop de Sauternes. Mes nouvelles trouvailles s'accumulent et me font rire. Je jette mes raisonnables menus et opte pour ma salade d'oignons, mes quesadillas, mon brie farci aux noix de cajou et laqué au caramel de Sauternes, les rochers de roquefort à la roquette et les pêches en croûte de sanglier...

Je me couche tôt, tarde à m'endormir tant mon excitation est grande, me lève avec la volaille. J'empoigne mon porte-monnaie, enfourche mon caddie à motif écossais et pars le ventre vide. À peine arrivée sur la place Saint-Georges, je suis happée par une foule de maraîchers, bouchers

et poissonniers qui vont boire un dernier café avant d'ouvrir boutique. Je me joins bien volontiers à eux. Ils me taquent, veulent savoir ce que j'ai inventé cette semaine. Je minaude, je veux garder la surprise, je me fais prier. On m'offre un croissant, un deuxième café. On me promet un kilo de tomates gratuites, un saucisson, un fromage. Je finis par céder, je me lève et énonce une à une mes surréalités culinaires. À chaque recette, un mur d'exclamations se lève, je provoque la surprise, la joie, le rire, l'incrédulité – plus rarement le dégoût, parce que celui qui oserait le manifester serait immédiatement rabroué par ses confrères. On m'encourage d'un sourire ou on me dissuade d'une grimace, tenter ou ne pas tenter ceci ou cela, on fait valoir ses propres expériences. Des débats s'élèvent sur le choix des morceaux de viande et des variétés de légumes, sur les temps et les modes de cuisson. On quitte le café pour regagner les étals, comme des chevaux dans les stands de la ligne de départ, en continuant de deviser sur le contenu futur de mon assiette. Je commence ma tournée et retrouve chacun de mes marchands en tête-à-tête. Le boucher pense avoir trouvé le morceau idéal pour mes beignets de bœuf à l'avocat, le maraîcher à passé en revue ses troupes pour trouver le fruit parfait pour ma soupe glacée de pomme verte et m'offre son plus beau bouquet pour la pannacotta au basilic qu'elle viendra napper. On me sert en priorité, on me donne le kilo de tomates promis, on me nourrit d'un morceau de scamorza, d'un abricot, d'une tranche de jambon, d'une entame de figatelli ou d'un quignon de pain de maïs. On me fait goûter les nouveautés et les produits de saison, on prend mon avis au sérieux. Je dois m'arrêter dans toutes les échoppes pour ne vexer personne. Je papote, je tâte les melons du cultivateur charentais, je gesticule chez l'épicier italien, je fais des grimaces aux rascasses. Je me fais regarder de travers par les femmes, j'ai l'habitude, les hommes redoublent de pitreries pour me faire rire. Il est midi passé quand j'ai fini mes emplettes, mon chariot déborde de victuailles, j'ai acheté bien plus que ce dont j'ai besoin, une fois encore. Le pâté bressan était trop tentant, les rougets si frais, les antipasti ont titillé mon appétit. Je rentre chez moi, tentant sans succès de cacher mon petit ventre rebondi, plein

des cadeaux des marchands. Je déballe mes emplettes sur la table de la cuisine. Je contemple la montagne et me demande comment faire rentrer tout ça dans mon petit frigo. Je fais ce que je peux, me jurant une fois de plus d'acquérir un appareil d'une contenance plus conséquente. J'en donne à ma voisine de palier qui ne sort plus guère de chez elle. Et même si je n'ai pas vraiment faim, je m'attable au milieu des sachets, les chaussures encore aux pieds, et je mange le reste. À moins que je ne le cuisine pour l'emmener à la messe du lendemain. Enfin, pour être précise, à la *deuxième* messe.

La paroisse de Saint-Georges est en effet dirigée par un prêtre qui, sous des dehors d'une parfaite orthodoxie, se permet quelques entorses au dogme. Corpulent et débonnaire, il affiche l'apparence patriarcale que les grenouilles du quartier attendent de lui. Il les écoute consciencieusement médire de leurs voisines sous prétexte de se confesser de leurs médisances. Il subit leurs tentatives de séduction et de corruption, dons aux bonnes œuvres, invitations à dîner, assiduité cultuelle, tartufferies éhontées... Tout est bon pour s'assurer les bonnes grâces de monsieur le curé, à croire qu'il s'agit de Saint Pierre en personne. Mais ce que les desséchées du chœur des vierges ignorent, c'est que tous les dimanches, à l'heure où le gigot flageole dans les pieuses chaumières, une fois terminée la messe barbante que nous connaissons tous, celle agréée par le Saint-Siège, le bon Père Jean assure un deuxième office pour une paroisse un peu moins conventionnelle. Le curé précédent conviait ses brebis préférées à déjeuner au presbytère, manger le rosbif dominical trop cuit de sa bonne après avoir bâclé les grâces. De là est née l'habitude des exercices de léchage de soutane sus-cités, destinés à s'assurer une place à la table des élus. Quand Jean arriva pour reprendre sa charge, il supprima cette institution, ce qui ne fut pas sans causer quelques remous. Les vagues déferlèrent, mais notre curé tint bon. Le seul repas dominical qu'il entendait partager avec ses ouailles était celui de l'Eucharistie. Ouvert à tous, sans favoritisme ni privilèges. Les esprits se calmèrent, la vie reprit. Mais comme le bon père n'était pas homme à se contenter de vin de

messe, il commença à faire des apparitions au bistrot. Mais entendez bien, c'était uniquement pour pouvoir rencontrer ses ouailles de plus près, cela va de soi. Il y rencontra diverses personnalités du quartier avec lesquelles il fraternisa rapidement, notre boucher entre autres. Il les aurait volontiers invités à sa table, pas dans le but de distinguer ses favoris, simplement pour partager une bonne becquetance avec des potes. Mais il risquait, ce faisant, de provoquer un schisme dans la paroisse. Sa bonne, commère impénitente par la force de sa fonction, n'aurait pas manqué de faire circuler la nouvelle, même et surtout s'il lui avait fait jurer le silence sur la Bible. Elle se serait confessée un peu plus fort le dimanche suivant pour compenser son parjure, voilà tout.

Le curé dut donc ruser. Il décréta que dorénavant, pour rappeler à tous les valeurs de la tempérance, il pratiquerait un jeûne tous les dimanches, enfermé seul dans l'église comme le fit jadis Saint Machin. Pieux mensonge. Or donc, après la messe, il fit entrer Marcel par la petite porte, celle qui donne dans le cimetière. Ils s'installèrent sur l'autel pour casser la croûte. Marcel fut un peu gêné au début. Bien sûr, il n'était pas plus pratiquant alors qu'il ne l'est aujourd'hui, mais il craignait malgré tout que le sacrilège ne pesât sur sa digestion. Mais l'homme de Dieu lui rappela que l'autel représente la table où le Christ dîna avec ses apôtres. En guise de sacrilège, il s'agissait plutôt de revenir aux sources du christianisme. Marcel put donc replonger le nez dans ses rillettes la conscience apaisée. Il fournissait les charcuteries et le curé se chargeait du vin. Ce dernier confessa qu'il utilisait des grands crus pour la communion du dimanche. Le Seigneur mérite ce qu'il y a de meilleur, tel était son argument. Comment peut-on se sentir communier avec le Père, le Fils, le Saint-Esprit en buvant une piquette infâme, alors que le simple fumet d'un Pessac-Léognan vaut à lui seul tous les cantiques des anges ? Les deux compères vidèrent donc les bouteilles de vin de messe. Et puis un jour, ils trouvèrent que décidément, le pâté s'ennuyait sans pain et décidèrent d'inviter le boulanger à leurs agapes. Puis ce fut le pain qui manqua de fromage. Le déjeuner manqua de musique.

Et ainsi se bâtit la société secrète la moins portée sur l'ésotérisme dont j'entendis jamais parler, au gré des besoins du repas et des amitiés des deux hommes.

Car ce n'était pas seulement les besoins du « culte » qui guidaient le choix des nouveaux initiés : il fallait aussi faire preuve de certaines qualités humaines indispensables. La candidature du poissonnier, par exemple, ne fut jamais retenue. Ce n'était pas que ce fût réellement un mauvais bougre, non. Mais toutes ces années passées à vivre et travailler avec l'ahurissante matrone à qui il avait eu l'idée saugrenue de passer la bague au doigt avaient fini par faire leur travail de sape, et l'homme avait aujourd'hui des comportements de concierge qui n'auraient sans doute pas fait le bonheur des convives. Et puis il aurait sans doute mis la Société en péril en racontant tout ça à sa femme. Gérard, le crémier, par contre, fut rapidement admis pour excellence professionnelle autant que mérite personnel. Il avait repris dix ans auparavant le commerce de M. Duvivier, qui partait en retraite se faire chier à taquiner le goujon en Ardèche jusqu'à ce que mort s'ensuive. À l'époque, les harpies au foyer de service avaient clairement fait comprendre à son successeur qu'il allait devoir mettre les bouchées doubles pour prouver qu'il méritait bien de prendre le relais de la crème des crémiers. En bon Breton, bien qu'il fût déraciné depuis des décennies, Gérard tint bon. Essuya les tempêtes de remarques assassines et les bourrasques de « Du temps de M. Duvivier... », agrippé fermement à la barre de son commerce, fier comme un amiral à la barre de son chalutier, droit dans ses bottes en caoutchouc. Et toujours avec un sourire en béton armé sur lequel venaient se briser tous les assauts des mégères qui, l'une après l'autre, l'acceptèrent ou passèrent l'arme à gauche. De ces années de probation, Gérard a conservé une incroyable imperméabilité aux désagréments de la vie et une affabilité indéboulonnable. Au début, j'ai cru que c'était un tic de métier, une sorte de déformation professionnelle pas désagréable, pour une fois. Je me suis rapidement rendu compte qu'en fait, si son amabilité était bien due à son commerce, forgée dans l'adversité de sa

clientèle, elle avait fini par l'imprégner entièrement, par s'incruster dans son code génétique et faire de lui cet être invariablement poli et souriant. Autant dire que c'est pas le mec difficile à vivre.

Quand je vins m'installer dans le quartier, les épcuriens underground étaient déjà cinq, et nul ne soupçonnait encore leur trafic. Marcel le boucher, Sébastien le boulanger et Gérard le crémier prétendaient partir à la pêche, tôt le matin, dès que les dernières baguettes étaient sorties du four. En réalité, ils s'enfermaient dans l'arrière-boutique du boucher qui mettait la touche finale aux plats qu'il emmènerait à la messe. Les musettes débordaient de miches, de meules, de jambons et de feuilletés, de tartes, de beurre et de terrines. On aurait eu de la peine à y trouver le moindre ustensile en rapport avec la pêche. Ils en revenaient toujours bredouilles, ils n'achetaient jamais le moindre appât, je ne suis même pas sûre que l'un d'entre eux possédât une canne. Leurs femmes crurent avoir compris leur manège, la pêche n'était qu'une excuse pour partir battre la campagne entre hommes et se remplir la panse. Fières d'être plus malines que leurs époux, elles les laissèrent s'adonner à ce qu'elles estimaient être un ridicule mensonge, mal préparé et mal exécuté, comme seuls les hommes en sont capables. Elles en profitèrent donc pour s'inviter les unes les autres et vaquer librement à leurs papotages en buvant de minuscules verres de Porto bon marché, trop froid et trop sucré. Pierrot, l'organiste, fut convié pour charmer les oreilles des officiants. C'était un fonctionnaire à la retraite, effacé et discret, qui n'eut donc pas à recourir au moindre stratagème pour s'éclipser de son foyer. Une vie tout entière passée à se soucier des convenances et du qu'en-dira-t'on l'avait laissé aussi chaste et célibataire qu'un moine. Ou du moins, c'est ce qui se disait dans les rangs des femmes du quartier. Mais après avoir parlé à plusieurs reprises à l'intéressé, j'ai fini par développer une théorie bien différente. Je soupçonne le petit moustachu d'avoir volontairement endossé l'habit stéréotypé du vieux garçon timide et effacé pour être sûr de ne jamais attirer l'affection d'une femme et qu'ainsi nulle épouse ne vienne lui briser les couilles. Point d'alibi marital à mettre au point pour

notre ami Pierrot, donc ; il dut simplement apprendre à jouer pianissimo pour ne pas éveiller les soupçons du voisinage.

Aujourd'hui nous sommes neuf et je suis la seule femme. Le curé avait des doutes sur le bien-fondé de ma présence, mais Marcel le harcelait depuis un moment déjà pour que je puisse les rejoindre. Le Père Jean hésitait, refusait de se prononcer. Quelque chose au fond de lui lui soufflait sans doute que si l'évêché venait à découvrir ses manigances, il pourrait sans doute pardonner ses ripailles, mais pas la présence d'une femme dans ses coupables réunions... Marcel arrangea donc des rencontres pour qu'il pût juger de mon évidente adéquation avec la mentalité de leur congrégation. Il fit ça avec toute la finesse dont il était capable. Je croisais incidemment le curé au marché, au café, dans les commerces, dans la rue, toujours avec Marcel pas loin derrière, guettant les réactions de l'homme de robe. Au début, cela me fit rire. Et puis je me dis que peut-être Marcel avait décidé de me ramener sur les bancs de l'église, alors que lui-même n'y avait plus mis les pieds depuis la communion de sa fille. Je ne comprenais pas, je me dis que peut-être il désapprouvait ma façon de vivre, j'eus peur qu'il commençât à me regarder avec dégoût. Quant au prêtre, il me déstabilisait à chacun de ses interrogatoires. Il semblait vouloir connaître mon sentiment sur le Saint-Émilion plutôt que sur la Sainte Trinité, connaître l'ampleur de ma dévotion au fromage de lait cru plus que ma foi en la divinité du Christ. Je le soupçonnais d'être plus retors que ses apparences rustaudes ne le laissaient paraître et de tirer de ces entretiens des informations que je ne soupçonnais même pas. Le petit manège dura deux semaines. Et le jour où finalement Marcel me demanda ce que je faisais le dimanche suivant, mon estomac se crispa et mon cœur se figea. Le moment était venu, il allait me mener à l'eucharistie.

– Rien.

– Alors je passe te prendre à 10 heures. Tu vas voir, je t'emmène dans un endroit que tu vas beaucoup aimer.

Le dimanche suivant, il passe effectivement chez moi à l'heure dite. Je le suis, la mort dans l'âme. Nous avançons par les petites rues, il surveille sans cesse les fenêtres pour être sûr qu'on ne nous voit pas. Précaution inutile – puisque tout le quartier est réuni pour la messe – et qui devrait éveiller mes soupçons. Ce n'est pas le cas. Je vais comme un veau à l'abattoir, je regarde mes chaussures et ne remarque rien. Quand même, alors que nous arrivons devant l'église où résonnent déjà les premiers cantiques, et que nous n'entrons pas, je lève les yeux. Marcel est hilare. Ma moue de condamné à mort qui croit percevoir la possibilité d'une amnistie semble le réjouir au plus haut point. Nous contournons le parvis et entrons dans le cimetière, inutilisé depuis des générations. Près de la porte de la sacristie, nous retrouvons les autres compères. La surprise se lit sur mon visage, mais Marcel refuse de me dire quoi que ce soit. Nous nous installons autour de la porte. L'un sort des verres, un autre une bouteille de vermouth, de bitter ou de porto, du bon, du sec et boisé, de floc, de pineau, de muscadet. Un thermos de vin chaud, de marquissette glacée, c'est selon les saisons. Nous buvons l'apéritif en pouffant et en parlant à voix basse, pendant qu'à l'intérieur la messe déroule son entêtante monotonie. Puis le silence se fait, on entend la foule vider les lieux et nous nous taisons. Nous tendons l'oreille. La première fois, la curiosité était montée en moi au point que je crus qu'elle allait me tuer. Et finalement, la porte s'ouvrit. Le Père Jean se tenait là, encore en soutane. Il nous fit entrer, nous souhaita la bienvenue. Nous dit de tout installer pendant qu'il se changeait. Je ne comprenais toujours pas ce qui se tramait. Les conspirateurs se transformèrent en ménagères, approchèrent des chaises de l'autel, le couvrirent d'une nappe, mes yeux éberlués ne pouvaient croire qu'ils voyaient assiettes et couverts sortir du tabernacle. Sur l'autel transformé, les victuailles s'entassaient. Le curé remonta de la crypte avec des bouteilles plein les bras. Je me tournai vers Marcel.

- On est pas là pour un cours de catéchisme, alors ?
- Non ma belle, on est là pour célébrer un culte !

Le curé s’assit en se frottant les mains, son sermon sur les vertus de la modération l’avait affamé. Le gigot d’agneau aux amandes et au romarin qu’avait apporté Marcel fumait encore quand il ouvrit la terrine dans laquelle il l’avait transporté. Le Père Jean me souhaita la bienvenue et nous attaquâmes les festivités sans plus de cérémonie. Nous rompîmes le pain, une gargantuesque tourte de campagne encore tiède apportée par le boulanger. Nous lui fîmes les honneurs des meilleures meules du crémier, de la terrine de faisan et du beurre de baratte. Nous bûmes le vin, les grands vins du petit curé. D’autres fois, ce seront de simples petits vins de pays que l’un ou l’autre membre de notre épicurienne paroisse a rapporté de son dernier voyage. Le curé ne dit pas un mot en latin. Mais quand le Pacherenc rencontre le roquefort, quand l’Arbois communique avec le comté sur les envolées étouffées de l’orgue qui nous susurre du Mozart comme on murmure un secret, à ce moment-là, oui, nous voulons bien croire en Dieu.

À la fin de ce premier repas, sirotant une mirabelle sur un air de Bach, j’interrogeai notre curé, à présent béat et somnolent, sur le pourquoi et le comment de ces bacchanales. Il me dit que c’était seulement une façon, un peu moins conventionnelle qu’une autre, certes, pour des mécréants comme Marcel de célébrer la générosité du Seigneur, de lui rendre hommage en lui montrant ce que les hommes font de beau et bon avec les fruits de Sa création. Et peut-être aussi un jour, le chemin détourné par lequel les brebis égarées reviendront dans le troupeau de notre sainte mère l’Église. Marcel lui demanda si ce n’était pas plutôt lui qui se laissait entraîner sur un chemin détourné. Mais non, il se contentait de tuer le veau gras pour célébrer le retour de l’enfant prodigue, ainsi que le conseille l’Ancien Testament. Marcel ricana et lampa sa liqueur. Je ne lâchai pas le débat, j’avais une revanche à prendre pour les deux semaines de torture morale que je venais de

subir. Mais qu'en était-il du jeûne de Saint Machin ? C'était un bien vilain mensonge, ça... Les yeux du Père Jean se mirent à pétiller de malice. Saint Machin avait bien existé, c'était un moine ripailleux qui faisait cinq repas par jour. Quand il disait qu'il allait faire jeûne, c'est qu'il se planquait dans un recoin de son monastère pour s'en payer une tranche. Mais si les paroissiens ne prenaient pas la peine de vérifier les vérités que leur assénait le curé, la faute était la leur. Il commençait à m'intriguer, notre curé, et je voulus profiter des effets de l'alcool pour le cuisiner un peu. Mais il ne se laissa pas avoir si facilement. Je rusai, il esquiva, je minaudai, il prêcha, je feintai, il me leurra, je circonvolutai, il circonspecta. Je ne rentrai pas bredouille, toutefois. J'avais un panier plein de suspicions et des intuitions qui me gonflaient les poches. Un parcours sinueux, des tentations, des doutes et des hésitations. Une femme dans sa jeunesse. Avant, pendant ou après le séminaire et les vœux de célibat, cela restait à déterminer. Le mystère était destiné à rester entier : devant ses réticences, j'avais décidé de le laisser tranquille dans sa réserve. Mais en regardant le bonhomme, confit de bonheur terrestre et d'amour divin, je fus définitivement persuadée que j'avais vu juste, que cet homme avait su aimer une femme et qu'une femme avait pu l'aimer.

Mais le sexe, les marchés, Dieu et le bon vin ne suffisent pas à remplir mon agenda. Et comme tout le monde, il me faut bien gagner ma vie, ou plutôt gagner de quoi vivre ma vie comme je l'entends. Pour cela, alleluiah, j'ai la chance de pouvoir compter sur une cervelle plutôt bien développée. Je suis née naïve, innocente et moitié con comme tous les enfants. Mais par quelque prodige de la Nature, ma boîte crânienne s'est finalement plus – ou mieux – remplie que celle de mes petits semblables. J'ai traversé ma scolarité comme une étoile filante. Sans jamais toucher terre. Je ne voyais pas cela comme un talent particulier, juste comme une chance de pouvoir me débarrasser plus rapidement de mes devoirs, de passer plus de temps devant les dessins animés ou à jouer dans la rue. Je ne pensais pas que mes performances pourraient

influer sur le déroulement de ma vie. Alors que j'étais au CM1, je surpris dans une conversation entre mes parents et mon institutrice le mot « surdouée ». Bien sûr, il fallait encore faire des tests. Mais la Maîtresse était d'ores et déjà persuadée que j'étais bien au-dessus du niveau de mes camarades de pupitre et que l'on pouvait sans doute me faire sauter une ou deux classes. Rendez-vous fut pris chez le pédopsychiatre par l'Éducation Nationale agréé pour une série d'examens divers. Le samedi précédant ce rendez-vous, je demandais à me rendre à la bibliothèque du quartier. Une fois sur place, je semai ma mère et partis en quête d'informations sur ces fameux surdoués. Et j'en trouvai, des choses sur le sujet ! Des pages et des pages d'éloges, qui ressemblaient au final à la description de phénomènes de foire ou à un livre des records, incroyable mais vrai. Dix mille bonnes raisons de me faire sauter une classe. Cent mille bonnes raisons de me faire intégrer un établissement spécialisé. Des parents modèles ayant remplacé les jeux familiaux par des cours supplémentaires, du travail supplémentaire, des devoirs supplémentaires. Comment rentabiliser votre surdoué. Utiliser à fond les ressources de votre petit génie. Les repas de toute une semaine avec un seul enfant prodige. Trente recettes originales pour accommoder votre Einstein en culotte courte.

Je ne voulais pas de tout ça. Bien sûr, les leçons étaient trop faciles pour moi. Bien sûr, les devoirs ne me prenaient que quelques minutes. Mais justement, cela me laissait encore plus de temps pour observer mes co-écoliers qui tiraient la langue et plissaient le front sur des problèmes de robinet que je résolvais en un clin d'œil. J'avais déjà le goût de la facilité et le plaisir de contempler mes semblables. Je ne voulais pas qu'on me fasse exploiter mon potentiel, qu'on me fasse travailler, qu'on me harcèle jour et nuit pour maximiser mes capacités. Je voulais que mon intelligence reste en friche, un terrain vague propice aux jeux d'enfants, une jachère qui n'en serait que plus féconde le jour où je déciderai de la cultiver. Et surtout, surtout, je ne voulais pas qu'on me change de classe. Pour tout vous dire, j'avais un amoureux. Il s'appelait Nicolas et il avait

les yeux marron. On se tenait la main dans la cour et un jour d'automne, pendant la récré, sous le préau, on s'était même fait un bisou.

C'est dire si mes motivations étaient sérieuses.

Je me renseignai encore sur les tests visant à déterminer si un enfant pouvait être considéré comme surdoué ou non. Puis j'allai retrouver ma mère éplorée qui m'avait cherchée dans tous les rayons de la bibliothèque rose. Elle me serra dans ses bras, me couvrit de baisers et me flanqua une bonne fessée. Je n'étais pas officiellement une enfant prodige, elle pouvait encore se permettre ce genre de geste. Et je crois que cette correction, pour douloureuse et humiliante qu'elle fût, me consolida dans ma décision. Je voulais que mes parents continuent à me couvrir de baisers et à me distribuer les roustes que je n'avais pas volées.

Quand vint le jour du Grand Test, je connaissais déjà tous les rouages des épreuves qui m'attendaient. Je dosais savamment bonnes et mauvaises réponses pour que tombât le verdict que j'avais moi-même choisi. J'étais légèrement plus intelligente que la moyenne, certes, mais rien qui mérite une attention particulière. Le pédopsychiatre annonça la sentence avec dans le ton un ennui plus que palpable. Mon institutrice prit la nouvelle avec un détachement apparent, mais dès que mes parents eurent tourné le dos, elle me gratifia du regard qu'elle aurait lancé à un chien parlant qui aurait soudain décidé de se taire. Je repris donc mon petit bonhomme de chemin et ma place à côté de Nicolas. Ma scolarité continua, avec des notes toujours un peu meilleures que celles des autres, mais jamais assez pour attirer l'attention.

Toutefois, arrivée au cap difficile de l'adolescence, je payai le prix de mon stratagème. Obéissant à mes hormones qui ne valaient pas mieux que celles des non-surdoués, je me persuadai que j'aurais forcément été plus heureuse n'importe où ailleurs que dans ma situation actuelle, et je commençai à en vouloir à mes parents d'avoir accepté sans sourciller ni se rebeller le fait que je ne fusse en rien exceptionnelle. Ils auraient dû réclamer un nouveau test, dénoncer le pédopsychiatre, lutter contre le système, bouter le feu au ministère, tout sauf se sentir

soulagés (comme j’imaginai qu’ils avaient dû l’être) que leur fille ne soit finalement qu’une gamine comme les autres. Et je m’en voulais à moi-même, car c’était entièrement ma faute si mes parents ignoraient tout de l’étendue de mon intelligence. Alors, sans doute pour qu’ils cessent de me voir comme une fille normale, je me mis à faire n’importe quoi. Je commençai à fumer bien sûr, mais c’était un passage obligé, le B.A.BA de la révolte adolescente. Je tâtai de l’alcool. J’y pris goût. Je trafiquais les briques de jus d’orange que m’achetait encore ma mère pour mes quatre heures. Avec une seringue subtilisée dans sa trousse d’infirmière libérale, j’en prélevais la moitié et la remplaçais par de la vodka. Les récréations furent de plus en plus animées. Bagarres. J’amochai quelques uns des caïds du collège, usant de techniques de close-combat typiquement féminines, et totalement déloyales, je le reconnais à présent. Nul doute que les scalps et les couilles de mes adversaires en portent aujourd’hui encore les cicatrices. Mais mon haleine chargée finit par me trahir et le pot-aux-roses fut découvert. Les pions ne me lâchaient plus d’une semelle et ma mère pleurait toutes les larmes de son corps. Je dus trouver autre chose. Je fis le mur tous les soirs pour retrouver des lycéens fumeurs de joints derrière l’église. Il fallait être souple et lesté pour échapper à leurs maladroitesses mais nombreuses tentatives de pelotage, mais c’était le prix à payer pour profiter de leur mauvais haschich. Ce n’était pas tant que les garçons ne m’intéressaient pas, mais en regardant leurs grandes paluches mal dégourdies, leurs corps efflanqués et leurs peaux maculées de boutons, comédons et autres disgrâces séborrhéiques, je considérais que mes petits seins fermes et mes fesses joliment galbées méritaient mieux que ça. La nouvelle de mes mauvaises fréquentations s’ébruita, bien entendu, mais c’était sans doute ce que je désirais, inconsciemment du moins. Tous les matins, franchissant le seuil du collège parfaitement à l’heure et dans un état de sobriété irréprochable, je narguais le pion impuissant qui savait tout de mes occupations nocturnes, mais savait aussi que je ne manquais aucun cours et caracolais crânement en tête du palmarès des bons élèves. Son impuissance me ravissait.

Finalement, l'information parvint aux oreilles de mes parents. Mon père fit ce que tout père fait au moins une fois dans sa vie. Il débarqua derrière l'église comme un vengeur masqué sur un étalon fou, un soir que j'étais dans mes œuvres. Il me ramena de force à la maison, après une scène abominable, hurlements hystériques de part et d'autre et indifférence simulée de la part de mes copains de débauche. Une fois dans la voiture, je lui tournai le dos. Et lui me dit, très calmement, malgré la colère qui visiblement lui serrait encore la gorge :

– Tu sais, Margot, je me suis souvent demandé ce qui se serait passé si tu avais décidé de réussir ce test... Tu sais, celui que tu as passé à l'école primaire... J'ai jamais douté que tu aurais pu... Si tu avais voulu, je veux dire. Mais au final, j'ai toujours eu confiance dans ta décision. Parce que tu étais la seule à pouvoir choisir, pas vrai ?

Mon père était un juge de caractère hors pair, et je m'en suis longtemps voulu de l'avoir sous-estimé à ce point. Je n'avais rien à répondre. Je me rassis convenablement et mis ma ceinture. Je fondis silencieusement en larmes. J'eus droit à la pire punition de ma vie, et je l'endurai sans moufter. Et je filai droit, dès lors. Arrivée au lycée, je me dis qu'à continuer ma politique du « juste un peu mieux », j'allais finir directrice d'un supermarché. Il y avait peu de chances qu'on tentât encore de me faire sauter une classe. Je donnai donc ma pleine mesure. Je pulvérisai les records de l'académie. Je fis sauter les compteurs de l'Éducation. J'obtins deux baccalauréats, un Scientifique option math, un Littéraire option langues, tous deux avec Félicitations du jury. Je survolai les prépas, traversai Sciences-Po sur un petit nuage et me baladai à travers Normale Sup. À dire vrai, je m'ennuyais un peu.

Heureusement, j'avais à présent accès à des garçons un peu plus dignes de moi et je ne m'en privais pas. Mes camarades suaient sang et eau pendant que moi je faisais la noce et faisais la vie. J'étais une légende vivante dans le sérail des Grandes Écoles, ce qui ne fit rien pour arranger

la démesure de mon ego. Trois jeunes filles en particulier m'adulaient avec une ferveur assez exaspérante. Elles flattaient sans cesse ma cervelle, qu'elles trouvaient trop bien développée pour qu'on ne tentât pas de me la sucer un peu. Elles ne se lassaient pas de me voir en faire usage et espéraient sans doute que je finirais par déteindre sur elles. Quand vint l'heure du diplôme, je leur jouai un vilain tour. Je les convoquai à ce qui devait être la première réunion d'une société de super-cerveaux féminins, baptisée « Womensa ». Elles répondirent toutes présentes à l'appel, flattées sans doute de faire partie de cette élite que j'avais prétendument décidé de réunir. Et moi, pendant qu'elles sautillaient d'impatience sur leurs chaises, j'ai pris la cuite de ma vie dans un bar à des kilomètres de là. Je me suis réveillée le lendemain dans les bras d'un biker tatoué jusqu'au bout du gland. Et j'ai trouvé ça immensément drôle.

Mais arrivé au terme de Normale, je fis face à un dilemme. L'ENA m'ouvrait ses portes, mais j'hésitais sur le seuil. Les carrières qui s'offriraient à moi à la sortie ne m'attiraient finalement pas beaucoup plus que la direction d'un supermarché. Peu importait celle que je choisirais, je ne ferais que m'enfermer dans une case. Ma mégalomanie ne l'aurait pas souffert. Il fallait que je m'invente un métier. Je profitai donc de mes vacances d'été pour avaler d'un coup l'ensemble du programme de l'École. Le jour de la rentrée, je me rendis chez le directeur. Je lui étalai ma science. Je lui demandai ce qu'il avait de plus à m'apprendre. Revenu de sa surprise, il me parla réseau relationnel et intégration aux élites. Je l'arrêtai. C'était les autres qui allaient se battre pour être dans mon carnet d'adresses, pas le contraire. Je lui dis que pour autant que j'étais concernée, il n'avait qu'à me diplômé honoris causa. J'en avais soupé des études, je voulais voir le monde. Je rentra donc chez moi par le chemin des écoliers, libérée d'un poids mais incertaine quant à mon avenir. Fugitive incertitude. Un message m'attendait sur mon répondeur. Le Ministère des Affaires Étrangères me proposait un emploi, sur recommandation du directeur de l'ENA. Les termes de l'arrangement étaient vagues, mais après à peine une dizaine d'entretiens avec divers

chefs et sous-chefs de cabinets plus ou moins chargés d'obscures missions dont jamais je n'appris ne serait-ce que l'intitulé, j'en sus plus. Je voulais voir le monde, on me proposait de le faire aux frais de la Nation. Avec pour seule obligation d'aller là où on me le demanderait, d'observer et analyser l'état de la société dans les pays traversés, et d'en faire mon rapport à intervalles réguliers.

J'ai donc passé les trois années qui ont suivi à vagabonder au gré des interrogations géopolitiques de nos gouvernements. Je m'établissais dans les meilleurs hôtels, m'initiais aux cuisines et amours locales, épluchais la presse, sondais les habitants – et plus particulièrement les opposants au régime en place – et prenais quelques kilos. Quand j'estimais avoir fait le tour des questions socio-économiques majeures et des meilleurs restaurants de la ville, je rédigeais mon rapport, les premiers mois dans le style froid et austère qui sied à la note de synthèse traditionnelle, puis avec un tour de plus en plus personnel. Il fallut moins d'un an pour que je commençasse à y inclure des commentaires sur les prouesses sexuelles des indigènes. Dans l'optique, bien entendu, de prendre la juste mesure du moral de la population, qui fait la force des nations, c'est bien connu. La secrétaire du ministre me confessa un jour que si ce dernier faisait semblant de croire à cette fumeuse explication, de son côté elle attendait mes courriers avec la dernière impatience et pour de tout autres raisons. Chacun de mes feuillets lui apportait la dose d'humour et d'érotisme qui lui permettait de supporter son quotidien. Pour cette femme discrète, écrasée par l'ombre de patrons ivres de pouvoir et dont la vie glissait sur des tapis épais, entre secrets défense et portes capitonnées, j'étais un dealer en sensations fortes.

« J'ai cru tout d'abord avoir affaire à des machos comme tant d'autres. Forfanterie et fanfaronnades sont le lot quotidien, et les vantardises concernant les prouesses sexuelles sont monnaie courante. Mais j'ai rapidement remarqué que ces dernières portaient en réalité plus sur la capacité à satisfaire

les femmes que sur la longueur du pénis, l'endurance amoureuse ou la persistance de l'érection. J'ai donc résolu de tester un panel représentatif de la population. Je fus comblée au-delà de toutes mes espérances. J'ai rarement connu amants plus dévoués et altruistes. L'Amérique du Sud m'avait certes apporté de grandes satisfactions dans ce domaine, vous vous en souviendrez, mais un doute persistait : on soupçonnera toujours les fringants Latinos de faire l'amour autant avec vous qu'avec eux-mêmes. Ici, les hommes s'oublie totalement dans l'acte. Seule la femme compte. Caresses, baisers, cunnilingus et toutes sortes de flatteries verbales ou charnelles sont prodigués sans retenue. Pas un recoin de mon anatomie, pas un seul de mes orifices qui n'ait été habilement stimulé, qui n'ait reçu l'hommage des lèvres, langues et doigts de mes cobayes. La plus grande victoire de l'homme est d'arracher un, deux, trois orgasmes à sa partenaire. Et s'il dit l'avoir fait, c'est que c'est vrai : plutôt mourir que risquer d'être pris en flagrant délit de mensonge sur un sujet aussi crucial.

En conclusion : pour toute négociation, choisissez une femme comme porte-parole. Nommez une femme ambassadrice. Des femmes, des femmes, toujours des femmes. Leurs interlocuteurs se plieront en quatre pour les satisfaire. Et jouez toujours la carte de l'honnêteté : l'honneur n'est pas ici un vain mot. »

Au onzième mois de ma troisième année de globe-trottage, alors que j'étais en train de chevaucher dans la moiteur de la nuit tropicale un jeune carioca qui me donnait à penser que le Brésil allait sans doute un jour dominer le monde, je reçus un appel de mes parents. Ma sœur venait de se suicider. Je devais rentrer immédiatement. Mais aucune compagnie aérienne ne me proposait de départ assez rapide. J'eus beau faire jouer toutes mes relations au ministère, je ne parvins pas à avoir d'autre billet.

J'allais manquer l'enterrement. Il faut dire qu'officiellement, je n'existais pas. Le secrétaire de permanence au ministère, réveillé à cinq heures du matin par l'ambassadeur que j'avais moi-même tiré d'une soirée mondaine après avoir constaté l'impossibilité d'un vol commercial, le secrétaire, donc, avait fort bien appris sa leçon et nia avoir jamais entendu parler de moi. Le coup fut rude. Mes glandes lacrymales se mirent en route à la seconde où je posai mes fesses dans l'avion que j'avais réussi à intégrer en mettant à sac mes rares économies. Elles semblèrent ne jamais vouloir s'arrêter. Je pleurai une semaine de plus que mes parents. Même des visites bi-quotidiennes sur la tombe de la frangine n'y firent rien. Je sombrais dans les clichés, mais mon désespoir était sincère. Je n'avais pas pris le temps de connaître ma sœur et on m'empêchait à présent de lui dire au revoir. Le romantisme morbide me gagna à tel point que je décidai d'aller vivre un temps dans son ancien appartement. Elle avait habité une partie de la ville que je ne connaissais pas : le quartier de l'église Saint-Georges.

Au début, j'errais dans l'appartement, l'âme en peine, me lamentant sur cette vie perdue, des mouchoirs humides plein les poches de ma robe de chambre sale. Au bout de deux semaines pendant lesquelles je perdis tous mes kilos superflus, et quelques-uns que j'aurais pu conserver, je commençai à sortir un peu, découvris peu à peu les environs et les Saint-Georgiens. Je fus rapidement séduite. Les lieux, les autochtones, le mode de vie. J'avais vu du monde ce que je désirais, et je trouvais ici ce que j'y avais cherché. Dès la fin du mois, je quittai l'appartement hanté pour emménager dans celui que j'occupe encore aujourd'hui. J'étais venu ici pour tenter de connaître ma sœur, et c'était un succès : je savais désormais que c'était la dernière des connes, pour se suicider alors qu'elle vivait dans ce paradis. J'écrivis au Ministre. Je lui dis que je m'installais ici et qu'il pouvait prévenir tout son réseau qu'à présent, j'étais ouverte à toute demande de conseil. Les amis de Monsieur ne se le firent pas dire deux fois. En moins de temps qu'il n'en faut pour lire les formules de politesse d'une missive gouvernementale,

je me suis constitué une solide clientèle de politiques indécis, de grands patrons dubitatifs et de décideurs sans opinion. Les hauts fonctionnaires requièrent mon attention sur telle problématique, les industriels me prient de bien vouloir me pencher sur le cas préoccupant de ci ou de ça. Je les aiguille. Je les oriente. Je peaufine pour chacun des stratégies en tentant de respecter leurs sensibilités malades. Ils m'envoient des plis dactylographiés dans des enveloppes à fenêtre. Je leur réponds sur du papier vergé, traçant mon écriture ronde avec un antique stylo à plume qui bave légèrement. De l'encre verte. De temps en temps, une tache de café ou l'empreinte d'un doigt souillé du glaçage d'une religieuse. Quand je suis particulièrement fière de mes analyses, je pousse jusqu'à sceller mes missives du rouge de mes lèvres. Ils me répondent sur papier machine que mes émoluments seront versés comme d'habitude sur mon compte en banque. L'amour à la technocrate.

Voilà ma routine. Mais la routine n'est qu'un idéal de vie, facile à décrire mais difficile à atteindre. Mon emploi du temps, si chargé et régulier, est en effet régulièrement saccagé par une foule de jeunes diables qui mettent mon corps et mes sens en émoi. Car oui, mes amants sont nombreux. Une foule en rut se presse à mon huis. Après avoir goûté des amours étudiantes, des amours adultes, et même des amours adultères, je me suis trouvé peu de goût pour la monogamie. Il me faut le nombre, il me faut la variété, mais, je précise, il me faut avant tout la qualité. Alors, lassée de piocher dans mes égaux en âge dont les rangs se clairsemment tandis que le temps et les mariages font leur œuvre, j'ai cherché une nouvelle source de chairs fraîches. Et j'ai trouvé la corne d'abondance. Lycée professionnel, mon amour ! Sans remords, je puise dans les futures forces vives de notre bel artisanat, je suce goulûment à la gorge des corps de métier qui font notre fierté nationale le carburant des meilleurs orgasmes et des plus belles joutes érotiques. Voilà mon secret : je couche avec les apprentis des commerçants de Saint-Georges. Ils sont jeunes et vigoureux. Ils se renouvellent souvent. Et j'évite de me faire des ennemies des femmes du quartier en ne couchant pas directement avec

le boucher ou le boulanger. Les petits arpètes, qui ne sont généralement pas du quartier, personne n'y trouve à redire. Je jouis donc des coups de bassin du futur charcutier. J'exulte sous le marmiton. Et je gémiss encore à cheval sur l'élève pâtissier. Ils sont adorables. Pleins de sève et d'inexpérience. Plein d'idées reçues glanées dans le porno et les discussions de vestiaires, et malgré cela débordant d'attentions câlines, comme des gosses enamorés de leur institutrice. Ils me couvrent de cadeaux, m'ensevelissent sous une avalanche de saucissons, d'éclairs, de pains de campagne, que j'engloutis avec délices, arrondissant encore un peu plus mon cul pour le bonheur de mes jeunes amants et la torture de mes jeans. Après quelque temps de ce régime d'amour et de pain frais, la balance me rappelle à l'ordre. Je largue provisoirement mes admirateurs pour aller dévergondé l'apprenti du fleuriste ou celui du luthier. Les bouquets envahissent alors mon deux-pièces, mon frigo se vide et mes hanches s'allègent. Le luthier joue du violon sur mon corps des heures durant et l'exercice me redonne des formes plus seyantes. Je rentre à nouveau dans ma jupe noire. Je peux recommencer à fréquenter les métiers de bouche.

Je traverse les boutiques du quartier comme un négrier qui rafle toutes les forces vives du village africain, comme une moissonneuse-batteuse, comme un Hun, comme une ogresse. Je ne les garde pas tous, certains n'ont pas les reins assez solides, d'autres n'ont pas le minimum requis d'élégance et de maturité, la plupart ne parvient pas, malgré tous mes efforts, à se défaire des idées saugrenues qu'ils ont pêchées sur Internet. Mais aucun n'est à l'abri de mon désir. Il n'y a guère que les apprenties coiffeuses qui échappent à mes appétits. Ce n'est pas qu'elles ne me séduisent pas, les petites nymphes. Je ressens des frissons inavouables à les laisser me masser le cuir chevelu, tout en examinant du coin de l'œil leurs jeunes fesses arrogantes, moulées dans leurs petits pantalons noirs. Mais je ne me suis pas encore décidée à franchir le pas. Il y a mes habitudes hétérosexuelles, il y a le peu que je souhaite encore préserver de ma réputation au sein du quartier. Et puis les donzelles ne

seraient sans doute pas intéressées, pas encore, elles sont à l'âge où l'on n'a pas encore idée de chercher le bonheur avec ses semblables. Elles n'ont d'yeux que pour les crétins à scooter qui les attendent sur le trottoir à l'heure de la fermeture du salon. Qu'elles fassent ainsi. Qu'elles soient déçues par leurs ados égocentriques. Qu'elles soient trompées, battues, bafouées, humiliées. Dans quelques années, elles regarderont les femmes autrement. Peut-être même l'une d'entre elles, au shampooing, feignant de lâcher le bouchon d'un de ses flacons, lequel choiera dans mon giron, se penchera sur moi, effleurant ma joue de ses seins, mes seins de ses mains, bredouillera une excuse quelconque en me jetant un regard plein de trouble. A l'heure de la fermeture, je l'attendrai dans le café d'en face. Elle sortira la dernière, de peur qu'on ne la voie me rejoindre. Voilà la fantaisie dont je me berce tandis que je baigne dans les odeurs de shampooing aux amandes et que je frissonne du scalp au bout de leurs doigts.

Deux autres apprentis sont à l'abri de mes charmes, mais pour de tout autres raisons. Pas touche l'apprenti du boucher chevalin. Ma sœur s'est suicidée en s'enfermant dans la chambre froide de ce dernier. Depuis, j'évite même la rue du Général Maud'huy, où se situe son échoppe. La tête de cheval en bois qui jaillit de son enseigne comme un macabre trophée de chasse me retourne les tripes. Je ne peux plus voir un steak de cheval sans fondre en larmes. L'animal lui-même, même vivant et pourvu de toutes ses chairs, me donne des frissons. Je suis devenue hippophobe. Je le vis bien. Les canassons ne trottent pas les rues de notre belle métropole. Le dernier à n'avoir rien à craindre de moi est l'apprenti poissonnier. Sa patronne est la pire commère du quartier, je ne vais certainement pas me jeter dans ses toiles si facilement. Je lui donne déjà assez matière à causer sans en plus risquer de lui fournir des informations de première main. Parce que oui, je fais partie des sujets de comméragé, forcément. Mais rares sont ceux qui y échappent dans une si petite communauté. Les rôles sont distribués, chacun apporte sa contribution à la gazette du quartier. Moi, je suis la salope, pour parler

sans ambages, la Marie-couche-toi-là de service. Je le vis bien, car je sais que c'est un peu vrai. Je ne fais rien contre. Et personne ne m'en tient rigueur, je pense. Il y a parfois des petites saillies verbales, de petites piques dans les files d'attente, mais dans l'ensemble, on m'accepte telle que je suis. Nous serions incomplets sans moi. Il y a un rôle à prendre, et peut-être qu'au fond, on me sait gré d'accepter de le jouer. Les commères se disent sans doute qu'il vaut mieux que ce soit moi plutôt qu'une de leurs filles. Elles me condamnent, mais c'est pour la forme. Et les plaisirs que je retire de ma situation compensent largement quelques médisances de temps à autre. Du moins, quand les médisances restent à leur altitude de croisière.

Ma situation n'est hélas pas figée dans cet idyllique tableau. Car j'ai un ennemi, paradoxalement engendré par cette douce monotonie villageoise que j'aime tant. Un ennemi qui m'agace régulièrement de ses attaques et étouffe la belle petite vie que je me suis ménagée : l'ennui. Mais pas le mien, celui des autres. Les Saint-Georgiens et moi partageons la hantise du désœuvrement. Tout est bon pour lui échapper, même les pires extrémités. Et il se trouve pour mon malheur que justement, cet hiver est calme. Très calme. Cela fait des semaines qu'il ne s'est rien produit. Alors, une fois épuisées les banalités météorologiques (d'autant plus rapidement que le temps lui-même est dernièrement d'une affligeante normalité), la commère se retourne vers sa proie de prédilection : moi. Les médisances grimpent au-dessus des nuages et entament une série de loopings. Ma sirène d'alarme retentit au marché. Alors que le maraîcher s'approche de moi pour me servir, une voix anonyme émet des doutes sur ma position dans la file d'attente. Je ne prends pas ça à la légère. L'escalade sera rapide, il est temps pour moi de faire profil bas. Retirer le combustible pour que l'incendie s'éteigne de lui-même. Je coupe les ponts avec mes amants. Les plus récents chignent un peu. Mais les anciens connaissent la manœuvre. Ils prennent leurs distances. Certains poussent même la loyauté jusqu'à s'afficher avec des filles de leur âge. Ils ne s'attardent plus à discuter quand ils me servent.

Mais quand je déballe mes emplettes une fois rentrée chez moi, je trouve une tranche de jambon supplémentaire ou, posée au milieu des aubergines, une tomate en forme de cœur. Je glousse ou je verse une larme, selon mon humeur, mais leurs témoignages d'affection, bien que dignes du cours élémentaire, ne me laissent jamais de marbre. Je me promets mentalement de ne pas oublier de les en remercier quand la vie reprendra son cours. Il suffit généralement d'un mois, rarement deux, pour que les mauvaises langues cessent de s'agiter dans ma direction et se trouvent une nouvelle cible.

Mais cet hiver est rude, pour moi. Les Saint-Georgiens semblent tous vouloir préserver leur foyer et par là-même leur réputation. Nul ne triche ni ne trompe, tout le monde garde son emploi et on ne découvre de sombre secret à personne. Un désastre. Les ragots glissent sur tous sans trouver de prise. Et je suis, encore et toujours, le centre des conversations. Je tiens bon. Je résiste malgré tout à la tentation de faire mes courses dans le plus proche supermarché pour m'épargner les commerces à la clientèle hostile. Mes amants commencent à m'oublier. Leurs nouvelles copines profitent des fruits de mes leçons. J'aurai du mal à les reconquérir, j'en perdrai sans doute un ou deux dans l'affaire. Janvier passe, puis février. L'hiver dure, n'en finit pas. Le désir me ronge les tripes, jouer toute seule ne suffit plus à m'apaiser. Je ne parviens pas à me concentrer sur mon travail ou mes lectures. Le moindre mâle qui passe dans le champ de mon regard est sujet à d'extravagantes divagations sexuelles. Les apprenties coiffeuses ne sont plus en sécurité. J'ai le feu. Je me surprends même à loucher dans le décolleté de la poissonnière. N'y tenant plus, je décide de partir en chasse loin de mon territoire. Je traverse toute la ville pour rejoindre une boîte de nuit où je suis sûre que nul ne me reconnaîtra. Je me lance à corps perdu dans le jeu de la séduction, tentant d'agir avec décontraction malgré ma libido qui me donne des coups de pieds dans l'utérus. Je n'ai aucun succès. Ils vont tous se frotter aux épouvantails rachitiques qui hantent ce lieu à la mode, ou aux minettes écervelées qui ont eu droit à leur quart d'heure de gloire télévisuelle. Je m'escrime

encore pendant une bonne heure, sans parvenir à attirer ni regards ni attention, puis je décide que j'ai fait ce que j'ai pu. Je vais m'arrimer au bar ou je me soûle consciencieusement et sans discrétion. Mais même bourrée, personne ne semble vouloir abuser de moi. A leurs yeux, je ne suis qu'un boudin de plus, une petite grosse en mal de sexe qui s'imagine pouvoir faire envie aux Beautiful People, je me martèle ces phrases assassines en serrant les dents, je me convaincs que je n'ai rien, rien, rien à gagner à traîner encore ici. Je ne tiens même plus debout. Le barman m'appelle un taxi. Je sors avec tout le panache que je peux rassembler, ce qui n'est pas grand-chose, mais de toute façon, il n'y a pas un œil qui me suive. Je tiendrai jusqu'à ce que je sois dans la voiture. Assise à l'arrière sur la banquette fatiguée, je pleure de rage et de frustration. Le chauffeur n'est même pas baisable. Une fois sur le trottoir en bas de chez moi, je suis prise de nausées. Mais si je vomis ici, je suis sûre qu'on remontera jusqu'à moi. Je serre les dents jusqu'au deuxième étage, j'entre chez moi après avoir miraculeusement réussi à ne faire tomber que trois fois mes clés, je titube, tombe à genoux, et libère le contenu de mon estomac dans l'entrée de mon appartement. Je rampe jusqu'à la cuisine, poussée par une de ces idées d'ivrogne, qui paraît si totalement raisonnable sur le moment, incompréhensible dès le lendemain. Je me prépare un gin tonic gargantuesque pour remettre mes boyaux d'aplomb. Je retourne vider un rouleau d'essuie-tout sur la flaque fétide du couloir. Je finis de lamper mon cocktail et j'appelle Mo et Yvon. C'est Mo qui décroche. Je lui demande tout à trac s'il l'a déjà fait avec une femme, s'il veut pas essayer, juste une fois, pour être sûr. J'essaye de l'aguicher mais je dois être du dernier vulgaire parce qu'il me répond que s'il doit essayer un jour avec une femme, ce ne sera certainement pas avec une rouleur, ivre de surcroît. Sur quoi, il me conseille d'aller me coucher et de rappeler demain pour m'excuser, puis me raccroche au nez. Je jure un bon coup contre les pédés et les arabes, j'ai honte de moi sur tous les tableaux et je pars prendre une douche sous laquelle je finis par m'endormir, prostrée dans la baignoire.

Je me réveille dans mon lit, propre et en chemise de nuit. Ma voisine de palier a entendu du bruit, elle a trouvé la porte ouverte et la petite Margot en train de se noyer sous la douche. Elle m'a mise au lit et m'a veillée.

– Vous êtes gentille, madame Praille.

– Pensez donc, entre voisines...

– Vous savez, je...

– Oui, il y a une mauvaise grippe qui court, ces temps-ci. J'ai déjà appelé le Dr Jacquet, il ne devrait plus tarder.

– Ce n'était pas la peine, madame Praille, je n'ai pas...

– La médisance est une chose bien laide, ma petite Margot. Surtout quand c'est des gens qui ont bon cœur qui en font les frais.

– C'est vrai, madame Praille.

– Et il faut soigner cette grippe avant qu'elle n'empire. Déjà qu'à mon avis, vous allez être clouée au lit pour quelques semaines.

Je lui souris. Elle ne bronche pas. C'est un concentré de petite vieille, un tissu de rides et de cheveux aux teintes artificielles et improbables, du bleu au violet, surmontant des blouses ou des robes prouvant à l'évidence que comme la libido, le bon goût disparaît avec l'âge. C'est ma voisine de palier, ma petite vieille à moi, à qui j'apporte des bons petits plats et qui récupère mon courrier quand je m'absente.

– Vous avez bien raison, madame Praille. Je sais pas ce que je ferais sans vous.

Quand le Dr Jacquet arrive enfin, elle lui ouvre et lui explique la situation. Il tombe d'accord avec elle. Sans doute une mauvaise grippe. Pas grand-chose d'autre à faire que de rester couchée en attendant que

ça passe. Ce genre de chose finit toujours par se tasser tout seul. Il me prescrit quand même quelques médicaments, à prendre si les symptômes s'aggravent. Mme Praille se fera un plaisir d'aller les chercher pour moi à la pharmacie.

La voisine et le médecin me laissent me reposer, et je m'enfoncé moelleusement dans ma couette. Un sourire de délice aux lèvres, je me prépare à hiverner. D'abord une grasse matinée, histoire de tenter de museler le pit-bull qui me mâchonne le cerveau. Puis je m'attellerai aux préparatifs. Rassembler quelques catalogues, le téléphone, la carte de crédit. Se caler contre les oreillers et partir à l'assaut de la planète VPC. Je me commande une dizaine de pyjamas et de chemises de nuit, des films, des livres, de la musique, un vibro et plusieurs boîtes de chocolats et confiseries. En attendant mes emplettes prévues à la livraison en 48h chrono, je replonge dans les rituels des maladies de mon enfance. Je remplis mon lit de piles de romans et de magazines, bien plus que je n'aurai le temps d'en lire, qui m'entourent comme les remparts d'une forteresse. J'emmène avec moi un chocolat chaud (c'était encore mieux quand Maman me le préparait) et un paquet de petits beurrés. Je bouquine un peu, je regarde les pires niaiseries de la télé (entendons-nous bien : c'est nul et j'en ai conscience, mais j'ai l'opportunité de les regarder au lieu d'être à l'école, alors ça en devient tout de suite plus savoureux) et j'attends avec impatience l'heure des dessins animés. Je me nourris de riz, de carottes bouillies et de bananes écrasées. J'exhume un vieux cahier A5 96 pages grands carreaux. J'écris des poèmes adolescents. Je chante les yeux ténébreux / De mes amoureux / Et la délicatesse / De leurs fesses. Mais je finis toujours par déraper et sombrer dans un érotisme de mauvais aloi. J'ai perdu ma candeur. Je commence donc à noircir les carreaux de la page, en damier. Puis sur la page suivante, je noircis les petits carreaux, ceux définis par les interlignes, en damier également. Je fais quelques carrés magiques, je somnole un peu, je rêve. Je mets les pieds en l'air et leur fais jouer quelques saynètes. Je commence à regretter de ne pas avoir de playmobils. Heureusement, le téléphone

sonne. La société machin a tiré au sort mon numéro de téléphone et j'ai gagné le droit de participer à un grand concours. J'aime assez la voix du téléopérateur. Il doit être jeune, sans doute un étudiant. Je lui demande son nom. Son vrai nom. Je lui dis de se décrire. Interloqué. Il ne répond pas. Je lui raconte que je suis en train de me caresser. Et de joindre le geste à la parole. Derrière les persiennes entrouvertes, il fait gris et froid et moi je suis couchée tête-bêche dans mon lit, sur mon édredon comme sur un nuage, dans une bulle de rose et de tons pastels, des livres et des magazines jonchant le sol et les meubles, la main glissée dans ma culotte, en train de raconter à un inconnu que j'aimerais qu'il soit près de moi, à sucer mes tétons durcis. A l'autre bout du fil, je n'entends plus qu'une respiration haletante et je me dis que mon opérateur n'est pas prêt de pouvoir se lever pour aller en pause café. Un cliquetis se fait entendre et la voix du superviseur du centre d'appel se fait entendre. Il me somme de cesser immédiatement. Je lui propose de nous rejoindre pour une partie à trois. Il raccroche. Je ris, puis roule sur le ventre et je me finis lentement, les yeux mi-clos, savourant la lente montée du plaisir.

Le soir venu, Mme Praille m'apporte mes médicaments et un bol de bouillon de poule. Je lorgne sur le liquide jaune pâle et minaude que ce n'est pas la peine de pousser la comédie si loin. Elle ignore ma remarque et me raconte qu'il y avait un monde fou à la pharmacie. Normal, pour un samedi matin. Le pharmacien a entendu parler de cette vilaine grippe et il me souhaite un prompt rétablissement. Je la remercie beaucoup de ses efforts. Elle regarde autour d'elle pendant que je fais semblant de siroter l'infâme brouet, et m'assène sèchement que j'ai fait bien du désordre, même pour une malade. Elle va ouvrir un peu la fenêtre, ça sent le fauve. Je repense à mes ébats téléphoniques, et je rougis un peu en me cachant derrière le bol fumant, pour faire bonne mesure. Avant de prendre congé, elle insiste pour que je finisse bien mon bouillon. Elle m'en apportera encore demain. Dès que j'entends la porte claquer, je me précipite à la cuisine et j'ajoute au bouillon des vermicelles de riz, du gingembre, du piment et de la sauce soja. Et je

retourne déguster ça devant les séries débiles du samedi soir. Je passe le dimanche à me demander si le délai de livraison de 48 heures inclut ou non les jours fériés. Je me morfonds à l'idée que la paroisse alternative doit être en train de festoyer en ce moment précis. Heureusement, vers 15 heures, Marcel vient me rendre visite. Nous débouchons une bouteille de Beaujolais et goûtons de quelques friands au fromage. Il me demande si j'ai besoin de quelque chose. Je lui dresse une liste de courses assez imposante. Si je m'ennuie autant dans les jours à venir, j'ai intérêt à avoir de quoi me divertir les papilles. Le boucher repart de chez moi une heure plus tard avec sa bouteille vide, le rouge aux joues et en fredonnant un air sans queue ni tête. Vient l'heure du dîner, et Mme Praille me rend sa visite que je pressens quotidienne. J'ai heureusement prévu le coup, rangé la chambre et ouvert la fenêtre. À peine entrée, elle se précipite d'ailleurs sur cette dernière pour la refermer, en prenant à peine le temps de poser mon bol de bouillon sur la table de chevet. Elle remet ensuite inutilement de l'ordre dans la pièce déjà impeccable, en maugréant que je suis bien capable de reprendre froid, déjà que j'ai fait le ménage quand le docteur m'a dit de garder le lit. Elle a entendu le Marcel me rendre visite, continue-t-elle en me tournant toujours le dos. Les cloisons sont fines. Elle espère au moins qu'il ne m'a pas fait boire de l'alcool, un homme marié qui rend visite à une malade, qu'au moins il ne sorte pas de là en puant la vinasse. Je résiste à une monstrueuse envie de lui tirer la langue, me contente finalement de me renfrogner dans mes oreillers. Dès qu'elle me laisse seule, j'ajoute dans le bouillon une épaisse tranche de brioche, des dés de jambon blanc et un filet d'huile d'olive à la truffe. Je souhaite de toutes mes forces qu'il y ait un film avec de Funès à la télé ce soir.

Je parviens à survivre aux deux jours suivants. Ma commande n'arrive que le mardi et me sauve la mise au moment où je commençais à lorgner sur le télé-achat. Les chocolats ne sont pas encore là, je me fais une raison et me console avec les petits-fours que Marcel a réussi à me faire passer en contrebande sous le nez de Mme Praille. J'essaye tous mes

pyjamas, je mets un CD des Cure, j'allume une cigarette et je sautille un peu. On frappe à la porte. Je jette la cigarette par la fenêtre, pousse du pied le plateau de gourmandises sous le lit et vais ouvrir, essouffée. J'ai vu juste, c'est la voisine qui vient voir si sa malade ne s'agite pas trop. Je lui souris et je lui claque sur la joue un baiser poissant le sucre et puant le tabac.

– Bonne journée, Mme Praille, et à ce soir !

Une semaine se passe ainsi, puis deux. Les chocolats sont arrivés, je me suis empiffrée. J'ai pris du cul et du ventre. Marcel m'approvisionne régulièrement avec les marchandises en provenance des paroissiens épicuriens qui compatissent à mon exil semi-volontaire. Mme Praille fait mes courses et continue à acheminer des litres de bouillon de poule, direction mon estomac. Je la surnomme mon volailloduc et la soupçonne d'avoir fini par se convaincre de la réalité de ma maladie fictive. Je suis devenue experte dans l'art d'accommoder l'infâme liquide, insipide et grassouillet, que je commence à prendre sérieusement en horreur. Et je vais bientôt être en panne d'idées pour en faire quelque chose d'un tant soit peu comestible, moi qui pensais pouvoir tenir mille et une nuits sans jamais manger deux fois le même brouet. D'ici peu, le bouillon ira droit aux égouts et j'aurai perdu mon pari. Les distractions deviennent dangereusement rares. Le vibro fait son office, mais il manque cruellement de mains viriles, de sueur et de poils. Le temps me semble long.

Et puis un jour, entre deux jérémiades, Mme Praille m'annonce la Nouvelle. La Lueur d'Espoir dans les Ténèbres de mon Âme. Un nouveau locataire a emménagé dans le studio de Mme Giannelli, rue de Turin. Personne ne l'a encore vu, mais les rumeurs vont bon train. Les rumeurs. J'aime les voir naître, ces rumeurs, sorties de nulle part, inexistantes un jour, le lendemain grosses comme les torrents au printemps, des raz-de-marée qui balaient d'un coup toutes les conversations. J'aime les voir naître, mais celle-là plus que toutes les autres, parce qu'il se pourrait

bien qu'elle sonne l'heure de ma libération. Je dois en avoir le cœur net. Le lendemain, je m'emmitoufle, me frotte le nez avec un gant de crin et reste cinq bonnes minutes la tête au-dessus d'oignons fraîchement hachés. Ainsi défigurée, je pars faire le tour des commerçants. Et partout on me parle du mystérieux locataire. On me demande de mes nouvelles, bien entendu, on est content que j'aïlle un peu mieux. Mais le sujet n'est pas si intéressant. Le centre du monde est ailleurs. Même la poissonnière, source de mes malheurs, me parle comme à une amie, bien entendu pour m'entretenir de l'Inconnu de la Rue de Turin. Je joue la comédie, mine de conspiratrice, moues interrogatives, mais intérieurement, je jubile. Je suis sortie de ma quarantaine. Je peux reprendre ma vie. Je me rends, aussi vite que ma prétendue convalescence me le permet, dans l'arrière-cour du boucher. Je chope mon apprenti alors qu'il sort les poubelles. Je me fais baiser sauvagement, debout dans la ruelle sordide, sans même me demander ce qu'Olivier doit penser de cette furie aux yeux bouffis et au nez coulant, dissimulée sous trois pulls et un anorak. Mais moi je jouis, très vite et très fort. C'est la cigarette après des mois d'abstinence, j'ai la tête qui tourne et le sentiment d'avoir péché par précipitation et gâché ces retrouvailles. En repartant, le genou un peu chancelant, je me promets de réparer ça très vite. Plus rien ne m'en empêche, à présent.

Le trop-plein ayant été libéré, je réfléchis plus calmement à mes prochains mouvements. Je sais que le nouveau-venu n'aura sur les commères qu'un attrait temporaire. Une fois que l'on sera fixé sur son compte, que l'on saura qu'il est comptable adjoint dans une PME de conseil en investissement boursier, le soufflé retombera. Et j'aimerais autant qu'il ne retombe pas sur moi. J'avance donc mes pions avec précaution. Je refais surface petit à petit, je reprends ma place dans le paysage. Chance inespérée, le mystère du locataire ne semble pas s'éclaircir. Je reprends mes amants, un, puis deux, puis trois. Toujours rien. On m'ignorerait presque, je suis à la limite de la vexation. Il faut dire que le nouveau-venu n'est pas comptable. En fait, personne ne sait ce qu'il est. Il n'a apparemment pas encore mis les pieds hors de chez

lui. Je ne m'en plains pas. La tension monte dans le quartier. La curiosité atteint un tel degré que je pourrais traverser la place de l'église à poil avec un homme accroché à chaque fesse que cela ne suffirait pas à attirer l'attention. Maintenant que je suis retournée à ma routine, j'avoue qu'il commence à m'intriguer, moi aussi. Je me joins aux efforts pour tenter de percer le brouillard qui l'entoure. On inspecte, on enquête. On cuisine en douceur sa logeuse. Mais à chaque fois, on obtient la même réaction : un sourire béat fleurit sur ses lèvres, une lumière intérieure l'illumine et elle nous dit que monsieur Camille est quelqu'un de très bien, un homme très élégant, raffiné et tout comme il faut. Oui, il ne sort jamais de chez lui, du moins pas qu'elle le sache. Mais c'est quelqu'un de très discret, il se peut qu'il sorte et que personne ne s'en aperçoive. Je m'imagine donc un retraité excentrique qui s'adonne nuit et jour à un loisir abscons, une quelconque collection. J'en reste là pour l'instant et retourne à mes hommes, mes fourneaux et mes projets de loi sur le rééquilibrage de la dette extérieure. Le comité des commères, de son côté, enrage. Tous leurs informateurs sont interrogés, moralement passés à tabac. Elles veulent savoir. Elles DOIVENT savoir. Elles ne trouvent rien, pas même des miettes. Ainsi s'achève le mois de mars, ses nuits encore fraîches résonnant des ululements sinistres et frustrés des ménagères aux abois.

Mais en avril tombe une bombe. La source est obscure, mais l'information est sûre. Peut-être une indiscretion du banquier. Dans ce domaine, la croustillance de l'information compte plus que sa véracité. Il semble que monsieur Camille ne verse pas de loyer à Mme Giannelli, pourtant connue pour sa rapacité sans faille. On ne prend bien entendu pas la peine de vérifier auprès de l'intéressée, l'occasion est trop belle de se livrer au jeu des hypothèses. Celle d'un soudain accès de générosité de la part de la vieille grippe-sous est immédiatement écartée. Il pourrait être un membre de sa famille, mais alors pourquoi en faire mystère ? Un amant, peut-être ? Mme Giannelli est veuve depuis vingt ans, elle pourrait se remettre en ménage sans avoir à le cacher. Trop longtemps frustrées, les commères se rattrapent en poussant loin, très

loin, leurs réflexions. Une dernière hypothèse est émise, décortiquée et finalement retenue. Ce monsieur Camille tient la veuve par la peur. Un quelconque secret. Chantage. Peut-être même est-ce un criminel en cavale. Planqué dans le studio rue de Turin, le pistolet sur la tempe de la veuve tremblante, l'ennemi public numéro un les menace toutes, les faisant frissonner dans leurs culottes ventre plat. Et c'est au moment où elles en arrivent à cette conclusion délicieusement effrayante que monsieur Camille passe commande chez le boulanger. La commande en soi n'a rien d'extraordinaire, et en règle générale, monsieur Lambert ne livrerait pas pour si peu. Mais Mme Lambert ne lui a pas laissé le choix. On enverra Émilie, jeune vendeuse et apprentie commère pleine d'avenir. Elle parviendra bien à apprendre quelque chose.

Le jour de la livraison, c'est l'effervescence. Le salon de thé des Lambert est envahi par les ménagères. La poissonnière a même abandonné son étal. Émilie part, son pain et ses gâteaux dans les bras, et pour un peu on lui ferait une haie d'honneur, du moins si l'on ne craignait d'admettre la vraie raison de sa présence ici. Et puis on attend. On attend longtemps, même. Les cafés refroidissent dans les tasses. Mais on se réjouit de cette longueur. Plus elle passe de temps avec lui, plus elle apprendra de choses. Il est presque midi quand Émilie revient dans les locaux du SPECTRE, où toutes les commères se tournent vers elle comme autant de Dr No dans leurs fauteuils pivotants. Émilie, elle, semble marcher dans un rêve. Toute activité a stoppé net, les cuillères chargées de religieuses et de mille-feuilles restent suspendues en route vers les bouches. Malgré l'incroyable montée de la curiosité, nul ne posera de questions à Émilie pour ne pas paraître indiscreète. C'est Mme Lambert qui se chargera du débriefing, par des voies sinon détournées, du moins aux apparences plus respectables.

– Ça s'est bien passé ?

Avec une telle insistance, un regard si acéré que la petiote manque de peu se blesser dessus. Et là, à la surprise générale, on voit fleurir sur les lèvres d'Émilie un sourire béat, on la voit s'éclairer d'une lumière intérieure et dire que monsieur Camille est quelqu'un de très bien, de très élégant, raffiné et tout comme il faut. Au fond du salon, une tasse tombe et se brise au ralenti. Enfin pas vraiment, mais ça aurait été de circonstance.

C'est une déclaration de guerre. Les commères laissent tomber le masque et passent à l'attaque. Tous les prétextes seront bons, aucun coup ne sera trop bas. Mme Lambert part à l'assaut la première, consciente qu'elle doit sauver son honneur terni par la défaillance de son soldat. Armée d'un plateau de ses fameux sablés, cadeau de bienvenue au nouveau voisin. Mme Chapuis vient proposer ses talents de couturière, ce sera avec plaisir, il faut bien s'entraider. Mme Briges perd son chat et fait le tour du voisinage. La ligne de front avance. Boum, boum, boum. Toutes les trois tombent au champ d'honneur. Même sourire béat, même lumière intérieure. Les attaques se succèdent par vagues, le peu de subtilité qui restait encore finit par disparaître et bientôt toutes les femmes du quartier sont perdues, sous le charme du bel inconnu. Même l'irascible poissonnière, montée au front la dernière pour un baroud d'honneur, a succombé et minaude maintenant la journée durant avec ses clientes enamourées comme des lycéennes. Trop contente qu'elles soient ainsi distraites de ma personne, je retourne avec enthousiasme à ma vie de débauche. Je laisse le quartier à sa liesse et je me recentre autour de mon nombril mignon. Je me farde, me décollette, me moule et m'eau-de-parfume, je courtise outrageusement les apprentis sur leurs lieux de travail et je jouis toutes les nuits. Mme Praille regarde mes tenues avec mépris. « Faudra pas s'étonner si vous nous faites une rechute. » Je ris avec gourmandise avant de m'engouffrer dans l'escalier qui me mène à mon terrain de jeux retrouvé. Et dans mon dos, je crois entendre : « en tout cas, si elle croit attirer l'attention de monsieur Camille en s'attifant comme ça, elle se trompe. » Là quand même, je stoppe net et

m'inquiète un peu. Si le bougre a pu conquérir le petit être desséché qui me tient lieu de voisine, ça veut dire que tous les remparts sont tombés. La gent féminine de Saint-Georges est tout entière dans la paume de sa main, votre servitrice mise à part. C'est d'un pas très légèrement moins guilleret que je vais donc déjeuner chez Mo et Yvon qui ont promis de m'étonner. Même le dérèglement hormonal généralisé qui sévit dans la vicinité ne réussira donc pas à totalement me gâcher la joie de cette perspective.

J'entre dans le restaurant en me donnant la peine d'avoir l'air honteuse. Je le suis d'ailleurs sincèrement, quand je repense à la dernière fois où j'ai parlé à Mo. Avant qu'ils aient pu l'un ou l'autre prononcer un mot, je m'aplatiss en excuses. Et pour appuyer la litanie qui coule à flots constants de ma bouche, je tente d'acheter leur pardon avec des cadeaux. Une chemise italienne pour Mo et une boîte de macarons aux herbes de ma confection pour Yvon. Ils me remercient chaleureusement, Yvon m'embrasse en déplorant que je ne veuille toujours pas lui céder la recette de ces petites merveilles. Mo me prend par les épaules et me lave de tous mes péchés.

– Tu comprends, tu es comme ma sœur. Le jour où je couche avec une femme, ça pourra pas être toi !

Yvon n'a l'air de goûter qu'à moitié la plaisanterie. Ils débouchent une bonne bouteille. Même Mo trinque avec nous. « Ça ne compte pas, c'est le vin du pardon. » Et moi je rougis du bonheur de l'amitié retrouvée.

Je rentre chez moi en milieu d'après-midi, passablement éméchée et le ventre solidement garni des nouvelles inventions de Chef Yvon. Je trouve sur mon répondeur un message de Marcel (une première, Marcel qui me téléphone !) me demandant s'il peut passer me voir ce soir après la fermeture du magasin. Je le rappelle et je lui dis d'accord, certes je

reçois le soir, mais après le dîner. Il ne me dit rien des raisons de sa venue. Je ne suis guère curieuse, d'ailleurs. Je vais prendre un bain aux chandelles en lisant de la science-fiction.

Quand Marcel sonne à ma porte à huit heures et demie, c'est les mille-et-une nuits dans mon appartement. J'ai fait brûler de l'encens, préparé du thé à la menthe et une assiette de loukoums. Je reçois mon boucher en culotte et caraco, allongée à plat ventre sur le canapé, mais ça n'a pas l'air de lui faire plaisir, ni même de l'émouvoir d'une quelconque façon. À dire vrai, je ne suis même pas sûre qu'il le remarque.

– Tu n'as pas peur que ta femme aille s'imaginer des choses sur nous deux, à venir me voir comme ça ?

– Si ma femme était encore capable de se soucier de ça, je serais pas venu te voir, Margot.

Là, quand même, je pose le livre que je continuais à parcourir d'un œil distrait et je le regarde gravement, un loukoum rose encore pressé entre mes lèvres arrondies.

– Marcel, t'es quand même pas en train de me dire que Geneviève...

Cette femme est la vertu incarnée. Une fidélité à toute épreuve. Jamais compris comment elle faisait, c'est quelque chose qui m'est totalement étranger. Seule explication, je soupçonne Marcel d'être un coup fabuleux, le genre qui vous fait renoncer à tous les autres hommes. Si ces deux-là se séparaient, ce serait comme si je voyais mes grands-parents divorcer. Le boucher lève une grosse paluche pour me rassurer.

– Non, pas ma Geneviève, non. Mais c'est presque pire. C'est ce Camille dont elle arrête pas de me rebattre les oreilles...

– Ah.

Je baisse la tête, gênée. Dans une aussi petite communauté, je me doutais bien que j’allais tôt ou tard être confrontée à cet individu. Mais le truc, c’est que je ne le souhaite pas.

– Explique-moi, Margot. T’es la seule à qui il a pas tourné la tête dans ce quartier. Qu’est-ce qu’elles lui trouvent, toutes ?

– J’en sais rien, moi. Je suis pas allée le voir, comment tu veux que je te réponde, dis-je en dessinant des yeux et des sourires dans le sucre glace à la surface des loukoums.

Un silence suit ma déclaration. Je relève la tête, ébahie.

– NON, MARCEL !

– Et pourquoi pas ? Je sais pas ce qu’il fait à toutes ces femelles, mais toi au moins tu sauras lui résister.

Mais ce Camille est à l’heure actuelle au centre de l’attention du quartier. Un endroit que j’ai décidé d’éviter pour le moment. D’autant plus que toute action qui pourrait paraître aller à son encontre serait sans doute prise pour une agression par sa petite cour.

– Non, Marcel, je ferai pas ça. Même pas pour toi. Je viens juste de me... de me rétablir et j’ai l’intention de profiter un peu de ma bonne santé.

Mon boucher se lève, visiblement contrarié.

– Ouais, je suis au courant... L'Olivier a des poches sous les yeux qu'il se prend les pieds dedans. Vas-y doucement avec lui ou il va finir par s'endormir et tomber dans le hachoir.

– Promis. On se voit dimanche ?

– Mouais.

Et il me laisse, contrariée moi aussi, pour le coup. Il m'aurait presque gâché ma soirée. Je file à la cuisine me préparer un cocktail vodka/jus de fraise/eau de rose pour me remettre dans l'ambiance et quand mon amant du soir arrive, je lui demande de se comporter comme un prince du désert.

La semaine passe, arrive le samedi et j'en suis toujours à ruminer notre mini-prise de bec. Je n'ai pas reparlé à Marcel, je ne sais pas si on se fait vraiment la gueule ou pas, mais je ne voudrais pas arriver demain au second office et me rendre compte qu'on est en froid. En rentrant du marché, je fais donc un crochet par la boucherie. Arrivée devant l'échoppe, je me fais une tête de drapeau blanc et tapote sur la vitrine. Marcel me voit et me fait signe de le rejoindre dans l'arrière-cour. Je le trouve changé, plus détendu.

– Excuse-moi pour l'autre jour, Marcel. C'est pas que je voulais pas te rendre service, mais...

Il me sourit.

– Ne t'inquiète pas, c'est arrangé. J'y suis allé moi-même.

J'imagine d'ici la confrontation d'homme à homme. Mon boucher, toute testostérone dehors. Concours de virilité. J'en ai les ovaires qui tintent.

– Et alors, il est comment ?

À ma grande surprise, je vois apparaître sur le visage de ma brute préférée le fameux sourire qui fleurit. Et la lumière intérieure est présente elle aussi.

– C’est vraiment quelqu’un de bien, tu sais. Une belle personne. Je comprends mieux ma femme, maintenant.

Je tombe de haut. Le petit retraité excentrique a mis au point un charme qui fonctionne aussi bien sur les bouchers ch’tis que sur les ménagères ménopausées.

– Ceci dit, elle s’est quand même trompé de beaucoup sur Camille. Comme toutes les autres bonnes femmes du quartier, d’ailleurs.

– Ah oui, pourquoi donc ?

Il ricane.

– Ce n’est pas *monsieur* Camille, c’est *mademoiselle* Camille.

Je repars de cette entrevue avec la tête qui tourne. Voilà ce qui se passe quand on se fie aux informations de seconde main. L’erreur du gang des voisines semble énorme, mais le comportement de Marcel ne laisse pas place au doute. Il n’a aucune tendresse pour les hommes, il en est même totalement incapable. Camille ne peut être qu’une femme, sans quoi le boucher n’aurait jamais, jamais, jamais dit ce qu’il a dit et fait ce qu’il a fait. De mon côté, j’ai relativement bien géré ma surprise.

Mon cerveau est en ébullition, mon esprit peine à raccrocher les wagons, mais j'intériorise. J'affiche un sourire complice et je gourmande l'ancien mari jaloux.

– Dis donc, c'est toi qui m'a l'air envoûté, pour le coup... Ne vas rien faire que tu puisses regretter, hein !

Il rougit un peu. Marcel ! Marcel rougit !

– Ça n'a rien à voir avec ça, elle... elle est beaucoup trop jeune, de toute façon.

Voilà, j'ai droit à un aller-retour. Une première claque en apprenant que mon retraité des Postes est en fait une veuve joyeuse. Je n'ai pas le temps de retrouver mon équilibre que j'en écope d'une seconde quand Marcel me dit qu'en plus Camille est une toute jeune fille, vraiment, même pas la trentaine.

D'où le tournis sus-mentionné. Bon. Je m'en remettrai. Ça ne change pas grand-chose, pour moi, si ce n'est le pincement de jalousie quand je constate que Marcel se laisserait tenter par l'adultère avec une autre que moi. Je ravale mon aigreur et me console en imaginant le nouveau thème des disputes conjugales de Marcel et Geneviève : le vrai sexe de leur idole commune. Du moins, je tente de me consoler mais je sens encore la marque cuisante de la troisième claque, celle qui brûle trop pour être si vite oubliée.

– Bon, je te laisse retourner à ton travail, Marcel. Rêve pas trop à ta Camille, tu vas tomber dans le hachoir.

– Tu te moques, Margot.

– À peine. On se voit demain ?

– Heu, non... Geneviève et moi, on a invité Camille à déjeuner. Pour lui souhaiter la bienvenue dans le quartier, tu comprends.

Oh oui, je comprends, Marcel. Mais je comprends à la manière d'une femme jalouse : violemment, méchamment et le tout nappé de la pire mauvaise foi. Je me sens insultée, délaissée, trompée. Encore heureux que Marcel ne soit que mon ami, je crois que je viens de découvrir que je pourrais devenir une épouse assassine, une tueuse de maîtresse et de mari infidèle. Le tournis se transforme en tornade. Tempête dans mes veines. Je décide d'aller me calmer au bistrot. Je traîne encore mes courses derrière moi et je franchis les trottoirs sans aucun ménagement, le chariot rebondissant dangereusement sur le bitume. Je m'échoue contre le bar, refuse l'amer-bière que me propose le patron et descend coup sur coup deux armagnacs. Je n'aime pas l'armagnac, mais je n'aime pas non plus être en colère, la combinaison est donc parfaite. Je reste là, fumante de rage devant mon verre vide, mais personne ne s'intéresse à moi. Je commence à écouter les conversations environnantes. Même chez les hommes, on ne parle que de lui. Enfin d'elle, car Marcel n'a apparemment pas perdu de temps pour faire circuler la nouvelle du retournement de sexe du/de la mystérieux(se) Camille. Je me demande si tout de même ça ne mériterait pas un complément d'enquête. Histoire de satisfaire ma curiosité naissante. Peut-être même trouver quelques armes contre lui/elle, au cas où. De quoi, si le besoin s'en fait sentir, écraser ce cafard merdeux qui m'a volé mon Marcel.

Mais le temps s'est radouci, la belle saison commence à se faire espérer, et comme chaque année à la même époque, j'ai envie de mettre le nez hors de Saint-Georges. D'autant plus que mon quartier ne me rend plus les hommages que je mérite. Rendre visite au reste de la ville, par exemple. Je m'absente donc des journées entières, je fais les magasins, renouvelle ma garde-robe et cède à quelques caprices de design. Je fais le tour des nouveaux restaurants, je me rappelle au bon souvenir des anciens, trop longtemps délaissés. J'apparais à quelques vernissages, je

passer par des musées, des théâtres. Je fais le plein de nouvelles idées. Je suis presque totalement absente du paysage de mon quartier, et il ne semble pas s'écrouler sans moi. Je laisse souffler un peu mes amants, je rentre de toute façon trop tard ou trop éreintée pour survivre à leurs assauts juvéniles.

Je liquide ainsi les dernières semaines de l'hiver. Puis le printemps arrive, les peupliers bourgeonnent, les hirondelles sont de retour et j'ai les pieds en marmelade. Je décide de regagner mes pénates et de renouer avec mes habitudes. Je commence par m'offrir une journée de soins et de massages pour retaper mon petit corps et donner à mes jeunes amants sans doute affamés une Margot à la hauteur de leurs fantasmes. Je commence par appeler Olivier, le choucho de la maîtresse. Pendant que son téléphone n'en finit pas de sonner, je nous scénarise une petite histoire d'écolier fripon et d'institutrice dépravée. On décroche enfin, mais ce n'est que sa messagerie. Le fourmillement qui avait commencé au creux de mes reins retombe aussitôt. Je lui laisse un message, je lui fixe un rendez-vous pour ce soir, après son travail. Je passe ensuite le reste de la journée à me préparer. Je vérifie la fermeté de mes chairs, ni trop ni pas assez, je sélectionne avec soin ma toilette, dessous chics à la limite du provocant, parfaitement dissimulés sous un tailleur d'une austérité monacale. J'hésite à réunir des accessoires, installer un décor de salle de classe, lui préparer quelques devoirs, peut-être une règle pour que les enfants sages puissent punir les vilaines maîtresses... Mais je ne veux pas non plus l'effrayer par un retour aux affaires trop théâtral. Je m'occupe aussi de quelques affaires en souffrance. Mon compte en banque a été mis à mal par mes frasques de ces derniers temps, il convient de le renflouer rapidement. Je dîne léger, énergétique et aphrodisiaque.

Je suis prête.

Pas d'Olivier.

Je résiste un peu, je trouve mille bonnes raisons à son retard. Au bout d'une heure, quand même, je m'inquiète. Je tente de le rappeler, mais je tombe à nouveau sur la boîte vocale. Je repense à cette Mélanie

(ou Élodie ? Stéphanie ?) avec qui il sortait pendant mes jours de pestiférée. J'espère que la petite n'a pas réussi à me supplanter dans sa couche, mais je n'en ferais pas une maladie. Ils finissent tous par chercher une fille de leur âge et je ne peux décemment pas leur en vouloir. Je me dis qu'au moins, après être passés entre mes mains, ils sauront satisfaire ces chanceuses donzelles. Ils leur apprendront deux ou trois choses, qu'elles transmettront à leur tour. À ma façon, je contribue ainsi à l'élévation de la qualité de la vie sexuelle de mes compatriotes, du moins de la nouvelle génération. Mais je n'en fais pas non plus un devoir sacré. C'est juste une idée avec laquelle j'aime jouer quand un vague relent de morale vient titiller ma conscience léthargique.

Donc Olivier : game over. Mais j'en ai encore deux ou trois autres en réserve qui habitent le quartier et seront sans doute prêts à enfiler leurs baskets pour venir enfiler la cochonne du quartier. Mais là, pas mieux, je n'obtiens aucune réponse. Je suis au bord de la vexation. J'élargis le cercle de mes recherches, ils ne se sont quand même pas tous maqués ? Et pourtant, encore et encore, je fais chou blanc. Je n'en trouve même pas un pour décrocher et me dire en face que je ne suis plus la bienvenue. Je peste, j'orage un court instant et puis, puisque je porte la tenue, je fantasme un moment sur l'idée de prendre ces voyous l'un après l'autre sur mes genoux et leur administrer avec la règle en bois que j'ai écartée plus tôt la plus magistrale déculottée de leur vie. Mais ce serait sans doute trop bien les payer de leur vilénie. Une autre idée me vient, et elle me glace les sangs. Une nouvelle cabale montée contre ma personne. Malgré mon absence de ces dernières semaines, les commères s'en sont de nouveau pris à moi. Et avec une telle violence que les apprentis se sont vus interdire ma compagnie. Ou encore pire. Les mères de mes amants ont découvert le pot-aux-roses. Je m'imagine une horde de furies débordantes de juste vindicte maternelle envahissant les rues de Saint-Georges pour réclamer ma tête au bout d'une pique. Je frissonne un peu. Mais je me rassure aussitôt : si c'était cela, j'aurais déjà eu droit à quelques appels de parents d'élèves outragés. Et s'ils ne veulent pas régler

ça eux-mêmes et décident de faire appel à la police, j'ai les relations qu'il faut pour les remettre à leur place. Enfin, je me dis que si les ménagères du quartier m'avaient de nouveau prise en grippe, mon ange gardien – la fée du bouillon – m'en aurait sans doute avertie. Du moins, ces scénarii catastrophe ont eu le mérite de faire passer ma colère.

Comme il n'est pas trop tard et que je n'ai plus rien pour occuper ma soirée, je décide d'aller prendre un dessert chez Mo et Yvon. Je reste habillée en institutrice, on ne sait jamais, il y aura peut-être au restaurant un joli cancre qui aura besoin de cours de rattrapage. Je me mets en route d'un bon pas. Mais au bout de quelques minutes à peine, je ralentis. Il y a quelque chose d'étrange, voire de surnaturel dans l'atmosphère. Il me faut un moment pour déterminer quoi. Et puis cela me frappe : c'est comme dans tous les films d'horreur. Les héros s'aperçoivent de la présence du monstre parce que tous les oiseaux se sont tus. Ici non plus, pas le moindre bruit, mais ce silence est d'un tout autre genre. Un silence de temple. Une dévotion muette, le silence de l'adoration. Et de l'expectative. Un silence comme je n'en ai jamais connu dans ce quartier. Un silence qui ne doit exister que la veille du Grand Soir ou de l'arrivée du Messie. Mal à l'aise, je reprends mon chemin, en veillant cette fois à marcher plus légèrement. Toutes les fenêtres sont éteintes. Personne dans les rues. Si ce silence n'était pas aussi évidemment produit par des personnes qui se taisent, je me jurerais dans une ville fantôme, désertée par ses habitants ou dépeuplée par quelque bombe silencieuse. Je fais un détour pour passer devant l'église. Il y a peut-être une messe spéciale, une célébration quelconque dont je ne suis pas au courant, absente que j'étais. Mais là non plus, aucun signe de vie. Je contourne le bâtiment et je vois une fenêtre allumée dans le presbytère. J'hésite un instant à aller voir le Père Jean pour lui demander s'il sait ce qu'il se passe dans sa paroisse. Mais si je vais le voir dans mon strict tailleur gris, il va croire que je viens me confesser. Je danse d'un pied sur l'autre, indécise, quand soudain je sens une présence monstrueuse à mes côtés. Je tourne lentement la tête et je vois l'ombre massive de l'église se pencher sur moi. Froide et inerte.

Je ne crois personnellement pas en grand-chose, et si l'on me demandait de déplacer des montagnes, plutôt qu'à la foi, je ferais sans doute appel au pouvoir de mon cul pour m'assurer qu'un homme s'en charge à ma place. Mais je ressens comme tout être sensible les vibrations de la foi des autres. Les stades, les manifestations, les églises vibrent de la dévotion des fidèles, militants, supporters. Et cette église, l'église Saint-Georges, qui rayonnait de l'énergie de ses paroissiens, a été coupée de sa source. Ses ouailles ont comme tourné leur foi vers un autre objet. Ce n'est plus qu'un assemblage de pierres mortes. Plus rien n'en assure la cohésion qu'un mortier vieux de plusieurs siècles. Je prends peur et m'enfuit.

Je me réfugie chez Mo et Yvon. La vie semble y suivre son cours normal. C'est la fin du deuxième service, il ne reste que quelques clients épars qui s'attardent devant un dernier café. Mo m'accueille chaleureusement. Il sait que je leur ai fait des infidélités, mais il sait aussi que je vais jouer la mouche du coche et les rencarder sur les nouveautés de la concurrence. Il me demande si je prendrai quelque chose. Je lui commande deux portos. Le premier pour me secouer du manteau de givre dont l'ambiance extérieure semble m'avoir recouverte. Le deuxième pour accompagner le dessert de mon choix, le Bavarois à l'Avocat et au Miel, Griottes Pochées au Vin Doux. Je me réconforte ainsi pendant que Mo encaisse les derniers clients. Yvon sort de son antre et vient me rejoindre. Commence à me cuisiner pour savoir ce qui se fait ailleurs et ce que j'en ai pensé. Je lui fais un débriefing complet, entrée, plat, dessert. J'ai pris des notes. Puis Mo vient nous rejoindre. Il n'affiche pas la même insouciance qu'Yvon. Dans le regard que nous échangeons, je comprends que nous partageons la même inquiétude. Il reste debout, les mains sur le dossier d'une chaise, dans une attente tendue. Une fois que j'ai fini, qu'Yvon bascule en arrière, les yeux dans le vague, pour tenter d'assimiler toutes les données dont je viens de le gaver, Mo contourne la chaise et s'y assied enfin. Et alors que je me tourne vers lui, je perçois enfin toute l'ampleur de son anxiété. Ce qui ravive la mienne.

- Alors, qu'est-ce qui se passe ici ?
- J'aimerais pouvoir te le dire avec précision...
- Et d'abord, où est-ce qu'ils sont tous ?

Il chasse mon interrogation d'un revers de main.

- Encore une question dont je n'ai pas la réponse.

Pour le coup, j'en ai marre de jouer au Schah et à la souris.

- Mohamed fils de Mokhtar, tu vas me dire ce que tu sais, oui ou non ?

Mo sourit à peine. C'est peut-être plus grave que ce que je pensais.

- Depuis que ce Camille s'est installé dans le quartier, ils sont tous devenus fous, l'un après l'autre. Tous ceux qui l'ont approché sont revenus comme des zombies.

- Ah, parce que finalement c'est un homme ?

Mo marque une pause, surpris.

- En fait, j'en sais rien. Je te dis, je l'ai pas approché. Je serais sans doute pas ici pour en parler, sinon.

- Et tu sais à quoi il ou elle ressemble ?
- Il a jamais mis les pieds hors de son appartement !
- Mais ceux qui l'ont vu...

Mo se penche en avant et je perçois une note d'aigreur dans sa voix.

– Tu sais qu'on n'a jamais été acceptés, ici, tout juste tolérés. Mais depuis que l'autre est là, c'est fini, on est devenus des parias. Et je m'y connais.

Ceci en montrant son visage, comme si la seule chose que l'on pût en voir était sa teinte caramel. Un double doctorat en exclusion sociale. Yvon refait surface dans la conversation à ce moment précis.

– Il faut toujours que tu dramatises, chaton... Ce type a dû leur faire gober je-ne-sais quelle faribole, qu'il est milliardaire ou quoi, et ils le courtisent tous en espérant qu'il va leur lâcher quelques billets !

– Espérons que ce ne soit que ça.

Je les regarde, songeuse.

– Vous savez quoi ? Je vais mener ma petite enquête sur ce Camille. Je vous tiendrai au courant de ce qui en ressort.

Yvon me propose un café, mais je refuse. La conversation glisse doucement vers d'autres sujets moins préoccupants. Je fais juste une dernière parenthèse dans nos badineries.

– Et le curé, vous savez comment il vit tout ça ?

– Oh, tu sais, on fréquente pas trop les hommes de robe...

Et sur cette sortie magistrale de Mo, le sujet est définitivement clos. Intérieurement, je me promets d'aller dès demain rendre visite au Père Jean.

Mais avant d'aller voir le curé de mon cœur, je prends contact avec monsieur V... Compte tenu de sa position, je ne peux évidemment pas le nommer dans ce récit. J'ai rencontré Simon V... pendant ma période africaine, à l'époque où je courais le monde au service de nos dirigeants. Notre gouvernement a toujours aimé garder un œil sur ses anciennes colonies, comme un père abusif continue à veiller sur ses filles devenues grandes. J'étais donc fraîchement débarquée à Libreville, métropolitaine perdue dans le labyrinthe de l'Afrique équatoriale, qui plus est enrôlée depuis peu dans le métier de l'« information » auquel je ne connaissais encore rien. L'ambassadeur me reçut d'abord froidement, puis avec plus de chaleur quand il se rendit compte qu'au fond, je n'étais qu'une novice à peine sortie de ses études. Il avait infiniment plus de sympathie pour la vierge que j'étais que pour les violeurs récidivistes que le ministère envoyait généralement sur son domaine. Sans compter que l'Afrique me va bien au teint et que le diplomate lui-même ne tarda pas à tomber sous mon charme. J'y transpire avec lasciveté, mes gestes y gagnent en indolence coupable. Il me confia donc à un attaché d'une quarantaine d'années, moustachu au crâne rasé qui répondait au doux nom de Simon. Il travaillait dans l'information depuis une dizaine d'années et vivait en Afrique depuis toujours.

– Enfin... Historiquement, c'est pas vrai. Mais je suis né une seconde fois quand j'ai mis les pieds sur ce continent.

Simon était – est toujours – un limier hors pair. Il valait à lui seul tout un réseau d'informateurs. Seulement voilà, il centralisait une telle somme de données que son cerveau en saturait. Le simple fait de trier le vrai du faux du plus-ou-moins vrai occupait intégralement ses jours et ses nuits. J'étais donc envoyée pour lui donner un coup de main.

Nous décidâmes de fonctionner en tandem. Lui m'approvisionnait en informations, et je me chargeais des analyses et des recoupements. C'est ainsi que j'appris le métier. Et tombai amoureuse de Simon.

Je sais, j'ai un cœur d'artichaut, et de surcroît, j'aime comme on s'assied : avec son cul. Donc j'étais amoureuse et je voulais coucher avec lui. Je succombai peut-être à la situation, moi demoiselle en détresse dans pays inconnu, lui Tarzan connaître la jungle. Sans compter que j'ai toujours eu un faible pour les mauvais garçons et qu'à ce jeu-là, Simon cumulait les atouts : un passé trouble, un métier dangereux, une virilité tellement exubérante que son trop-plein s'exprimait régulièrement par des accès de violence. Et des cicatrices dont il refusait de révéler l'origine. Pour attiser encore un peu plus le désir qui faisait redoubler le flot ininterrompu de ma transpiration, l'homme se refusait à moi. Quand je fus lassée de jouer la séduction discrète – c'est-à-dire après moins d'une semaine d'essais infructueux –, je passai aux propositions directes. Mais il m'opposa deux objections imparables : il était fidèle et je n'étais pas Noire. Ce n'était pas que je n'étais pas attirante, mais les complexions pâles n'exerçaient plus sur lui aucun attrait. Simon ne jouissait plus que dans l'ébène. Le fait que nous travaillions ensemble n'était apparemment même pas une raison à mentionner. Nous étions en Afrique, et le travail, l'amour et la famille n'y connaissent pas les barrières que nous tentons de leur imposer en Occident. J'étais déçue, évidemment, et même un peu vexée. Je craignais aussi que nos relations professionnelles ne s'en ressentent. Mais ce fut le contraire qui se produisit.

Suite à mes avances, Simon m'invita à dîner chez lui. Je rencontrai ainsi sa femme, Fatou, une beauté africaine stupéfiante qui me fit aussitôt crever de jalousie. Je voulais sa peau satinée, je voulais ses yeux mouillés de biche enamourée, je voulais la cambrure de ses reins et le rebondi parfait de ses fesses. Elle, de son côté, me regardait avec curiosité. Je supposais que Simon lui avait dit que j'avais tenté de lui voler son époux. Elle n'y fit pas allusion, en tout cas, et me traita avec la plus grande courtoisie. La soirée fut excellente. L'expérience se répéta, jusqu'à

devenir un rituel bi-hebdomadaire. Simon et moi quittions le bureau miteux de la fictive entreprise d'import/export qui servait de couverture à notre travail, et il m'emmenait dans son tout-terrain sur les routes défoncées de la ville. Dans la périphérie de la ville, nous rejoignons son domicile, une petite villa trapue dont la construction semblait avoir été commencée par un Européen, avec ses murs de béton peint, son allée de pierre sinuant au milieu des bosquets de plantes autochtones, et achevée par un Africain, avec des tôles dépareillées en guise de toiture et deux chiens maigres qui tiraient leur flemme sur le seuil. Nous dînions de manioc, de viande de brousse, de poisson braisé aux herbes et de bière. J'avais l'impression qu'on m'offrait une nouvelle famille, et cela reconfortait mon âme déracinée. Fatou m'observait toujours avec le même air étrange, mais elle ne fut jamais autre chose que joyeuse, amicale et hospitalière. Et puis un soir, au bout de quelques semaines de ce petit manège, elle me fit un cadeau : un fétiche qu'elle avait fait venir de son village natal dans la région des plateaux. C'était une déesse de la fertilité que vénérait son peuple, une femme au ventre rond et aux seins lourds, taillée dans un bois d'une blancheur laiteuse. Elle me dit que dès qu'elle m'avait vue, elle avait reconnu en moi cette déesse. J'observais la statuette et effectivement, j'y reconnus certains de mes traits. J'avais trop bu et, je ne sais pourquoi, ce présent m'emplit de tristesse. Peut-être parce qu'il me rappelait encore une fois la distance qui me séparait de mes semblables, qu'on me voyait déesse quand je voulais être humaine, prostituée quand je me voulais vierge, haïssable quand je ne demandais qu'à être aimée. Ou peut-être étais-je finalement gagnée moi aussi par la folie de l'Équateur, cette fièvre qui consume tous les Blancs qui osent vivre entre Capricorne et Cancer. Fatou me regardait. Je la remerciai, je me sentais stupide d'être ainsi au bord des larmes. Elle posa une main sur mon ventre et me dit de me réjouir. Je possédais selon elle le plus merveilleux des pouvoirs, celui d'aider à l'éclosion de la vie. J'essayai furtivement une larme et lui souris.

– Simon et moi nous essayons d’avoir un enfant, tu sais. Mais ça ne marche pas. Je crois que si nous t’avons rencontré, ce n’est pas un hasard. Tu peux nous aider à donner la vie.

– Je ne vois pas comment...

Malgré l’énormité de ce qu’elle me dit alors, Fatou me regarda droit dans les yeux, avec toute la candeur que permet la foi absolue.

– Tu peux apporter la bénédiction de la déesse sur notre couche... si tu fais l’amour avec nous.

Je dois avouer que ce fut, et restera sans aucun doute toujours, la plus élégante invitation à la débauche qu’on me fit. Je regardai Simon, qui paraissait légèrement gêné, mais pas le moins du monde surpris. Je suppose qu’ils avaient dû en parler entre eux. La fièvre équatoriale le tenait déjà bien, une telle proposition n’avait sans doute même pas dû soulever d’objections de sa part. En Afrique, crois comme les Africains. De mon côté, je devais vraiment être à la croisée parfaite des trois forces en présence : mon attirance pour Simon qui me poussait aux fesses, la foi et le désir d’enfant de cette femme qui me tiraient à elle et enfin l’alcool qui liait le tout sous son emprise. Sans vraiment que j’y réfléchisse, mon corps avait déjà accepté la proposition et se détendait. Fatou le sentit immédiatement. Elle s’approcha et m’embrassa tendrement, presque respectueusement, sur la bouche. Puis elle se leva, me prit par la main et m’emmena dans la chambre. Simon nous suivait. C’était une première pour moi –autant le triolisme que le fait d’être traitée en déesse vivante– et je n’étais pas sûre de savoir ce qu’on attendait de moi. Mais Fatou prit les choses en main, si j’ose m’exprimer ainsi. Elle nous déshabilla tous les trois, en commençant par Simon dont le sexe commençait déjà à donner des signes de vit, tant la situation l’excitait. Puis elle commença à me caresser, toujours avec la même délicatesse, presque avec dévotion. Simon

restait debout, comme pétrifié, nous regardant intensément. Je plantai mes yeux dans les siens, lèvres entrouvertes par le désir tandis que les doigts de sa femme exploraient chaque recoin de mon intimité. Fatou se leva alors, prit la main de son mari et la guida sur mon corps, l'invitant à me révéler du bout des doigts, lui aussi. Je soupirai. Ils commencèrent à m'embrasser et je reçus leurs offrandes avec trouble. Puis je commençai à rendre caresse pour caresse, baiser pour baiser. Le sexe de Simon saillait comme un totem et nous l'adorions tour à tour, de la main, de la bouche, de la langue. Le sexe de Fatou béait comme un calice et Simon et moi y bûmes le vin de la vie, humeurs aux senteurs alcalines. Sans un mot, par le jeu des corps et des regards, je compris ce que je devais faire. Mon rôle était délicat. Je devais être présente, m'assurer que les époux étaient sans cesse au paroxysme du désir, dans les meilleures conditions pour assurer la procréation, mais sans jamais voler la place de l'un ou de l'autre. Simon me pénétra un court instant seulement. Je ne devais en aucun cas recevoir sa semence. Mais quand il eut joui en Fatou, avec Fatou, longuement, profondément, ils revinrent vers moi et me comblèrent de plaisir, quatre mains, deux bouches, deux langues et soixante-douze dents pour tendrement malmener chaque centimètre carré de mon corps, de mes tétons durcis à mon clitoris dressé vers le ciel. Et lorsqu'ils eurent convenablement remercié la déesse, que les orgasmes électriques m'eurent traversés de part en part, nous restâmes longtemps dans une demi-torpeur, chacun des époux dans un de mes bras, la tête sur un de mes seins, respirant lentement l'air moite brassé par le ventilateur bringuebalant. Mes membres fourmillent, je souris, les yeux mi-clos. Je suis sûre que mon corps rayonne. Je suis une déesse, vraiment, en ce moment, une femme-éléphant qui s'apprête à accoucher du monde. Une nuée de papillons envahit la chambre, se dépose sur nos corps pour leur faire une couverture, des lacs naissent de mes yeux, une lionne vient se coucher à nos côtés tandis qu'un serpent garde l'entrée de la demeure. Je dors et mes rêves se teintent d'Afrique.

Ce fut le lendemain que les choses se corsèrent. Nous nous retrouvâmes, Simon et moi, pour travailler. Fatou n'étant plus là, nous n'étions plus que deux occidentaux engoncés dans leur éducation chrétienne et leurs bons principes bourgeois, soudains tirés de leur sieste sous le manguier au bord du fleuve Komo. Nos actes de la veille nous apparaissaient à présent sous une autre lumière. Débauche et idolâtrie. Redevenus cartésiens, envolée la magie africaine. Et un dilemme. Ou bien nous admettions le plaisir que nous avons connu, nous l'assumions. Et dans ce cas, pourquoi ne pas recommencer ? Ou bien nous niions l'extase... Mais non, il était trop tard pour nier. Impossible aussi de nous mentir sur notre sincérité dans ce rituel. Dégrisés et sortis de la fièvre mystique de l'instant, aucun de nous n'aurait le courage d'admettre croire en ces fariboles de marabouts. Fatou sera peut-être enceinte, mais ce sera dû à l'auto-conditionnement auquel elle s'est soumise, ou le fruit du hasard même peut-être, et certainement pas par la grâce de quelque énergie divine qui dormait dans mon utérus. Entre Simon et moi, le malaise mit quelque temps à se dissiper. Nous avons tous les deux l'impression d'avoir manipulé l'autre. Moi en jouant le jeu de sa femme pour obtenir une nuit d'amour avec lui. Lui en utilisant mon désir pour me forcer à entrer dans le jeu de sa femme, en espérant que cela l'aide à lui donner un enfant. Nous espaçâmes nos rencontres. Nous communiquâmes à distance. Simon finit par m'annoncer qu'il m'avait appris tout ce qu'il savait. J'allais devoir voler de mes propres ailes, d'autant plus qu'on venait de le muter à un autre poste, basé à Paris. Je ne sus jamais s'il avait demandé cette mutation ou si le sort, comme à son habitude, avait bien fait les choses. Il espérait que j'allais m'en sortir. Et au fait, Fatou est enceinte.

– Ah... Et bien, félicitations...

– Merci, Margot. Pour tout. Et à bientôt, j'espère.

Le temps a passé, j'ai revu Simon, père d'un beau garçon, fonctionnaire du renseignement à la moustache devenue grise et au visage soudainement empâté, colonial de retour au pays, déserté par les forces vives de l'Afrique qui l'habitaient quand je l'ai connu là-bas. Ce même Simon que j'appelle aujourd'hui pour lui demander audience. Fixée au lendemain, sur une terrasse loin de Saint-Georges.

Ceci étant fait, je me rends au presbytère. Sur le chemin, je croise les passants habituels, résidents du quartier revenus de leur mystérieux séjour nocturne. Ils ne font pas un bruit. Se déplacent lentement, pesamment... Leurs traits sont tirés, leurs yeux bouffis de sommeil. J'ai l'impression d'être entourée de fantômes, d'ombres, de souvenirs des êtres qui jadis vécurent ici. En passant devant la boucherie, je fais un signe à Marcel. Il regarde à travers moi comme s'il ne me voyait pas. Puis, avec une lenteur de fonds marins, il lève une main et m'adresse une esquisse de sourire. Je passe mon chemin et repars vers la demeure du curé. Là, je sonne et attends. Du coin de l'œil, j'ose risquer un regard du côté de l'église. Elle n'est plus aussi effrayante que la veille, mais toujours aussi froide. Le Père Jean m'ouvre en personne, sa bonne a pris un congé. Il m'invite à entrer, s'étonne un peu de ma visite, s'enquiert de sa motivation.

– Tu dois t'en douter un peu, Jean.

Il s'assied derrière son bureau. Cette manie qu'ont les prêtres de mettre des meubles entre eux et leurs interlocuteurs, autels, confessionnaux, ça doit être révélateur de quelque chose.

– Effectivement, il n'y a guère qu'une chose qui intéresse le quartier en ce moment.

– Et ce n'est pas quelque chose de bon pour ta paroisse, pas vrai ?

– Non. La messe est désertée. Les deux offices.

– Pardon pour le deuxième. J'étais pas souvent là ces derniers temps.

– Ne t'excuse pas. Et puis ce n'est pas le sujet.

– C'est juste. Alors, tu en penses quoi, de cette histoire ?

– De Camille ?

– Oui.

– Je ne sais pas exactement comment il a fait pour conquérir le cœur de mes paroissiens. Mais je peux te dire qu'ils n'ont pas totalement tort à son sujet, non plus. Il m'a semblé être quelqu'un de bien.

Là, quand même, je marque ma surprise.

– Tu l'as rencontré ?

– Oui, bien sûr.

La question m'échappe avant même que j'aie le temps d'y réfléchir.

– Alors, homme ou femme ?

– Homme, à n'en pas douter. Une part de féminité, sans doute, mais homme jusqu'au bout des ongles.

– Et toi, tu n'es pas tombé sous son charme ?

– Le seul homme que j'aime, c'est notre Seigneur Jésus, Margot. Ça me désole de le dire, mais mes ouailles sont au bord de l'idolâtrie.

– Et la nuit, qu'est-ce qu'ils font ?

– Je n'en sais rien. Je crois qu'ils se réunissent quelque part, mais j'ignore où.

– Ils se réunissent pour faire quoi ?

– Il vaut sans doute mieux ne pas le savoir.

- Et toi, pendant ce temps ?
- Moi ? Je prie pour le salut de leurs âmes.

Je reste pensive un long moment, jouant avec ma lèvre inférieure. Jean me tire de mes rêveries.

- Qu'est-ce que tu comptes faire ?

Je lui souris.

– Aller déjeuner, avant tout ! Ensuite, obtenir quelques informations sur ce type. On verra bien ce qui en ressort.

Je vais manger dans une brasserie à quelques rues de là. Je veux sortir du quartier pour mieux assimiler ce que je viens d'apprendre. Pendant toute notre discussion, le langage corporel du prêtre est venu contredire le calme apparent de ses paroles. Ses mains moites, son agitation croissante, ses regards affolés évitant les miens... C'était la règle d'or que Simon m'avait enseignée : ne pas se contenter d'écouter, mais avant tout regarder ce que te dit un informateur. Toujours être conscient du mensonge, sans forcément le laisser savoir à son auteur. Le simple fait qu'on cherche à te tromper est déjà une information en soi. Savoir sur *quoi* on te ment – même si ça ne te dit pas quelle est la vérité –, c'est la seconde étape. En l'occurrence, le Père Jean ne sait effectivement pas où les habitants se réunissent la nuit, mais il se doute de ce qu'ils y font. Mais ce qui me trouble vraiment, analysé-je devant ma tête de veau, c'est que le plus gros mensonge du prêtre avait été de proférer une allégeance exclusive pour le Christ. Je ne vais pas le dénoncer à l'évêché, mais ça m'inquiète. Il souffrait de me dire ça, ou plutôt il souffrait de le

dire alors qu'il sentait lui-même que ce n'était plus ce qu'il ressentait. Le pire de ses mensonges ne s'adressait pas à moi mais à lui-même.

Étape suivante, crème brûlée et savoir pourquoi il m'a menti. À y réfléchir, ce que j'avais devant moi ne m'avait pas tant semblé un homme qui ment qu'un homme qui lutte pour tenter de museler une vérité plus grande que lui. Camille avait fait son œuvre. Le prêtre lui était dévoué corps et âme, mais il combattait cette servitude avec le dernier acharnement. Il avait parlé d'idolâtrie au sujet de ses paroissiens. Mais c'était un avertissement qu'il se lançait à lui-même. Mon seul allié potentiel se révèle donc être une planche pourrie. Et ne semble de surcroît pas vouloir que je lui vienne en aide. Je me promets donc de le surveiller de loin et de n'intervenir que s'il me le demande. Ou s'il ne semble plus capable de s'en sortir seul. en tout cas, je suis sûre d'une chose : c'est une guerre qui se prépare. Sauf qu'il n'y a qu'un seul soldat dans mon unique régiment et qu'il manque cruellement d'armes.

Mais je compte sur mon nègre blanc pour m'en fournir. Je retrouve Simon le lendemain matin sur l'immense terrasse d'un café moderne, propre et sans âme. Je crois d'abord qu'il l'a choisi pour son anonymat, mais je me rends vite compte qu'en réalité il a ses habitudes ici. L'Afrique, son joyeux bordel et son vacarme incessant ont définitivement déserté cet homme. Il a encore pris du ventre, perdu de la force. Passe sans doute sa vie au boulot. Il est mûr pour prendre une maîtresse, une petite bourgeoise blanche en manque de figure paternelle. Ce ne sera pas moi. Quelques courtoisies et nous entrons dans le vif du sujet.

- C'est quoi, cette fois-ci ?
- Pas grand-chose. Une enquête de voisinage, disons...
- Tu veux exhumer le passé trouble de quelqu'un ?
- Passé, présent, tout ce que tu peux trouver.
- Qui ?
- Il se fait appeler Camille. 8, rue de Turin, dernier étage.

- Pas de nom de famille ?
- Pas à ma connaissance.
- Peu importe. On trouvera.
- Une dernière chose : il faut impérativement garder ses distances avec lui. Aucun contact, même pas téléphonique.
- D'accord... De toute façon, le contact a disparu de ce métier. Ordinateurs, satellites et écoutes, il n'y a plus que ça.
- Fatou va bien ?

C'est seulement à ce moment que je vois passer sur son visage l'ombre de l'homme qu'il fut, et dans ses yeux le regard d'un naufragé qui dériverait, accroché au dernier morceau de son continent noir, une île mouvante dont le tracé des côtes se confond avec la silhouette de sa femme. Sa femme. Son pays. Quand je le quitterai tout à l'heure, j'essayerai de lui faire comprendre qu'il doit lui rester fidèle sous peine de couler au fond de l'océan.

Je passe la journée à me constituer un arsenal. Je recense mes connaissances et mes relations, et pour chaque cas de figure de la guerre à venir, je me demande à qui je devrai faire appel, ce que je pourrai lui demander et ce qu'il me faudra lui fournir en guise de paiement. Je me prépare à toutes les éventualités. L'ennemi n'aura pas le temps d'agir que j'aurai déjà actionné le bon levier, celui qui le jettera dans un piège confectionné sur mesure.

Les jours qui suivent sont pleinement occupés à réactiver mon réseau, dépoussiérer les dettes oubliées et mettre tout le bazar en position de combat. Je n'ai pas de nouvelles de Simon, ce qui est un peu surprenant. Les services de renseignement de notre beau pays ne sont peut-être pas les meilleurs au monde, mais à moins que le Camille ne soit lui-même un professionnel, j'aurais déjà dû avoir du neuf. Je me prépare donc à la possibilité de déclencher un conflit secret international en partant en croisade contre l'agent d'une puissance ennemie. C'est

le cas de figure que je redoutais le plus. Puis je reprends contact avec Simon. Il me reçoit froidement. Je tente la boutade.

– Et bien, on est rouillé ?

– Pas du tout.

– Mais tu n’as rien trouvé ?

– Parce qu’il n’y a rien à trouver. Rien à lui reprocher. Un dossier blanc comme neige.

– Tu peux au moins me dire son nom ?

– Écoute, Margot... Crois-moi, tu te trompes d’ennemi.

Ça se confirme. Un professionnel, mais d’une puissance amie, en fait.

– C’est une affaire personnelle, Simon.

– J’entends bien. Et c’est à titre personnel que je te dis de prendre tes distances par rapport à Camille.

La façon dont il prononce ce nom me fait l’effet d’une douche froide. J’ai l’impression de revivre la scène avec Marcel dans l’arrière-cour, me disant que Camille était quelqu’un de très bien. Mais là, je ne suis pas face à un gentil boucher originaire de Valenciennes. J’ai réveillé Simon l’Africain. Sa voix vibre à nouveau comme une machette, et si je voyais ses yeux, j’y retrouverais sans doute ce qui m’y avait fascinée à notre première rencontre, ce scintillement de diamants au cœur des ténèbres de la jungle. Fatou sera baisée avec la fougue qu’elle mérite, ce soir. Mais moi, je regarde droit dans la gueule ouverte d’un crocodile et je suis terrorisée.

- C’est ce que je vais faire, Simon.
- J’y veillerai.

Je repose le téléphone, les mains tremblantes. Il a réussi à me faire peur et je déteste ça. Je décide de m’accorder jusqu’au lendemain matin pour décider de la suite des événements.

Je dors mal. Je rêve de papillons carnivores et de crocodiles chevauchés par des nourrissons, prosternés devant une idole lumineuse dont je ne distingue pas les traits. J’entends des gémissements monter du cœur de la Terre. Je me réveille en sueur. Les gémissements n’ont pas cessé. Intriguée, je cherche à en déterminer la nature. En vain. Ça me fait penser aux fantômes des livres pour enfants. Assez angoissant. Mais en même temps, je prends ça comme un signe, une invitation. Je me lève et m’habille, tout en noir, pantalon, pull à col roulé, béret, un vrai petit commando. Je sors de chez moi. L’immeuble, puis la rue, tout est silencieux et désert, à part ce gémissement doucement modulé, impossible à identifier, inquiétant et omniprésent. Je traverse les rues mais sans parvenir à savoir d’où provient le son. Encore une fois, la seule lumière du quartier brûle dans le presbytère. Je m’approche de la fenêtre d’où elle provient et observe en restant dans l’ombre. Jean est assis sur une chaise et se tord les mains en marmonnant des prières. Face à lui, son grand crucifix qu’il vient apparemment de mutiler. On dirait qu’il a tenté de faire disparaître la barbe de Jésus. Jean transpire, pleure, fixe l’effigie barbare dont il est l’auteur. Puis arrache sa chemise, se jette à genoux et commence à se flageller avec sa propre ceinture. Je le regarde, fascinée, je vois les traînées rouges qui apparaissent sur son dos, les premières gouttes de sang qui perlent. Je me demande si je dois intervenir. Peut-être Jean m’en voudra-t-il plus qu’autre chose de l’avoir surpris dans un tel état, après avoir commis un sacrilège de force majeure. Je décide de le laisser régler seul ses comptes avec sa foi vacillante. Le gémissement se fait plus précis. Je contourne l’église et je m’approche de la librairie. Je vois une lueur derrière un soupirail. Le

bruit venait bien du ventre de la terre. Je m'approche, me mets à quatre pattes et risque un œil par la minuscule ouverture. C'est la grande cave voûtée du libraire, celle où l'on se réunissait pour les séances de cinéma. Mais les fauteuils ont disparu, ainsi que le lourd projecteur. Les habitants du quartier semblent être tous entassés là. Pourtant, il n'y aurait pas assez de place. Je me contorsionne un peu et je constate que les murs ont été partiellement abattus, réunissant ainsi toutes les caves du pâté de maison en une seule gigantesque caverne, au risque de voir s'écrouler les immeubles.

Je reconnais les commerçants du quartier, je vois aussi Marcel et Mme Praille, Gérard, Maxime, Luigi, le maire, l'institutrice, les commères, toutes et tous, sans exception, sont là. Il règne une atmosphère de fête de quartier, on se fait signe, on danse, on s'enlace. Mais sur les lèvres, un seul air, une seule chanson, cette plainte sourde qui m'a tirée du sommeil. Un Om gigantesque qui les unit tous. Je les regarde longuement. Ils semblent attendre quelque chose. J'attends aussi. Et puis, au bout d'une heure, le gémissement redouble. La foule s'écarte de la porte, des sourires se dessinent, les gens se pressent les uns contre les autres. L'invité mystère va bientôt arriver, je pense déjà savoir de qui il s'agit.

Et soudain ils se taisent.

Je vois apparaître une silhouette svelte, gracile mais rayonnante de force, vêtue d'un costume beige de bonne coupe.

J'ai le souffle court. Le rythme de mon cœur s'accélère.

Une main fine et racée. Mes yeux remontent et commencent à percevoir de longs cheveux fins d'un or délicat.

La tête me tourne. Ma raison chavire.

Je pense à Marcel que je ne séduis plus. Je pense à Simon qui menace de me tuer. J'inspire, je retiens mon souffle, je ferme les yeux et je pousse sur mes quatre membres pour me jeter en arrière, loin de cette vision.

Je me retrouve allongée par terre, haletante et tremblante, les larmes au bord des yeux et au ventre le désir brûlant et impérieux d'en voir plus. De le voir tout entier.

Si je reste ici, je vais craquer. Je me force à partir et regagne mon appartement en titubant comme une ivrogne. Je ferme la porte et je cache la clé. Je me sens déconnectée de mon corps, comme si mon âme était un cerf-volant pris dans une tempête. Rien qu'une douche glacée et une demi-bouteille de whisky ne pourraient arranger. C'est du moins ce dont je tente de me convaincre avant de m'administrer ces deux médicaments.

Je me réveille bien entendu le lendemain avec un mal de tête carabiné. Le vertige de la veille n'a par contre pas disparu, c'est à peine s'il est camouflé par le fard de mes nausées. Ça va être une journée à enrichir les pharmaciens. Je commence d'ailleurs immédiatement avec une double dose d'effervescence en lieu et place de petit déjeuner. Puis je me cloue au fond du canapé avec une poche de glace sur le front. Le temps passe et la migraine s'estompe, mais au fur et à mesure, elle est remplacée par le désir de voir Camille. Je perds au change. J'envisage d'ailleurs de renouveler ma cuite ou de me frapper la tête contre un mur quand le téléphone sonne. Je décroche parce que ce sera toujours moins intolérable que la sonnerie qui me déchire les tympans. À l'autre bout, une voix glaciale. Simon.

– Je pensais avoir été clair, Margot.

– Tu l'as été.

– Tu devais laisser Camille en paix.

– Je n'ai rien entrepris contre lui.

– Et qu'est-ce que tu faisais hier soir devant ce soupirail ?

Évidemment. Il me fait surveiller. J'ai oublié à qui j'avais affaire.

- Écoute, Simon, tu tombes mal...
- J'ai fini de parler, de toute façon.
- Qu'est-ce que...

Mais il a raccroché. Ça ne me dit rien qui vaille. Mon instinct de survie me dit que je devrais sans doute sortir et m'éloigner au plus vite de chez moi. Mais la peur me cloue sur place et je reste là, à attendre que la journée s'écoule en fixant le téléphone. Ma frousse me fait presque oublier Camille. Presque.

C'est seulement quand le soir tombe que l'engin de malheur se réveille. Ce ne seront pas de bonnes nouvelles. Mais je décroche quand même, je ne supporte plus d'attendre. Mo est à l'autre bout du fil, complètement paniqué. Yvon vient de rentrer, dans un sale état. Une demi-douzaine de nervis l'a chopé à la sortie du métro et l'a méthodiquement roué de coups. Avant de partir, l'un deux lui a glissé un seul mot à l'oreille : « Margot ». Avertissement. Je reconnais bien là le style de Simon. Alors c'est la guerre. Je reste froide face à Mo hystérique et je lui demande si Yvon est en état de voyager. Mo met du temps à arrêter de m'inonder de questions pour répondre à la mienne par l'affirmative. Je lui intime donc de préparer un sac de voyage. Je lui laisse dix minutes. Je commande un taxi et lui donne rendez-vous devant le restaurant. Je profite du délai pour descendre dans ma cave, ouvrir le coffre dissimulé que j'y ai fait installer et en retirer une épaisse liasse de billets. La cave m'appartient mais je la loue à une certaine Adeline Herbigo qui y stocke des cartons. Sauf que Mme Herbigo était mon institutrice au cours élémentaire, décédée il y a plus de vingt ans. Je sors. En chemin, je commande un deuxième taxi depuis la dernière cabine téléphonique du quartier. Je lui donne rendez-vous à l'arrière de l'immeuble de Mo et Yvon. Mon sang bout. J'ai les pires pensées. Simon a oublié qu'il m'a tout appris. Et j'ai ajouté quelques tours à

mon numéro par la suite. J'ai profité de mon passage dans le coffre pour récupérer le petit automatique qui est maintenant dans la poche de mon trench et frappe ma cuisse à chacune de mes enjambées. J'arrive chez Mo comme une tornade, je lui colle dans les mains une bonne partie de l'argent et une note avec mes instructions.

– Si tu veux qu'Yvon vive, tu obéis. Maintenant et en silence.

Il opine gravement. Je résiste à l'envie de le prendre dans mes bras. Je redescends, sors du restaurant après avoir collé à l'envers de la porte une affichette annonçant les congés annuels. Je monte dans le taxi qui m'attend. Yvon et Mo prendront l'autre dans une minute et partiront dans la direction opposée. À mi-chemin, ils le quitteront pour prendre le métro jusqu'à la gare. Ils partiront dans le sud, se réfugier chez Maman. Mo a une lettre à lui remettre où je lui demande de prendre soin d'eux. Ils n'utiliseront que le liquide que je leur ai fourni et ne passeront aucun appel téléphonique. D'ailleurs, ils « perdront » leurs téléphones portables, un dans le taxi, un dans le métro. Il se trouvera bien de bonnes âmes pour les trouver et vider leurs forfaits, signalant ainsi leur présence à des endroits où ils ne sont pas. De mon côté, je fais diversion. J'espère que l'équipe de surveillance va penser que j'ai assigné Mo et Yvon à résidence et que c'est moi qui déguerpis. S'ils me suivent, les tourtereaux auront une chance de s'éclipser en douce. D'ailleurs le poisson semble avoir mordu puisque je suis effectivement filée, et avec relativement peu de discrétion encore. Je guide mon taxi sur les grands boulevards et j'attends que l'on soit à l'autre bout de la ville. Nous entrons ensuite dans de petites rues désertes. Là, je lui agite une grosse coupure sous le nez.

– C'est pour vous si vous me déposez tout de suite après avoir tourné au prochain carrefour et que vous repartez sans attendre.

Le bonhomme acquiesce. Il s'en fout comme seul un taxi sait s'en foutre. Il tourne à droite et me dépose avant de redémarrer en trombe. Je marche au milieu de la chaussée et me campe devant la voiture qui nous suivait. Elle pile. Je braque le conducteur. Il lève les mains. Légère surprise, tout de même. C'est Marcel.

- À quoi tu joues, Marcel ?! T'es pas dans ton élément, ici, tu sais ça ?
- Baisse ça, Margot ! Je viens juste te parler !
- Me parler ?
- Oui, c'est tout ! Monte dans la voiture, et range ce truc, d'accord ?
- Pas d'accord. Tu sors de là et on va parler là où moi je le déciderai.

Nous nous sommes installés dans le premier café que nous avons trouvé. La main sur la crosse de l'automatique, dans la poche de mon trench, je ne cesse pas une seconde de braquer ostensiblement mon boucher. C'est cliché, mais je n'ai jamais su résister à un bon cliché. Seulement, j'ai enclenché la sécurité. J'ai quand même pas envie de lui trouer la peau par accident. Je le regarde touiller longuement son café avant de se décider à me parler.

- On a su ce qui est arrivé à Yvon. Et on est tous désolés.
- C'est qui, « on » ?
- Et bien, tous les gens du quartier... Camille m'a chargé de te dire...
- Ton putain de Camille, c'est lui qui a fait tabasser Yvon !

Marcel se renfrogne. Pas touche à l'idole.

– *Ma putain de Camille a jamais voulu ça, Margot. On voit bien que tu la connais pas.*

– *Laisse-moi rire !*

– *Je sais pas tout de cette affaire, mais si j’ai bien compris, quelqu’un d’autre a pris cette initiative. Mais Camille ne lui a jamais demandé un truc pareil.*

*Je me mords la lèvre. Mon désir de Camille est toujours là, s’insinuant dans la moindre faille. Il fausse mon jugement. J’ai tellement envie de le croire innocent !*

– *C’est ça, le message ?*

– *Pas seulement. Elle voudrait te rencontrer.*

*Coup au cœur. Me voilà fraîche donzelle sur le quai d’une gare, prête à bondir dans les bras de mon militaire en permission. Mais je me reprends. Je fais appel au meilleur de mon caractère de cochon.*

– *Non. S’il veut me voir, il sait où j’habite. Pas la peine de m’envoyer son larbin.*

*Je me lève avant de changer d’avis. J’abandonne Marcel à sa stupéfaction, lui laisse l’addition et lui pique sa voiture. Je rentre m’enfermer dans ma forteresse. Demain, les informations m’apporteront la nouvelle du suicide d’un haut responsable du Ministère de l’Intérieur. Il laissera une lettre demandant pardon à une certaine Camille. Et moi, je devrai expliquer à Fatou, en larmes, que son mari ne l’a pas trompée et que cette Camille n’était pas sa maîtresse. Puis j’irai me vider dans les*

toilettes et pleurer à en perdre la raison, prostrée contre le mur de la salle de bains. Je ne parviendrai sans doute même pas à en vouloir à Camille.

Les semaines qui suivent tiennent du délire fébrile. Le printemps a lentement cédé la place à l'été et la douce chaleur s'est muée en canicule. Du moins est-ce mon sentiment, mais peut-être suis-je la seule à avoir l'impression de vivre dans une fournaise. Je résiste encore à l'attraction létale de Camille. Je perds la tête, je fais n'importe quoi. Mais je résiste. Professionnellement, c'est la Bérézina. Les idées tardent à me venir. Je ne sors presque plus, ou alors pour errer dans le quartier, les yeux vides et les cheveux en bataille. Les gens me regardent de travers, me poussant à me retrancher dans mon appartement. J'évite aussi de me livrer à mes frasques habituelles. De toute façon, je ne parviendrais sans doute pas à me trouver de compagnon de jeu. Mais je résiste. Du coup mon corps se dessèche, mon cul fait la gueule, mes seins se languissent d'être vénérés. Je m'atermoie des heures durant devant de simples problèmes de politique intérieure qui me paraissent soudain insolubles. Le gouvernement fait n'importe quoi. Des manifestations s'organisent, qui ne tardent pas à tourner en émeutes. Je m'en sens responsable. Mais je résiste. Parfois, le désir se fait si fort que je me roule par terre, les mains crispées sur mon ventre hurlant. Je me sens comme une junkie en manque, coincée dans un éternel sevrage, un Sisyphe toxico. Je m'acharne à vouloir continuer ma vie comme si de rien n'était, mais j'ai les yeux bouffis par le manque de sommeil, les seins pendants, le cul flétri. Je vais au bistrot mais les clients se détournent de moi parce que je radote, je tourne en rond, toujours les mêmes sujets. J'ai les seins flétris, le cheveu qui fout le camp. Mais je résiste. Je veux aller au marché mais je me trompe de jour. Je reste là, avec mon chariot, pendant une heure au moins, à regarder les balayeurs qui ricanent sur la place déserte, avant de comprendre. Avec mon chariot. Mes seins qui foutent le camp. J'ai le cul en manque. Mais ce ne sont pas mes amants qui me manquent. Je les égorgerais tous si cela me permettait de poser mes lèvres sur Camille. Je rêve de mers de sang et d'idoles brisées. Mon corps est flétri, mon cul en berne. Je fais

n'importe quoi. Des émeutes éclatent. Je m'en sens responsable. Mais je résiste. Parfois je sors faire mes commissions, les yeux vides, la démarche raide d'un mort-vivant de série B. Je perçois les autres à travers du coton. Je veux aller au marché, mais je me trompe de jour. Je vois de loin le curé, apparemment dans un état proche du mien. Ce serait sans doute le moment d'aller vers lui et de lui proposer d'unir nos forces, mais je ne parviens plus à me soucier des autres. J'ai les seins qui sonnent la retraite. Le cul en Bérézina. Je vis dans ma douleur, j'habite dans mon manque. J'essaie de noyer Camille dans la bouffe, dans l'alcool, dans l'utilisation forcenée de mon vibro. Mais il résiste à tout. Comme moi je résiste. Comme moi je résiste. Sauf que je ne résiste plus. Je lui cède peu à peu du terrain. La nuit, je m'enferme et je cache les clés. Je me bourre de somnifères, je mets la musique à plein volume pour tenter de masquer les miaulements qui proviennent, de plus en plus fort, de la cave du libraire. Rien n'y fait. Je ressens leurs vibrations dans mon plancher. Je ne résiste plus. Ou alors presque plus.

Quand arrive le solstice d'été, je suis à point, prête à m'offrir. Je me sens soulagée, presque libérée. Assise sur mon lit, j'attends que la nuit tombe. Je chantonne à mi-voix, dodeline ma tête à la chevelure hirsute. Je me sens comme Ophélie. Mais je suis tellement plus légère depuis que j'ai arrêté de lutter. Le désir m'envahit aussi inexorablement qu'une marée montante. Ce n'est plus une torture, mais un délicieux préliminaire. Les gémissements deviennent une invitation, une invocation. Ils m'appellent par mon nom le plus intime. Je souris, je me lève, je pars les rejoindre. Sous mes pas, les rues sont pavées de guimauves, les immeubles fleurissent devant mes yeux. Au loin, je vois une silhouette sombre sortir du presbytère et partir dans la même direction que moi. Le Père Jean. Mon humeur s'assombrit. Je reprends un peu mes esprits. Il a craqué, lui aussi. Et moi, je n'ai rien fait pour l'aider. Je veux intervenir, mais il se déplace étonnamment vite. Je n'ose pas l'appeler, troubler le silence des rues mortes me semble plus dangereux qu'autre chose. Le temps que j'arrive devant la librairie, il s'y est déjà engouffré. Si je le suis

maintenant, je sais que je ne remonterai pas. De toute façon, le temps de se poser la question, il est déjà trop tard. Je vais donc retrouver mon soupirail. Le curé est effectivement déjà en bas, au milieu de la foule particulièrement animée, et il donne l'accolade à Camille qui me tourne le dos. Je souhaite secrètement qu'il se retourne. Jean tombe à genoux et presse sa joue contre le ventre de mon bel amour, lequel lui caresse tendrement les cheveux. La jalousie me submerge. Je l'endigüe. Camille relève le prêtre. Il va se retourner. Je fais un effort surhumain pour ne pas regarder. J'attends un peu, jette un œil. Il n'est plus en vue. Il ne reste plus que le Père Jean, nu comme un ver, en pleine extase mystique, au milieu de la foule qui se presse autour de lui. Je n'en crois pas mes mirettes. Je plisse les yeux pour tenter de comprendre. Ils l'entourent. Le Père tressaille. On vient de le frapper. Et encore. Et encore. Du sang coule sur son dos et ses épaules. Il traverse la foule jusqu'à un coin éloigné de la cave. Un spasme de douleur l'agite de temps en temps. Je vois un faisceau de câbles électriques dans la main de Bernard, notre maire officieux. Il lève le bras et l'abat une fois encore sur le dos du prêtre. Et malgré tout, celui-ci sourit béatement. Il a à présent atteint le mur. Il se penche et disparaît dans la cohue. Une rumeur sauvage la parcourt, un grondement qui va s'amplifiant. J'entends des coups de marteau. Il me semble que quelqu'un crie, mais le bruit de la foule couvre tout. Je me tortille devant le soupirail pour tenter de voir ce qui est advenu de Jean. Et puis la masse des habitants du quartier s'écarte et le voilà qui surgit, écartelé sur un grossier chevalet de bois, crucifié sur un assemblage rudimentaire de vieilles planches. Et toujours le sourire obscène barre son visage. La foule ulule, à présent. Marcel s'approche de Jean, un de ses couteaux à la main. Sans marquer le moindre temps d'hésitation, il le lui enfonce dans la poitrine. Quand il retire la lame de la plaie, le sang gicle et éclabousse l'assistance. Qui danse à présent. Se barbouille du sang du Christ. Les yeux révoltés. La transe expiatoire. L'Agneau du Sacrifice. Les bêtes fauves se repaissent de chair humaine.

Et sur ce, black-out.

Je me réveille dans mon lit. Ô l'affreux cauchemar. Les mers de sang et les idoles flamboyantes étaient déjà assez dures à supporter, mon inconscient n'avait pas à en arriver à de telles extrémités. Mais je prends ce rêve comme un signe. Il est grand temps d'aller voir le Père Jean et de jouer cartes sur table avec lui. Je me lève et m'apprête. Ma nuit mouvementée m'a laissée un peu flageolante, j'ai peine à tenir sur mes jambes. Une bassine de café et quelques tranches de brioches abondamment garnies devraient pouvoir remédier à ce problème.

Une fois mes forces reconstituées, je me dirige d'un pas léger vers le presbytère. Confiance renouvelée, détermination retrouvée. La guerre n'est pas perdue. Et je vais derechef m'assurer un nouvel allié. Je sonne. Après un temps qui me semble bien long, Mme Arlette m'ouvre la porte. Elle d'habitude sèche et flétrie, me semble rayonnante et dodue à souhait.

– Bonjour, Arlette ! Les vacances vous ont profité, on dirait ?

– Les vac... Oh oui, oui, bien sûr...

– Le Père Jean est là ?

– Oh non, ma petite. Je suis désolée, monsieur le Curé a dû s'absenter quelque temps. Une affaire de famille.

Je sens une main glacée me fourailler dans les viscères.

– Ah... Et... Et vous savez quand il reviendra ?

– C'est difficile à dire. Mais le diocèse va rapidement nous envoyer un remplaçant, rassurez-vous. Vous pourrez lui parler.

– Oui, je... En fait, c'était... personnel.

– Ah. Ben, je dirai au Père Jean que vous êtes venue dès que je l'aurai au téléphone.

– Merci, Arlette. Au revoir.

Elle referme la porte en me souriant de toutes ses dents. À la réflexion, je la trouve rougeaude et bouffie. Et elle a plus de dents qu'elle ne devrait. Je retourne vers ma forteresse, d'un pas plus rapide cette fois. Tous les habitants du quartier semblent être dans la rue ou à leur fenêtre. Ils me regardent tous avec le même sourire carnassier, avec la même face d'ogre, les mêmes yeux de violeur récidiviste. Dans la vitrine de la boucherie, c'est le corps du Père Jean qui est proposé à la vente, débité, haché, tranché, mariné. Donné pour nous et pour la multitude. Je baisse la tête et je fonce. Je cadenasse ma porte et je m'effondre, tremblante et pleurnichante, sur le sol de l'entrée. Je ne veux pas croire ce que je crois.

Je prends la décision de ne plus mettre les pieds dehors. Plus le moindre contact avec le monde extérieur. J'ai une solide réserve de boîtes de conserve, je dois pouvoir tenir un moment. Je ne relève plus mon courrier. Je ne donne plus de conseils erronés au gouvernement et lui se débrouille pour prendre les mauvaises décisions sans mon aide. J'ai confiance. Tous les deux ou trois jours, je craque et je m'informe. Pas un mot sur des crucifixions souterraines de prêtres dans mon quartier chéri. Par contre, il commence à être sérieusement menacé par les émeutiers. Il avait jusqu'à présent surnagé sur l'océan de folie révolutionnaire qui a envahi la capitale, mais les flots de la vindicte populaire lèchent à présent ses côtes. Je fais un rapide calcul et parie sur l'arrivée des masses en colère chez nous pour le surlendemain. Je prévois de prendre un bain et de m'occuper sérieusement de mon apparence. Si je reçois la Révolution dans mon état actuel, pyjama sale et cheveux gras, je n'ai que peu de chances de réussir à me faire violer. Cette importante décision ayant été prise, je replonge la tête dans ma boîte de cassoulet tiède.

Et malgré son inactivité de ces derniers temps, ma fidèle cervelle ne m'a pas fait défaut. Deux jours plus tard, la rumeur de la foule se fait entendre, et moi je suis pimpante.

Maquillée, coiffée, vêtue de court, une culotte propre, mais pas de dentelles, si c'est pour se la faire arracher, autant rester au coton. Je me tiens à la fenêtre et je guette les premiers signes de l'arrivée des émeutes.

Les rues sont désertes. On se croirait dans un western. Je suis excitée comme une puce. La rumeur semble rester stationnaire. J'espère qu'ils ne vont pas changer d'avis.

Et puis ça y est. La horde sauvage arrive. Je vois d'abord au coin d'une rue voler quelques pavés. Puis deux ou trois meneurs apparaissent. Enfin, la foule arrive d'un bloc et la ville fantôme prend immédiatement des allures de cité en guerre. La foule remplit toute la largeur de la rue. Des vitrines explosent, comme sous la pression de la colère qui agite les émeutiers. Quelques banderoles sont encore agitées ça et là, mais dans l'ensemble, l'heure n'est plus aux revendications, mais à la manifestation pure, à l'extériorisation de toute la violence refoulée du petit peuple. Je suis toute remuée par ces vibrations néfastes. Je regrette que mon quartier soit amoché, mais je suis sûre qu'il réussira à guérir de ses blessures. Et moi, j'ai trop besoin d'animation. La cohue se rapproche lentement, je sens maintenant le choc de leurs pas faire trembler mon parquet. Les éléphants d'Hannibal. Vingt mille gorges éructent en chœur le même hululement bestial. Les hordes d'Attila. Des poings, des lances, des bâtons, des gourdins dressés comme un défi à toute autorité. La Commune en marche. Je me caresse discrètement l'entrejambe. Ô mes fiers partisans, montez vite ! Je vous résisterai, mais pas trop, je vous grifferai le dos tout en vous léchant le visage.

La foule n'est plus qu'à une dizaine de mètres.

Et puis il vient tout gâcher.

Il entre dans mon champ de vision avec la grâce tranquille d'un curiste du XIX<sup>ème</sup> siècle. Un élégant costume de lin. Un déhanchement presque féminin. De fins cheveux d'un blond quasi transparent, retombant légèrement sur ses épaules. Fragile comme une tige de verre, Camille s'avance vers les émeutiers, les bras écartés. Et la horde furieuse se rue droit sur le faon gracile. L'entoure, se referme sur lui. Je retiens mon souffle. Ils vont le déchirer, le fouler aux pieds, il n'en restera rien. Je me presse les mains contre la poitrine, je suis au bord du malaise. Je ferme les yeux. J'entends mon cœur tambouriner contre mes tympan. Je ne veux

pas savoir, je ne veux pas savoir, je ne veux pas savoir. Et puis je réalise que si je perçois aussi distinctement diastole et systole, c'est parce que le silence s'est saisi de la foule. Ça a commencé à l'endroit où Camille a disparu. Puis ça s'est étendu comme une onde de choc, comme des rides sur l'eau là où tombe un caillou. Ça a soufflé le brouhaha de la cohue jusqu'à ce que finalement elle se soit arrêtée, silencieuse et immobile. Je rouvre les yeux. Je reprends ma respiration, aussi discrètement que possible. Lentement, sans un bruit, la foule s'écarte autour de Camille. Les émeutiers se dispersent, la démarche honteuse mais le regard éperdu d'amour. Et moi je fixe la silhouette solitaire qui se retourne et m'adresse un faible sourire. Je vais quitter mon appartement, descendre dans la rue et me jeter à ses pieds. Je ne sais même plus pourquoi j'ai tant lutté. Ou bien cet homme est Dieu et je dois communier avec Lui pour le salut de mon âme. Ou bien c'est le Diable et je ne suis pas de taille à Lui résister.

L'église a retrouvé un peu de son âme en même temps que sa fonction première : rassembler les fidèles. Les agapes nocturnes, qui rassemblent à présent non seulement les habitants du quartier, mais également grand nombre des émeutiers du mois précédent, se tiennent toujours dans les caves. Celles-ci ont été encore aménagées, élargies, des cloisons sont tombées, remplacées par des étais qui me semblent plus tenir par notre foi en eux que par les lois du génie civil. Des tunnels relient les sous-sols des immeubles entre eux, empruntant des tronçons des tunnels d'égout, quand c'est possible. L'ensemble a des allures de grottes préhistoriques. D'autant plus que certains artistes amateurs ont investi les parois à grands renforts d'acrylique et de glycéro. On a ajouté des ampoules là où c'était possible, mais on recourt aussi à la bougie quand ça ne suffit pas. Le mobilier est rare : on trouve principalement des amas de vieilles couvertures, poufs, coussins, matelas usagés et quelques fauteuils défoncés. Je contemple tout ça avec humour. Nous étions un quartier, nous voilà devenus une tribu. J'attends le jour où Marcel décrétera qu'il est temps pour nous de partir chasser le mammoth.

Si dans la journée Camille souhaite retrouver le petit groupe de ses apôtres, c'est autour de l'autel que cela se passe. Je dis « apôtres » mais en

réalité, nous appelons ça « le Conseil ». Il y a moi bien entendu, Marcel, notre maire Bernard, le luthier et sa femme, le libraire, l'organiste, le boulanger, le crémier et le fleuriste. Selon les besoins et les disponibilités, d'autres viennent parfois nous rejoindre. Nous ne sommes donc pas treize autour de la table. Ce n'est pas tout à fait notre ancienne paroisse épicurienne, même si la chère est bonne et la compagnie excellente. Nous baignons dans la présence de Camille. Nous racontons nos vies, dans les moindres détails, même les plus inintéressants. Pas tellement nos expériences passées, qui nous semblent bien fades. Plutôt nos jouissances présentes, les émerveillements quotidiens que Camille a rendus possibles. De l'extérieur, nous devons sonner comme de vieux babas cools en plein trip d'acide. La Margot d'il y a quelques mois pufferait sans doute à nous entendre ainsi nous extasier sur les fleurs et les feuilles, les abeilles et les petits oiseaux. Mais la présence de notre guide tant aimé abolit toute notion de ridicule. Nous nous laissons aller à notre nature, à nos plus doux instincts et c'est un vrai soulagement après toutes ces années à jouer les rôles que le monde et les autres nous imposent. Ou, dans mon cas au moins, qu'on s'impose à soi-même. Celui dont nous chantons ainsi la gloire ne parle guère, mais nous écoute avec une intensité et une empathie telle que nous n'en avons jamais connues. Et pendant que nous l'abreuvons de paroles, il remplit nos verres et nos assiettes. Et ô la grâce infinie de ses longs doigts de porcelaine rompant la croûte rugueuse et craquante du pain d'épeautre, ô la délicatesse avec laquelle il tient la bouteille de Morgon, comme une colombe qu'il craindrait de blesser, ô le plaisir immense qu'il semble prendre à découper viandes et pâtés pour en garnir nos assiettes tendues... Je le regarde et je sens les larmes me monter aux yeux quand je pense au temps perdu à refuser de l'aimer. Je m'amuse toujours autant à voir les hommes enamourés de lui. Ils le croient toujours femelle mais j'ai perçu, moi, la force virile derrière l'apparente délicatesse. Chacun de ses gestes met mes ovaires en branle, chacun de ses mots fait frémir mon utérus et s'il me regarde, mon dieu, s'il me regarde, j'ai les tétons qui pointent. Camille est homme autant que je suis femme, même si ce n'est pas avec la même exubérance. Cette

question qui m'avait tant torturée auparavant, qui me semblait autrefois si urgente et impérieuse, je ne la lui ai pas posée tout de suite après avoir cédé à son appel, toutefois. J'ai d'abord tenté de combler le manque abyssal que j'avais creusé en moi. J'ai aimé Camille. Ce n'était pas un sentiment, ni un état, mais une activité à temps plein. J'ai aimé Camille à m'oublier moi-même. Je suis restée allongée des journées entières, la tête dans son giron. Il restait près de moi, attentif et patient. Il me nourrissait, sans quoi je me serais sans doute laissée mourir de faim. Moi ! Mourir de faim ! Il me couvrait quand je m'endormais et s'allongeait tout habillé à mes côtés. Je me réveillais en sursaut au milieu de la nuit, paniquée à l'idée d'avoir laissé perdre de longues heures où j'aurais pu me repaître de lui. Je me blottissais alors contre son flanc chétif et luttais tant que je pouvais contre le sommeil.

Je suis fière de dire que je n'eus même pas un geste déplacé. Pas plus que Camille, d'ailleurs. Pour la première fois de ma vie, j'expérimentais un amour où la chair ne jouait aucun rôle. Nous voguions au-delà du sexe. Je n'eus même pas l'occasion de le voir nu. Il disparaissait chaque matin dans sa salle de bains et en ressortait vêtu d'un autre de ses costumes sur mesure, d'un autre de ses délicats pulls en alpaga, cachemire, mohair... Et la pureté de notre amour attisait mon émoi, tout en étouffant mon désir.

D'accord. Je mens très mal.

En réalité, j'avais le feu au cul.

Je n'avais pas posé LA question, mais je m'étais fait une idée très claire du sexe de Camille. Et des moyens de l'utiliser. Et des subtiles façons de lui suggérer ces possibles usages. Mais lui repoussait avec douceur la moindre de mes tentatives d'attouchement, avant que moi-même j'aie conscience de ma coupable intention. Pas le moindre baiser, pas la moindre caresse ne parvint à franchir ses défenses. Et malgré cela, je n'eus pas une seule seconde le sentiment qu'il me repoussait. Il interceptait ma main ou mes lèvres, me cajolait du bout des doigts, caressait mes cheveux et cela suffisait à m'apaiser. Me procurait un tel plaisir que j'en

sombrais presque dans le demi-sommeil qui habituellement suit l'amour. Ça ne vaut pas un orgasme mais étrangement, je m'en accommode.

Alors, oui, je vous entends d'ici. Je sais ce que vous pensez. Quoi, Margot nous a tellement vanté sa force de caractère, sa ténacité, son opiniâtreté, et la voilà finalement qui cède comme tous les autres et devient mouton du troupeau. Cœur de guimauve, cervelle de beurre fondu, elle ne fait pas mieux que le reste, petites fleurs, petits enfants, petits oiseaux, regardez Camille comme il est beau. Et bien j'assume. Son charisme dépasse l'imagination. Il séduit, envoûte et convainc, tout en même temps. Parlez-lui ne serait-ce que quelques minutes, de la pluie et du beau temps, peu importe le sujet, et vous vous surprendrez à lui lécher les bottes, sans que pour autant il vous donne jamais l'impression de vous considérer autrement que comme son égal. Il voit le monde sous une autre lumière que le commun des mortels et chaque mot échangé avec lui est une illumination. Parce qu'il ne demande qu'à partager la lumière qui éclaire son esprit, à en faire profiter quiconque en fait la demande. Objectivement (si, si, je suis encore capable d'objectivité), c'est un homme à part, comme on en rencontre un par siècle, peut-être. Pourquoi alors devrais-je me priver de jouir de sa compagnie ? Je pourrais sans doute lui résister. Si je le décidais. Ce serait abominablement douloureux, mais je le pourrais, j'en suis sûre. Mais pourquoi m'imposer ce sacrifice ? Je suis accro, je le reconnais. Mais c'est une dépendance à laquelle je choisis de m'abandonner en toute connaissance de cause. J'ai encore et toujours mon caractère de cochonne, mais quand je croise un grand voilier poussé par le vent de l'Histoire, je ne reste pas dans mon petit canot où je peux jouer à être l'amiral Margot. Ohé du bateau, et je grimpe à bord et je deviens membre de l'équipage. Ou du moins je me fais offrir une cabine de luxe et je distrais les marins en faisant du topless sur le pont. Parce que c'est un peu ce que j'ai l'impression de faire, ces temps-ci.

Je m'explique.

Après une semaine de Camillothérapie intensive, j'ai entièrement recouvert mon allant et ma joie de vivre. Mon aimé m'entraîne alors à l'extérieur et me fait découvrir la nouvelle vie du quartier. Les fêtes nocturnes dans les caves, bien sûr, la nouvelle paroisse, mais surtout les choses surprenantes qui se déroulent dans les arrière-cours. La plupart des habitants de Saint-Georges ont en effet la chance de pouvoir jouir de petits jardins intérieurs, nichés au cœur de chaque pâté de maisons, dissimulés à la vue des passants. Là fleurissent lilas, glycines, lauriers et troènes, parfois quelques buissons de sauge ou de romarin. Pas grand-chose de plus, parce que la hauteur des immeubles limite la lumière qui parvient à y entrer. L'été, on y dresse des tables, on y allume des barbecues et on y ripaille à tour de rôle, chaque résident attendant avec impatience que son tour revienne, alléché par les odeurs de bœuf grillé, ou pestant contre la pétasse du premier, avec sa détestable adoration pour les sardines grillées. Mais en quelques mois, ces espaces verts se sont métamorphosés. Les plantes d'agrément ont cédé la place à des arbres fruitiers, à l'ombre desquels s'épanouissent de prodigues potagers : salades, courges en tous genres, haricots, tomates, pommes de terre, aubergines, choux, aulx, oignons,... Les arbres ne donneront sans doute pas de fruits avant encore deux ou trois ans, mais ils sont la promesse de futures cueillettes, de tartes et de confitures. Les balcons ont également été réquisitionnés et accueillent à présent en leurs jardinières framboisiers, fraisiers, groseilliers et autres producteurs de baies. Des toits ont été amputés de leurs tuiles pour se transformer en serres où mûrissent poivrons, piments, plantes aromatiques et médicinales. Les gouttières ont été détournées pour alimenter les cultures en eau de pluie, des citernes de fortune s'alignent à présent dans les allées. Pour pallier le manque de lumière de ces espaces enclavés, les miroirs ont été confisqués aux salles de bains pour être fixés aux corniches, amenant un peu plus de soleil aux plantes (ce qui explique sans doute les tronches patibulaires des habitants, privés de rasage et de maquillage). Bien sûr, les citadins pure souche que sont les Saint-Georgiens se sont d'abord trouvés bien perplexes devant les mystères de l'agriculture. Ceux qui le

pouvaient ont donc appelé les cousins de la campagne et les ont invités à venir passer le week-end. Ils leur ont présenté Camille et, sans grande surprise, les bouseux ont décidé qu'il était temps de rendre la ville à la nature. Veni, vidi Camille, resti ici. Sous la houlette des nouveaux-venus, mes concitoyens ont fait leur retour à la terre. Le quartier tout entier a pris des allures de bricolage post-apocalyptique. Les clapiers à lapins ont envahi les cages d'escalier, les poulaillers ont fait leur apparition dans les arrière-cours. Le crémier a fait l'acquisition d'une chèvre et d'une brebis et prépare lui-même fromages et yaourts.

– Dommage que j'aie pas eu la place de mettre une vache, plaisante-t-il.

Et ça ne s'arrête pas là. Le libraire récupère les vieux papiers et les recycle dans un atelier improvisé. Marcel déserte les abattoirs pour mettre en conserves la production maraîchère. Le pâtissier se charge des fruits, et les pots de confitures et de cerises au sirop envahissent son arrière-boutique. Des ruches ont été plantées derrière l'église et les abeilles butinent les bruyères qui garnissent les tombes, ainsi que les nombreux autres buissons fleuris et rosiers qui prolifèrent à présent dans les allées grâce à l'action énergique de notre fleuriste. Des habitants téméraires s'improvisent ensuite apiculteurs pour récolter le miel et la cire, dont ils font des bougies. Maintenant que je sais quoi chercher, je m'amuse à repérer les autres aménagements du même cru. Je remarque la cheminée d'un alambic émergeant de la cave d'un immeuble, les femmes se réunissant dans la boutique de Mme Mireille pour tailler des vêtements dans les vieux rideaux et les draps de rechange, les hommes qui voyagent en tous sens, des outils à la main. À part pour les problèmes insolubles de la viande et de la farine, le quartier travaille dur à assurer son auto-suffisance. Je n'en reviens pas de voir avec quelle ingéniosité mes voisins ont résolu les problèmes qui se présentaient à eux. On risque de voir les déchets s'amonceler ? Pas de problème. Les papiers

sont recyclés par Maxime. Les récipients en verre sont lavés et réutilisés par la brigade de Marcel. Les boîtes de conserve se transforment en moules pour les fromages de Gérard. Les déchets organiques partent aux vide-ordures qui débouchent à présent dans des composteurs, dont le produit ira fertiliser les jardins. Le plastique a pour ainsi dire disparu des foyers et ne pose pas de problème particulier. Et les rares ordures qui ne sont ni recyclables, ni réutilisables, ni compostables, c'est-à-dire pas grand-chose, sont séchées, compactées et incinérées dans les fourneaux sur lesquels fument les stérilisateur à conserves. Je n'aurais jamais cru que ces braves gens, sans histoires et sans ambitions, pourraient ainsi se métamorphoser en ingénieurs ès bio-énergies. Mais quand le poissonnier me montre son usine de pisciculture en baignoires, c'est le coup de grâce. Je cours partout dans l'ancien garage réquisitionné où s'alignent les tubs arrachés à leurs salles de bains. Je m'extasie devant l'alimentation en eau de pluie qui permet de renouveler régulièrement l'eau des bassins où s'ébattent les truites et les carpes, je fais des « Oh » et des « Ah » devant les bassins de fécondation improvisés dans quelques bacs de douches sacrifiés eux aussi à la bonne cause, je n'en finis pas d'être épatée par la culture des asticots destinés à la nourriture des poissons. Quand j'ai fini de faire la sotte au milieu de ce monument érigé à la gloire du Saint Système D, je me tourne vers Camille, mes yeux hurlant une question muette. Il hausse légèrement les épaules.

– On peut vivre dans le monde, sans pour autant dépendre de lui...

Et c'est à ce point que je me sens topless sur le pont du voilier. En effet, on serait bien en peine de trouver dans tout Saint-Georges la moindre âme oisive. Et si je me prends moi aussi à l'atmosphère de fébrilité ambiante, cours à droite et à gauche, conseille les cuisiniers et apporte des rafraîchissements aux ouvriers, il faut bien dire que j'ai surtout l'impression d'être une gamine hyperactive qui se met dans les jambes des adultes alors qu'ils sont en train de préparer le banquet de

mariage de la cousine Émilie. Je ne trouve ma place nulle part, et les talents qui faisaient autrefois ma fierté, reine d'intellect et idole sexuelle, me semblent aujourd'hui bien futiles. Et à part ça, pas foutue de planter un clou. Je quémande des tâches à Camille, n'importe quoi, du moment que je me rends utile.

– Tu as ton importance, Margot, rassure-toi. Nous allons bientôt tous avoir besoin de toi.

Et il ne dit rien de plus. Il croit peut-être me rassurer, mais moi je me trouve la dernière des godiches et pars bouder dans un coin. Avant de recommencer à fourrer mon nez partout, et principalement entre le clou et le marteau, au grand dam des travailleurs qui me chassent gentiment. Peu de temps s'écoule toutefois avant que je ne comprenne les énigmatiques paroles de mon aimé qui me promettait mon heure de gloire. Un beau matin de septembre, je vois un coursier garer son scooter en bas de chez moi. Je me dis que c'est peut-être l'occasion de tirer un coup vite fait, pour peu qu'il soit mignon. Mais le sceau officiel sur l'enveloppe qu'il me tend refroidit illico mes ardeurs. Ça vient de haut, de très haut. Je congédie le livreur sans aménité et décachette aussitôt le pli. Mes yeux se figent sur l'en-tête de la missive. Sobre. Pas besoin de blason, de logo ou de fioriture pour montrer le pouvoir de l'expéditeur. Ça ne vient pas de « très haut », ça vient de « tout en haut ». Monsieur le ... m'écrit en personne, et à la main, s'il-vous-plaît. C'en est déjà assez pour me faire trembler.

« Mademoiselle,

Des rapports alarmants sont parvenus jusqu'à mon bureau, et j'ai grand besoin de vos lumières sur ces cas difficiles. Mais laissez-moi tout d'abord vous en exposer le contexte.

Il arrive parfois qu'un de nos citoyens décide tout à coup de se couper de notre société. Il met fin à tous les contrats qui le lient d'une façon ou d'une autre au monde extérieur et se réfugie dans une autarcie volontaire. Nous surveillons ces cas de près. Nous cherchons à savoir s'il s'agit d'un choix politique, philosophique, religieux, ou de la décision d'un déséquilibré qui pourrait devenir dangereux pour lui-même et les autres. Puis nous agissons en conséquence : sanction, persuasion, isolation... Il arrive même que nous les laissions vivre quelque temps leur utopie, jusqu'à ce que, rattrapés par les contingences de la vie moderne, ils finissent inmanquablement par reprendre leur place dans le tissu social.

Toutefois, les cas qui me sont aujourd'hui exposés sont bien plus inquiétants. Il semblerait que ce ne soit pas une, mais une petite centaine de personnes (ou plutôt, de foyers) qui ait rompu les amarres, et ce en l'espace de quelques jours à peine. Plus étrange encore, toutes ces personnes habitent le même quartier de notre belle capitale. D'ailleurs, pour être plus exact, c'est l'ensemble des résidents de ce quartier, sans exception, qui a résilié ses abonnements de gaz, téléphone, eau et électricité, clos ses comptes bancaires, démissionné et cessé de payer ses impôts. Vous conviendrez que ce n'est pas quelque chose qu'on voit tous les jours.

Le manque à gagner pour les caisses publiques et privées, et la possibilité de trouble de l'ordre public que constitue cet étrange comportement seraient déjà des problèmes d'envergure en eux-mêmes, mais il semblerait qu'une jeune femme, une de mes plus brillantes conseillères, se soit jointe à ce mouvement. Connaissant ses brillantes capacités, je serais tenté de dire qu'elle fait même sans doute partie des meneurs de cette jacquerie. Voilà qui ajoute la déception à titre personnel, à mon inquiétude à titre professionnel.

J'ose croire que votre prompte réponse saura m'apporter la certitude que tout ceci ne mérite pas que l'on y prête attention et saura se résoudre sans que la moindre intervention de notre part s'avère nécessaire.

Cordialement, etc. »

Je repose la lettre. Je viens de la lire à voix haute à notre petite paroisse qui prend soudain des airs de conseil des ministres en temps de guerre, à des lieues de son habituelle ambiance de banquet de dimanche de fête. Les meneurs des émeutes d'il y a quelques mois, à présent acquis à la cause de Camille, se sont joints à nous. Je me tais. Tous les regards se tournent vers notre caudillo en chemise de soie sauvage. Lequel s'adresse à nous de sa voix douce. Dans laquelle je perçois toutefois une légère tension qui ne lui est pas coutumière.

– Nous savions qu'ils allaient réagir. Pas si vite, évidemment. En termes logistiques, je pense que nous sommes aussi prêts que nous pourrions jamais l'être. Mais maintenant, la vraie question est celle de l'engagement personnel. C'est l'heure où chacun doit faire son choix.

L'ex-chef des émeutiers, devenu à présent représentant des sympathisants vivant hors du quartier, un grand gaillard hirsute à la verve vindicative et au parcours syndicaliste, est le premier à réagir. Un garçon plutôt impulsif, mais charismatique.

– De notre côté, nous sommes prêts et plus déterminés que jamais. Nous sommes tous tombés d'accord sur le fait que c'est la meilleure façon de faire triompher nos idéaux.

Et que je te bombe le torse. Il veut impressionner Camille, le petit coq.

– Depuis la fin des événements (tiens, il dit « événements » et pas « émeutes »), tout le monde est rentré dans le rang, personne ne fait de vagues. Mais dès que l'appel retentira, nous serons ici en moins d'une heure, avec armes et bagages.

Camille acquiesce gravement. Marcel prend la parole.

– J'ai revérifié avec tout le monde, ces derniers jours. Et personne n'a changé d'avis. On est tous avec toi, quoi qu'il puisse nous en coûter.

Camille sourit faiblement. Tout repose donc sur lui. Et lui se tourne vers moi. Il veut que nous partagions cette responsabilité. C'est un honneur ou un coup de pute ?

– Margot, qu'est-ce que tu en penses ? Nous avons nos chances en nous lançant maintenant ?

Je me suis déjà posé cette question, évidemment. À dire vrai, je l'ai même tournée et retournée, disséquée, décortiquée et ruminée des heures durant. Je m'offre quand même le luxe de passer en revue une dernière fois tous les aspects de mon analyse. Pour une fois, je ne fais pas aveuglément confiance à mon instinct et à mes méninges. Il faut dire que ça sort largement du cadre de mes travaux habituels. Mais il faut bien au final que je me prononce. Tout le monde est pendu à mes lèvres.

– Franchement, le pari est risqué. La saison n'est pas celle que j'aurais choisie. Et je ne dis pas ça pour des raisons de pique-niques

et de parties de pêche. Je parle de nos ressources alimentaires. L'hiver approche et nous allons devoir vivre principalement sur nos réserves, ce qui restreint méchamment notre marge de manœuvre. Il va donc falloir immédiatement mettre en place un rationnement et une gestion des stocks sans faille. Ça sera un point en moins pour le moral des troupes. La mise en route des autres processus ne devrait pas poser de problème : les choses sont en place, il n'y a plus qu'à les officialiser. Ce qui est sûr, c'est que si nous réussissons à passer l'hiver, nous n'en serons que plus forts et soudés. Mais objectivement, les risques d'échec restent considérables.

– Mais *toi*, Margot, tu en penses quoi ?

Moi ? Je rayonne.

– Je crois que nous ne pouvons pas échouer, parce que nous avons Dieu et Camille de notre côté.

J'arrive à faire percer quelques rires dans l'incroyable tension nerveuse qui nous enveloppe. Et puisque tout le monde est d'accord, nous entamons le repas. Bien malgré nous, il est plus solennel qu'à l'accoutumée. On ne peut guère bâfrer avec désinvolture après avoir pris une décision de cette ampleur. Le soir venu, quand tout le quartier est rassemblé dans les caves, nous lui soumettons nos conclusions. Nous ne cachons pas les risques et offrons encore la possibilité pour les frileux de revenir sur leur décision. Mais aucune voix ne s'élève à l'encontre du projet. Le silence règne et personne ne semble oser le rompre. C'est certes une décision lourde de conséquences que nous venons de prendre, mais c'est aussi la voie vers une vie meilleure, et j'aurais espéré un peu de liesse pour l'accueillir. Et puis le luthier rassemble son orchestre improvisé et les lance dans une gigue endiablée. C'est alors seulement

que mes concitoyens explosent de joie, comme s'ils hésitaient jusque-là à croire à leur unanimité, qu'ils attendaient que quelqu'un protestât. La fête est plus sauvage ce soir que jamais. Les vieux font circuler le produit de leurs premières expériences de distillation. Ça manque encore un peu de savoir-faire, mais ils n'ont pas bouilli le cru depuis des décennies. Ça va leur revenir. Et moi, debout contre un mur, tastant la liqueur maladroite, je souris et les contemple, heureux Arcadiens retournant à leur vraie nature. Sauf que maintenant que mes responsabilités au sein de la communauté sont passées au premier plan, je ne vais plus trop avoir l'occasion de flemmarder béatement. Fendant sans heurts la foule trémoussante, Camille me rejoint et m'entraîne à part.

– Il va falloir répondre à Monsieur..

– Oui. C'est la moindre des politesses.

– Tu penses que tu pourrais gagner quelques jours ? Qu'on ait le temps de mettre en place les derniers dispositifs...

Je fais la grimace.

– Ce n'est pas un homme qu'on fait attendre, tu sais.

Je ressens à nouveau son inquiétude. À peine l'ombre d'une tension qui effleure son visage, mais ce n'est pas un trouble que je lis sur son visage, j'en perçois les vibrations méphitiques à un niveau bien plus intime. Je me précipite pour le rasséréner.

– Mais si tu me laisses carte blanche, je peux tenter un petit quelque chose... Ça devrait nous assurer un répit d'une semaine. Peut-être même deux, si ça fonctionne comme je l'espère.

Je le sens soulagé. Légèrement soulagé. À peine, en fait. Mais il acquiesce tout de même et part discuter logistique et gestion des ressources humaines avec Marcel. Dès demain, les hommes vont devoir mettre les bouchées doubles. Quant à moi je vais devoir déployer toute l'étendue de mon arsenal stratégique et diplomatique. Mais pour l'heure, je dois bouger. Si je reste là, je vais commencer à réfléchir à ma réponse, je vais sombrer dans une catatonie pensive et oublier jusqu'au verre de gnôle que je tiens à la main. Je le pose donc et vais danser sur l'espèce de jazz guilleret que nous ont inventée nos musiciens locaux. Je fais frétiller mon croupion et me frotte la couenne à quelques uns de mes anciens amants. Leur rappeler ce qu'ils ont perdu, même si je doute de parvenir à le leur faire regretter. Mes appas sont bien peu par rapport à l'aventure que nous vivons au quotidien, j'en ai douloureusement conscience. Je ne dois donc pas espérer retirer grand-chose de mes trémoussements impudiques.

Ce qui prouve que même moi, je peux me tromper. Le lendemain matin, je me réveille aux côtés de la masse nue et ronflante de mon apprenti boucher préféré. Je le regarde avec tendresse et lui pardonne d'avoir soupiré au moment crucial un autre prénom que le mien. En sept lettres, commençant par un C, « est dans les cœurs de tous à Saint-Georges. » J'avoue avoir moi-même fugitivement pensé à lui pendant nos retrouvailles héroïques.

Toujours est-il que je me lève de fort bonne humeur et pleine d'énergie pour m'atteler au Grand Œuvre qui m'attend. Mon meilleur vélin, mon stylo préféré. Je pèse et soupèse, puis me lance.

« Monsieur,

J'ai bien reçu votre courrier et suis extrêmement flattée que vous vous soyez donné la peine de m'écrire en personne. J'ai pris la liberté de transmettre votre message à certains de mes concitoyens, que l'on pourrait considérer comme « doués

d'autorité » au sein de notre petite communauté. Sachez tout d'abord que nous sommes tous sincèrement peinés de vous causer tant d'inquiétude, et que je suis personnellement affligée d'ajouter encore la déception à la liste de vos maux. Pour en venir à la situation qui vous préoccupe, elle est effectivement bien réelle, mais en aucun cas le fruit d'un déséquilibre mental collectif ou l'expression d'un quelconque ressentiment à votre égard. C'est bel et bien une décision longuement et sagement mûrie, et dont nous sommes prêts à assumer toutes les conséquences, aussi douloureuses et désagréables puissent-elles être. Mais il nous semble que cet état de fait, qui paraît vous poser problème pour des raisons qui nous échappent, pourrait tout-à-fait se pérenniser sans qu'il y ait besoin d'une intervention inappropriée de votre part.

Nous souhaitons d'ailleurs vous offrir l'opportunité de venir en débattre de vive voix avec nous – à toute date à votre convenance, cela va sans dire.

Vous priant d'agréer, au nom du peuple de Saint-Georges, l'expression blablabla... »

En voilà un bel exercice de style, tout en double, voire triple sens, suggestions masquées, jeux de mots et lectures interlinéaires. Connaissant le labyrinthe de services, offices, secrétariats et sous-secrétariats qui entourent le poste de Monsieur, je prévois que mon billet fera l'effet d'un bon coup de latte dans un mécanisme d'horloge suisse.

Même si Monsieur le ... n'accède pas à ma requête, ce qui est une possibilité hautement envisageable, le temps que ma lettre soit analysée, soupesée et décortiquée jusqu'au choix de la moindre voyelle par une armada de conseillers en interne et de consultants en externe, que les responsables et assistants, assistants des responsables et responsables des

assistants débattent de l'opportunité d'envoyer Monsieur, ou le député Untel, ou le Sénateur Tel Autre, ou carrément personne, ou bien l'Armée au grand complet, ou même la Sainte Inquisition, à la rencontre de tels effrontés, nous aurons déjà bien gagné une semaine. Une semaine qui sera sans doute décisive pour notre préparation.

Les installations de dernière minute sont mises en place en un temps record. Les cuisinières électriques sont remplacées par des poêles à bois de récupération ou de notre confection. Les réserves patiemment amassées depuis six mois sont regroupées dans la grande cave, sous la responsabilité du boulanger qui, à court de farine et sans emploi, assume la fonction d'économiste. Des guérites sont installées à toutes les entrées du quartier. Les fenêtres donnant sur l'« extérieur » sont condamnées. Le général Marcel, comme je me plais à l'appeler dernièrement, aidé bien sûr de son armée d'arpètes, ouvriers et commerçants, entasse à proximité de la frontière tout objet encombrant et inutile, dans l'éventualité de barricades. Le signal a été donné, et deux mille anciens émeutiers, jugés les plus valides et les plus utiles, arrivent pendant la nuit dans des voitures chargées de denrées non-périssables, de linge et de savon. La citadelle se verrouille peu à peu. Nous sommes prêts. Il y aura sans doute encore des détails à régler, mais la logistique est en place et le reste pourra bien attendre son tour.

J'imagine ma missive entre les mains de gris technocrates, désarmés, agitant leurs ailes déplumées et caquetant de panique. Rien que pour ça, ça vaut le coup. Le plus drôle étant que leur tâche pourrait être tellement plus simple, s'ils avaient pu prendre connaissance de l'intégralité du contenu de l'enveloppe que j'ai fait remettre en mains propres au Grand Manitou. Mais je compte sur Monsieur le ... pour leur avoir soustrait la seule chose réellement significative dans mon courrier, le post-scriptum sur buvard séparé que j'ai comme toujours joint à mes missives à Sa Très Haute Éminence. Quelques phrases, pas plus que d'habitude, pour lui exprimer mon sentiment le plus profond, de façon claire et directe, et lui épargner la fastidieuse lecture de mes volubiles

analyses. Un post-scriptum qui en dit généralement plus long que le scriptum lui-même. Monsieur aime, Monsieur se doit d'être mieux informé que ses subordonnés.

« N'imaginez ni caprice, ni agression. Ce que nous avons fait, nous l'avons bien fait et pour de bonnes raisons. Je me doute que la situation vous paraît insensée et surtout ingérable. Mais il ne peut y avoir à présent de retour en arrière. Il faut bien qu'un jour naissent les nations. »

Cela fait maintenant neuf jours que j'ai envoyé notre invitation – via le même coursier que m'avait envoyé Monsieur – et la réponse ne devrait plus guère se faire attendre. Je vois l'état nerveux de Camille empirer de jour en jour. Il est constamment sollicité et commence à en subir les effets. Intendance, organisation des équipes de travail, répartition et validation des tâches, rien ne semble pouvoir se faire sans son avis et son aval. Le voyant ainsi décliner, je décide qu'il est temps de lui administrer un break, de gré ou de force. J'attends que le soir tombe et que les habitants se réunissent. Depuis que la grande cave a été transformée en un rabelaisien garde-manger, les fêtes nocturnes ont été transférées sur la place de l'église, aux lueurs des lampions et toujours au son des cordes pizzicati de la bande du luthier. Vers vingt-deux heures, alors que la liesse bat son plein, j'entraîne Camille à part, dans l'ombre des platanes. Mon air de conspiratrice fige son visage dans l'attente d'une nouvelle catastrophe. Et là, je lui mens effrontément.

– Camille, il y a quelque chose que je n'ai pas pu te dire devant les autres...

Son inquiétude éclate ouvertement.

– Qu'est ce que...

– Il y a quelque chose que nous allons devoir faire si nous voulons assurer le succès de l'opération...

– Quoi ?

– Je te le dirai quand nous serons sur place.

Je l'entraîne jusqu'aux limites du quartier, en suivant les zones d'ombre. Des hommes montent la garde à toutes les issues, mais je sais où se trouve le point faible de notre rempart. Arrivés devant la guérite où veille Olivier, je vais lui donner un petit bisou et je lui susurre :

– Tu ne nous as pas vus.

Il pousse la loyauté jusqu'à ne même pas regarder qui m'accompagne. Deux rues plus loin, arpentées en silence, nous trouvons enfin un taxi. Sur mes instructions, il nous déposera en banlieue, devant une boîte de nuit où nous ne risquons de rencontrer personne qui me connaisse. Camille descend du taxi et se fige sur le trottoir pendant que je paye la course. Dehors, les yeux fixés sur l'enseigne criarde, Camille m'apostrophe sévèrement.

– Tu peux m'expliquer ?

– T'expliquer quoi ?

J'aime bien jouer la cruche, des fois.

– Ce qu'on fait là.

Je m'approche de lui et l'enlace par derrière.

– Si tu craques maintenant, toute l'entreprise est à l'eau. Donc je t'emmène te détendre un peu pour que tu ne craques pas.

Il se raidit, me regarde d'un air de défi, mais comme je lui fais mon sourire le plus espiègle et que je le bouscule un peu de l'arrière-train, il cède et me suit à l'intérieur. J'ai choisi un endroit peu connu, pas glamour, pas sophistiqué, une boîte sauvage, cathartique, en parpaings et tôle, avec de la bière, des mecs qui viennent pour baiser et des filles qui cherchent les problèmes. Je ne connais pas vraiment les goûts de Camille, mais je sais que c'est dans ce type d'ambiance que moi j'évacue le mieux mon stress.

À peine entrés et installés sur une des banquettes en Skaï défoncée, je nous prescris une cure intensive de ma composition : une tequila, une bière, une tequila, une bière, répétez jusqu'à ce que vous sentiez le médicament faire effet. Camille regarde nerveusement autour de lui. Il n'a pas l'air dans son élément. Ça viendra. C'est vrai qu'il dénote un peu ici, avec sa finesse de traits et de manières, son élégance surannée. Mais au bout de quelques verres, il desserrera sa cravate, j'en fais le pari. Moi, en tout cas, il ne me faut guère plus d'une demi-heure pour sentir les flammes de l'enfer me lécher le cul. Je me lève pour aller danser et tente d'entraîner mon chevalier blond pour un tour de piste sur Alice Cooper. En vain. Il n'a même pas touché à son premier verre. Je hausse les épaules, persuadée qu'il finira par changer d'avis, et je me jette dans la mêlée, tous seins en avant, que je m'en vais t'onduler ce corps comme une roulure de bas étage. C'est non seulement permis, mais même encouragé dans ce genre d'endroit. Avant même la fin de mon premier tour de piste, je suis déjà cernée par quatre Bikers qui me reluquent d'un œil de connaisseur. J'en rajoute donc dans la chorégraphie porno-pop,

et l'évidence de leur désir charnel me dénoue les entrailles. Je sens leurs hormones qui m'invitent à venir jouer sur un autre terrain. Mais je reste sur le dancefloor. Ils insistent. Je résiste. Je joue à ce petit jeu jusqu'à ce qu'ils se découragent l'un après l'autre et qu'il n'en reste plus qu'un, une grosse brute de cuir et de moustache vêtue, le plus velu, le plus féroce, le plus puant de transpiration. Darwin serait fier de moi. Je vais alors me frotter à lui et achever d'aiguiser ses instincts. Il me paraît à point. Je le ramène à notre table, d'où Camille n'a pas bougé. Je remarque que les autres clients lancent des regards dérobés sur son costume et ses cheveux de fille. Je ne m'en inquiète pas. Tout le monde aime Camille. Dans peu de temps, ils feront la queue pour l'inviter à danser. Je présente sommairement le Dandy à la Brute, et recommande des bières. Le chêne salue le roseau d'un bref grognement et je crois qu'il y met un peu d'animosité. C'est surprenant, mais il pense sans doute que c'est un autre mâle sur son territoire de chasse. Pour détourner son attention, je l'enfourche donc et accapare son attention en l'entraînant dans une séance de pelles furieuses. Il oublie Camille et concentre ses efforts sur un pelotage assez maladroit de mes fragiles appas. J'aime bien, malgré tout. L'activité nous permet de terminer tranquillement la soirée, jusqu'à ce que mon grizzly me propose d'aller faire un petit tour. J'accepte, évidemment, il m'a quand même bien chauffée et refuser signifierait sans doute m'en manger une. Nous nous levons et Camille nous suit. Ça, visiblement, ça lui plaît pas, à la Brute. Une fois sur le parking, hors de vue des videurs, il se retourne brusquement pour le confronter.

– Il a l'intention de nous suivre longtemps, le petit minet ?

Mais à sa grande surprise, c'est moi qui m'interpose. Il faut dire que Camille n'a pas l'air prêt à se défendre. On dirait même que c'est la première fois qu'il se retrouve dans cette situation, comme si personne auparavant ne s'était jamais dressé contre lui. Il reste debout là, bras

ballants, bouche entrouverte et yeux écarquillés. J'ai l'impression de me trimpler mon petit frère handicapé.

- Attends, je vais pas le laisser seul ici, okay ?
- J't'ai pas parlé, à toi.
- Il vient avec nous, c'est tout.
- Mon cul ! Tu choisis : lui ou moi.

En réalité, le choix qu'il m'offre, c'est : moi, ou je tabasse ton pote avant de te violer. Je préfère donc prendre l'initiative. Je me jette sur l'ogre et lui colle ma langue dans la bouche en le repoussant contre le mur. Dans le même temps, ma main agrippe sa queue déjà à demi-dressée et la caresse vigoureusement. Pas le temps pour l'érotisme, je dois faire dans le porno. Je frotte mes seins contre sa poitrine, le branle des doigts et du bassin. Il réagit au quart de tour, évidemment. C'est que je connais mon affaire. Quand je le sens bien raide, sans cesser de fourrager dans sa bouche, je sors l'engin de son étui. Je m'assure encore de la main qu'il est turgescent à point, et puis je plonge. Je lui administre la pipe la plus rapide et la plus bâclée de ma carrière. Pas d'attentions, pas de fioritures, juste lui vider les couilles et l'agressivité. En moins de deux minutes, il commence à émettre des râles essoufflés. Quand je sens monter la sève, j'esquive et le finis à la main. Il jaillit finalement et éclabousse la voiture derrière moi. Je le laisse étourdi, les yeux encore révulsés, et entraîne Camille loin du lieu du crime. Je ne suis pas fier de moi. Il fallait que je sauve notre peau, mais j'en ai payé le prix. J'ai désobéi à tous mes principes, à commencer par ma devise : « Parfois pétasse, mais toujours avec classe. » Là, il n'y avait aucune élégance et pas de rédemption à espérer. Une pipe à deux sous sur le parking d'une boîte de nuit. Dieu me pardonne mes offenses.

Dans le taxi qui nous ramène à Saint-Georges, j'observe Camille avec une inquiétude grandissante. Il a appuyé sa tête livide contre la

fenêtre et son regard semble éteint. Je ne comprends pas ce qui s'est passé. Son charme lui a fait défaut. Il ne semble pas s'en remettre. Moi non plus, à dire vrai. Nous avons bâti tous nos projets grâce à lui et autour de lui, autour de son extraordinaire charisme, du fulgurant éclat de son âme. Et s'il avait définitivement perdu sa flamme ? Par ma faute, de surcroît, alors qu'il comptait tant sur moi pour mener nos plans à terme ? Je demande au chauffeur de nous déposer un peu avant la frontière du quartier. Camille peut à peine marcher. Je dois le soutenir, presque le porter. Nous repassons devant la guérite d'Olivier, bon petit soldat, qui fait semblant de ne pas nous voir après avoir quêté du regard mon assentiment. Je traîne encore Camille à travers les rues désertes, privées des lumières des lampadaires. Jusqu'à mon appartement au deuxième étage, plus accessible que son petit studio dans les combles. Je l'allonge sur le lit. Il me semble léger comme une feuille morte, et tout aussi fragile. J'hésite à le déshabiller avant de le glisser dans les draps, mais j'aurais l'impression de violer un sanctuaire. Je suis sur le point de repartir pour aller me coucher sur le canapé, quand il m'appelle d'une voix faible. Il veut que je reste. Il semble reprendre petit à petit quelques forces. Je m'assieds au bord du lit et lui caresse le front comme à un enfant malade. Il s'assoupit. Un quart d'heure, tout au plus. Se réveille en meilleure forme. Se lève même, part à la salle de bains. Je connais le rituel. Disparition, réapparition. Complet beige à l'entrée, pull tabac à la sortie. Ses ablutions resteront à jamais un mystère pour moi.

Mais je me trompe.

Pas de rituel. Pas cette fois.

Camille sort nu. Nudité totale et aveuglante. Nudité à moi seule destinée.

Je suis à court de mots. Impossible cette fois de me cacher derrière le paravent de la trivialité. Impossible également de recourir aux clichés érotiques à la trame usée par le passage de tant et tant d'amants pudibonds. Le chevalier pourfendant le dragon. Les rives du désir aux

bords de l'océan du plaisir. En une nuit, perdre et retrouver dix fois sa virginité. Non, vraiment, non.

Je m'abstiendrai donc. Mais ce fut la nuit pour laquelle tous ces clichés furent créés, à n'en pas douter. Une nuit qui m'apporta toute la satisfaction charnelle que j'attendais si désespérément depuis quelques mois, mais me laissa également plus riche de beaucoup, et à bien d'autres niveaux. J'ai un peu honte de le dire, mais je me sens supérieure, à certains égards. Je suis la seule, du moins à ma connaissance et à Saint-Georges, qui ait bénéficié de ce privilège. Je porte désormais en moi comme une béatitude, un orgasme permanent. Le souvenir du temps passé ensemble m'accompagne furtivement à chaque instant. Si je me concentre et me le remémore, je peux le revivre dans toute sa splendeur, au risque de tomber en pâmoison. Et puis aussi, surtout, *je sais*. Camille ne m'a sans doute pas dévoilé tous ses secrets, certes, mais je connais la réponse au plus grand de ses mystères. Je ne dirai rien. Jamais. À personne. Pas même ici, entre nous. C'est un plaisir trop grand de se sentir seule dans ce temple de la Révélation Suprême, dans le sanctuaire de cette confiance, faite par son corps à mes yeux, scellée par sa chair contre ma chair. Pour tout autre que moi, Camille restera Camille, mâle ou femelle selon la conviction de chacun, mais toujours avec ce doute lancinant dont je suis aujourd'hui débarrassée. Ça peut sembler trivial, mais maintenant que je détiens la Réponse, je me rends compte à quel point cette énigme me pesait. Par facilité, je continuerai sans doute à le gratifier du masculin, comme avant, mais cela ne veut rien dire, ou peut-être que si, ou peut-être que non.

Comme un fait exprès, c'est précisément au matin de cette nuit qu'arrive la réponse de Monsieur le ... Je l'accueille sereinement, cette fois. Je suis libérée du doute, du désir et de la frustration. Et ce poids m'ayant été retiré, j'ai pu ouvrir les yeux, débloquent mon esprit. Je vois le monde, mon regard perce ses mécanismes les plus obscurs. Je comprends le Plan. Je sais pourquoi et comment. Je connais l'avenir. Je ne suis pas devenue prophétesse, mais je suis enfin pleinement visionnaire. Je ne vois pas le

futur, mais je vois les possibilités qui y mènent. Et je peux choisir la voie que je veux faire emprunter à la réalité. J'ai compris Camille. Je sais ce que je dois faire.

Arrive donc notre traditionnel coursier en scooter, visiblement de plus en plus mal à l'aise dans l'atmosphère insurrectionnelle qui règne dans le quartier. Il me remet un pli dactylographié, cette fois. Le temps des manuscrits est révolu. Nous ne parlons plus d'un être humain à un autre : c'est une institution qui désormais s'adresse à moi.

« Compte-tenu de blablabla, comprenez que Monsieur le ... ne peut bien évidemment pas se déplacer en personne. [...] Toutefois, M. Gaston Untel, bureaucrate de petit rang, a été mandaté par Monsieur, qui estime que c'est la personne la plus insultante à vous proposer, pour négocier avec vous une sortie pacifique de cette crise mineure. Et encore, on vous fait une fleur parce qu'on vous aime bien. »

Je traduis, certes, mais au fond, c'est le sens général. Je souris à la lecture de la missive. Oh oui, je vois clair à présent. Qu'ils viennent.

Le jour et l'heure du rendez-vous nous sont imposés, plutôt que proposés. Le surlendemain à midi. Ça nous laisse peu de temps pour nous préparer, mais en fait, il ne reste pas grand-chose à faire. J'ai donné mes ordres et fait ce qu'il y avait à faire.

Le moment venu, nous sommes fin prêts. La voiture officielle paraît avec une demi-heure de retard. Prévu. Le soi-disant secrétaire qui descend du siège passager a dû passer des heures en salle de gym pour bénéficier d'une telle musculature, et de plus longues heures encore au stand de tir pour maîtriser l'énorme calibre qui garnit son aisselle ; tous deux – arme et carrure – mettant à mal la coupe médiocre de son costume sombre. Prévu aussi. Il ouvre la porte arrière et l'homme qui en sort n'est pas le fameux Gaston Untel, mais bel et bien Monsieur le ... en personne, avec sa stature massive, son sourire carnassier et ce sentiment

si particulier qu'il dégage de toujours se déplacer avec la puissance de sa charge gravitant autour de lui. Joliment joué, je reconnais là le fin stratège qu'il a toujours été. Ne pas être là où on l'attend et se présenter là où on n'aurait pas imaginé le voir. Ne pas nous offrir l'opportunité d'organiser un attentat, ou pire encore, une réception digne de son rang. Il s'extrait de la voiture avec la mine conquérante d'un général en terre soumise. Son pied se pose sur un tapis rouge. Le long duquel s'alignent nos petits soldats, armés de gourdins de fortune, manches de pioches, de pelles et de balais, vêtus d'un noir uniforme. Et au bout de la haie d'honneur, moi, Marcel et le boulanger en grandes tenues, celles taillées dans nos plus beaux rideaux. Son sourire s'estompe. Je l'accueille chaleureusement, lui présente nos responsables de la logistique et de l'intendance. Il encaisse froidement. Je suis meilleure que lui au petit jeu des surprises, il va lui falloir du temps pour digérer ça. Les accolades cérémonielles achevées, je l'entraîne dans l'église, où la table a été dressée. La sacristie s'est transformée en cuisine où nos meilleurs cordons-bleus mettent la dernière main à ce qu'il convient d'appeler nos spécialités locales. Produits de notre terroir tout neuf, recettes de mon cru, corrigées par le savoir-faire de notre général-boucher. Un festin, en toute modestie. Soupe de tomates de balcon et sa crème de chèvre au raifort, truite cuite au four solaire sur sa compotée de pêches de vigne au romarin, poulet rôti à la lavande chinoisé au miel de bruyère de nos cimetières, fromage frais de brebis en chapelure de graines de courges, juste poêlé et servi avec son pain aux herbes, et en final, flan au lait de chèvre et aux amandes et son coulis de fraise doucement pimenté. Nous n'avons pas encore pu mettre sur pied nos propres vignobles et nous avons donc recours aux crus qui dormaient dans les caves des retraités et la crypte de l'église. Disons que c'est un hommage aux produits de la patrie de notre hôte. Lequel avale tout ça sans manifester la moindre émotion. Ni proférer la moindre parole. Je le sais gastronome, et même s'il ne le montre pas, je suis persuadée que nous avons réussi à émouvoir ses papilles. Ça doit le rendre fou. Le repas ne m'en semble que meilleur, la volaille plus parfumée, le flan plus crémeux. Face au mutisme farouche

de notre hôte, le reste des convives se charge de meubler le silence, mais sans non plus forcer la note. On souligne la délicatesse des mets, l'excellence des produits, la virtuosité des cuisinières qui ont su si vite maîtriser les fourneaux à bois et passer outre l'absence d'électroménager. Une fois les infusions avalées, je me penche vers notre invité d'honneur.

– J'espère que tout était à votre convenance ?

Il me regarde, pour la première fois depuis le début du repas.

– J'ai un goût amer dans la bouche dont je ne parviens pas à me débarrasser.

– Peut-être qu'une petite liqueur..

– Assez de cette comédie. J'ai compris le message. Pouvons-nous parler seul à seul, Margot ?

Je la sentais venir. Les autres étant avertis, ils vident donc très naturellement les lieux sur un simple geste de ma part. Monsieur attend que les lieux soient déserts, avec seulement son « secrétaire » discrètement planqué dans l'ombre d'une colonne et visiblement soulagé que tous ces énergumènes aient enfin pris le large. Monsieur s'affale sur le dossier de sa chaise.

– Nous nous sommes déjà rencontrés, je crois ?

– À deux reprises, monsieur. La première avant que vous n'assumiez votre charge actuelle.

– Quelle impression vous ai-je laissée ?

– Vous voulez une opinion sincère ou diplomatique ?

– À votre avis ?

J'acquiesce. S'il a demandé à me parler en tête-à-tête, ce n'est pas pour que je lui fourgue les hypocrites sornettes cérémonielles.

– Vous m'avez semblé avoir un sens inné du pouvoir. Pas seulement une soif de puissance, mais une réelle capacité à l'obtenir, le gérer et le conserver.

– Mon pouvoir et celui de la Nation se confondent. Je ne peux rien céder de l'un sans amoindrir l'autre.

– Je vous entends. Mais tel n'est pas notre objectif.

– Peu importe l'objectif. Le fait est là.

– Je suis désolée, mais il n'y aura pas de retour en arrière. Ni pour ce motif, ni pour aucun autre.

– Je m'en doutais un peu. D'après votre dossier, vous êtes une fichue tête de mule.

J'accueille gracieusement le compliment. Mais suis obligée de le rectifier.

– Il ne s'agit pas seulement de moi, monsieur. Tous ici partagent ma résolution.

– Bien. Je crois que nous avons donc fait le tour de la question. Je vais devoir prendre les mesures nécessaires.

– Ce sera la guerre, alors ?

– Non. Simplement une émeute à réprimer.

Je lui fais un sourire poli. Je ne m'attendais pas à ce qu'il tombe dans un piège aussi évident. Nous nous levons et nous dirigeons sans un mot vers la sortie. Une fois sur le parvis, je lui tends la main. Il

semble surpris, mais fixe ses yeux dans les miens et me gratifie d'une franche poignée. Quelques flashes crépitent. Monsieur le ... change de couleur. J'ai envoyé plusieurs dizaines d'invitations à la presse, écrite et audiovisuelle, mais trois journalistes seulement ont répondu présent. Les autres ont dû croire à un canular. Monsieur, quant à lui, me gratifie d'un regard de bête piégée.

– Margot...

– Je vous l'ai dit, Monsieur. Nous nous considérons en guerre. Et la Convention de Genève n'interdit pas l'usage des armes médiatiques, il me semble ?

Le libraire en profite pour s'avancer timidement. Il tient un cadre à la main, qu'il tend au haut dignitaire.

– Monsieur... Un cadeau pour vous rappeler cette journée historique.

Monsieur prend le cadre et contemple d'un air dédaigneux le rectangle de papier recyclé enchâssé sous le verre. Imprimé en deux couleurs, un vert sombre et un bordeaux soutenu, il figure une assez belle reproduction de notre église bien-aimée. Dans le coin en bas à droite, figurent les mentions : « République de Saint-Georges – 100 sous ».

– Le premier billet de banque de notre petit pays à avoir été imprimé. Je ne peux malheureusement pas encore vous en indiquer le cours !

Monsieur le ... regarde le billet comme si on lui avait collé une charogne entre les mains. J'aime assez ce passage. J'ai pas mal hésité avant de me décider à l'orchestrer. À l'origine, je pensais plutôt lui offrir un drapeau aux couleurs de notre nouvelle patrie. L'argent, dans le système communistoïde et autarcique que nous mettons en place, nous n'en avons ni le désir, ni l'utilité. Mais j'ai fini par me résigner à l'idée que la puissance financière d'une nation est aujourd'hui plus importante que le prestige de ses couleurs. D'où ce billet, qui sera sans doute le seul à sortir des presses, et que Monsieur tient entre ses mains tremblantes de rage. Qu'il finit même par lâcher. Le verre se brise mollement en touchant le sol. Monsieur oublie toute apparence diplomatique, malgré les photographes qui le mitraillent. J'ai touché juste.

– Vous pouvez garder votre chiffon. Il n'a aucune valeur et n'en aura jamais.

Il se tourne vers son secrétaire. La grimace de dégoût qui déforme sa bouche ne le quitte plus. Il montre mes trois journalistes du menton.

– Récupérez-moi ces appareils.

Mais la pogne énorme de notre boucher s'abat sur l'épaule musculeuse du parasecrétaire. Hercule contre Goliath.

– Désolé, mon gars, mais tu n'as aucune autorité sur notre territoire. Si tu t'approches d'eux, je vais devoir te coller en taule.

Si les journalistes en question se marrent comme des collégiens, le bidasse encravaté n'apprécie guère la tournure des événements. Je vois son index droit le chatouiller et sa main gauche déboutonner sa veste

pour accéder à son arsenal axillaire. Mais notre garde d'honneur serre les rangs et les poings sur leurs massues. G.I. Joe quête du regard un ordre de son supérieur. Lequel lui signifie de la main de laisser courir. Il connaît les noms des trois journalistes, il sera toujours temps de faire pression sur leurs rédac'-chefs une fois rentré au sérail. Mais je m'en moque, c'était prévu. D'ailleurs, l'imprévu n'existe plus, pour moi. J'ai eu des témoins, c'est l'essentiel. Et je les connais, moi aussi, je sais qu'ils feront savoir ce qui s'est passé, d'une façon ou d'une autre. Les seuls journalistes muets sont les journalistes morts. Et encore.

Monsieur et son escorte plient les gaules et disparaissent. Nous restons entre nous, un peu désœuvrés, confits dans l'importance du moment mais hésitants sur la suite des opérations. Les Saint-Georgiens alentour échangent des regards de fierté et des sourires timides. L'heure n'est pas aux explosions de joie mais nous avons tout de même passé ce cap difficile avec un certain brio. Reste à faire de même pour la suite. Je suis la première à me ressaisir. Je convoque le Conseil pour une réunion immédiate dans l'église. Un à un, les membres de notre petit gouvernement sortent de leur béate léthargie et entrent dans le bâtiment saint. Je passe la dernière et referme la porte derrière moi. Quand je me retourne, Marcel m'attend dans l'allée.

– Camille ne viendra pas ?

– Il m'a demandé de prendre les choses en main.

Il a l'air déçu, le pauvre chou.

Le conseil s'installe. On sent autour de l'église la pression de la foule qui attend de savoir. Autour de moi, tous ont l'air mal à l'aise en l'absence de Camille, sauf Marcel qui fait franchement la gueule. Mais je ne vais pas leur laisser le temps de ruminer.

– Les choses vont aller très vite, maintenant. Nous devons immédiatement communiquer au monde entier la déclaration unilatérale d'indépendance de la République de Saint-Georges. Par ailleurs, les défenses doivent être mises en place avant ce soir. Ils vont sans doute tenter une action discrète pendant la nuit.

Ils me regardent fixement, sans rien dire. Ils ont beau savoir que j'ai toute légitimité pour m'adresser ainsi à eux, il me manque l'aval de notre grand timonier pour qu'ils acceptent de me déléguer l'autorité. C'est finalement Marcel qui pose la question pour tous les autres.

– Et Camille ?

Je pousse un profond soupir.

– Camille est notre trésor le plus précieux, mais aussi le plus fragile. Il faut hélas le considérer comme notre talon d'Achille. Nous devons donc le protéger en priorité. Il n'apparaîtra plus en public et personne ne devra mentionner son existence.

Ils avalent ça sans rechigner. Certains opinent même du chef.

– Marcel, à partir de maintenant, plus personne ne doit rester seul. Tout le monde doit avoir son binôme et ils assurent leur sécurité mutuelle. Des questions ?

Point.

– Bien. Faites-les entrer, qu'on leur explique tout ça.

À partir de ce point, les choses vont évoluer à grande vitesse, je le sais. Monsieur ne voudra pas laisser la situation s'éterniser. Ceci n'est pas une grève ou une occupation de locaux par des sans-papiers, situations pour lesquelles la démarche la plus sage est d'attendre, négocier et tergiverser jusqu'à ce que les médias s'en désintéressent, avant de pouvoir simplement balayer les importuns jusqu'au caniveau le plus proche, s'ils ne se sont pas lassés au point d'y retourner eux-mêmes. Mais nous ne sommes pas des étudiants en colère ou les représentants des ouvriers frappés par la crise. Nous ne critiquons pas le système, nous le nions. Nous sommes une atteinte à l'unité de la Nation. Nous devons disparaître sans même que les médias apprennent notre existence.

De notre côté, l'urgence absolue, c'est la question des barbouzes qui vont se pointer au creux de la nuit pour tenter de nous couper l'herbe sous le pied. Pour annihiler un mouvement tel que le nôtre, il existe deux stratégies : frapper la tête, ou la couper de sa base. Connaissant Monsieur, il choisira sans aucun doute la première option. Et la tête, dans son esprit, c'est moi. Je ne pense pas qu'il irait jusqu'à me faire supprimer, ou alors pas tout de suite, mais en tout cas, je suis bonne pour un enlèvement et un long séjour dans une cellule secrète des Renseignements. Ennemie publique numéro un, moi. Et dans ces conditions, je trouve plus que scandaleux que la nuit même, l'attention de nos sentinelles se soit relâchée au point de laisser passer sans encombres cette voiture noire. Celle qui véhicule jusqu'au pied de mon immeuble trois molosses de la police privée de Monsieur, menés par un certain secrétaire particulier arborant un petit sourire sadique qui en dit long sur le plaisir qu'il prend à cette petite vengeance mesquine. Heureusement que je n'avais pas encore regagné mes pénates au moment de leur arrivée, même s'il aurait sans doute été encore préférable pour mon avenir immédiat que je n'apparaisse PAS au coin de la rue précisément au moment où mes invités surprise s'apprêtaient à passer la porte. Ça aurait sans doute évité qu'ils ne me repèrent illico et m'aurait peut-être permis de prendre le

large sans les avoir aux basques. Trop tard pour les regrets. C'est plutôt le moment de prendre mes jambes à mon cou. Mais évidemment, les chiens de chasse lancés à mes talons ne sont pas du genre à lâcher la piste du gibier une fois qu'ils l'ont débusqué. J'ai une courte avance, mais ils ont un entraînement poussé et la soif du sang qui leur donne des ailes. Heureusement que je connais le terrain mieux qu'eux, et qu'à chaque fois qu'ils me perdent de vue, à la faveur d'un virage brusque ou du franchissement d'une allée sombre, je peux comme par magie reprendre une dizaine de mètres d'avance. Jamais assez pour leur faire perdre ma trace, malheureusement. Ils continuent obstinément, excités par le fumet de terreur que je sème derrière moi, par l'odeur de la panique qui m'empêche même de crier pour appeler à l'aide, et qui guidera sans le moindre doute mes pas dans une quelconque impasse où ils pourront enfin s'occuper de moi. Peut-être même se payer sur la bête du mal que je leur ai donné. D'ailleurs, le temps n'est sans doute plus très loin : je viens connement d'entrer dans l'église. Les barbouzes s'engouffrent derrière moi, sentant proche l'hallali. Je ne suis visible nulle part dans l'édifice. Ils avancent prudemment dans les allées, scrutant les moindres coins d'ombre. L'un d'eux remarque une porte entrebâillée d'où semble provenir un léger bruit. Ils entrent l'un après l'autre, s'engagent dans l'étroit escalier qui mène au sous-sol. Il ne vont pas tarder à me trouver prostrée dans un coin, tremblante derrière le ridicule rempart de mes bras levés. Dans un endroit aussi confiné, tranquille et isolé, comment résister à la tentation de me faire sentir la force de leur juste colère et la raideur de leurs queues toutes-puissantes ? Les quatre costauds serrent les rangs : ils espèrent tous arriver – et donc passer – le premier. Personne n'aime manger les restes du voisin. Ils franchissent au coude à coude la lourde porte de la crypte, dernière étape avant le festin de chair. Mais arrivés là, point de Margot. Ils s'avancent encore, sortent des torches électriques pour scruter la pénombre, mais à la seconde où leurs doutes deviennent certitudes, ils entendent derrière eux se fermer l'épaisse porte en chêne massif et tomber un à un ses verrous. Dehors, pendant qu'ils s'usent les poings et les cordes vocales sur l'huis hermétique à leurs

insultes et aux décharges de leurs 9 millimètres, une petite foule satisfaite s'assemble, composée de quelques paroissiens et surtout d'une dizaine de Margots, toutes semblablement vêtues et légèrement essouffées par la course poursuite collective à laquelle elles viennent de se livrer. Nous allons pouvoir aller nous coucher tranquilles. Nos invités peuvent s'exciter à leur aise, ils ne troubleront pas notre sommeil. Et après deux ou trois jours de jeûne forcé, ils seront sans le moindre doute tout à fait partants pour échanger leurs armes à feu contre la moindre miette de nourriture et quelques gouttes d'eau. Quant à leur voiture, avec ses laisser-passer et sa plaque dûment référencée dans les fichiers de la police, elle sera une couverture parfaite aux quelques émissaires que nous allons envoyer faire la tournée des ambassades et des journaux pour y déposer la Déclaration d'Indépendance que nous avons imprimée à quelques centaines d'exemplaires. Voilà qui clôt ce chapitre.

Pour la suite, je réserve à Monsieur quelques surprises qui vont lui faire grincer les dents. Pendant des années, sa propre administration m'a versé de confortables subsides pour que j'aie glané des renseignements auprès des mécontents du monde entier, doux rebelles, simples révoltés, farouches révolutionnaires. On voulait savoir comment ils travaillaient, s'organisaient, planifiaient leurs actions, pour ne pas être pris au dépourvu le jour où nos propres opposants importeraient les techniques de leurs confrères étrangers. Autant dire que l'Art de la Désobéissance n'a plus de secrets pour moi. Je connais toutes les ficelles pour une manif' réussie, les mille-et-un secrets pour réussir une occupation de locaux, vingt astuces pour épater vos amis avec une grève surprise. Mais comme je suis aussi allée dans les recoins sombres du monde, là où la contestation bon enfant cède la place à des manœuvres plus vigoureuses, j'ai également à mon actif un cursus complet en guérilla, tant urbaine que rurale, un master en techniques de résistance aux forces de l'ordre et un doctorat en lutte clandestine. Oui Monsieur, vous avez voulu, vous et votre prédécesseur, que je vous abreuve d'informations sur les contras

du monde entier. Vous avez livré la vierge au dragon. Ne vous étonnez pas qu'elle vous revienne couverte d'écailles.

Assise à ma place autour de l'autel, je ferme à demi les yeux pendant que les membres du Conseil se succèdent à la chaire pour donner leurs instructions, chacun dans son domaine de compétence. Je passe silencieusement en revue les événements des prochains jours, tels que je sais déjà qu'ils vont se produire. Puis je détaille un à un les visages graves et attentifs du premier rang de l'assistance. Combien d'entre eux pourraient seulement envisager que leur belle utopie ne sera plus que poussière dans seulement douze jours ? Et encore, ce chiffre tomberait à quatre si je n'avais mijoté quelques tours pendables à l'intention de nos honorables adversaires. Les câbles tendus au-dessus des rues pour empêcher toute intervention héliportée, par exemple. Pourtant, ils auraient bien aimé descendre du ciel, j'en suis sûre, comme des anges de justice, pour nous remettre dans le droit chemin. D'autant plus que le passage par la terre ferme leur sera interdit... Pas tant par les barricades, amoncellements d'objets encombrants, électroménager devenu inutile depuis notre abandon de l'électricité, voitures privées de carburant (du moins jusqu'à la découverte peu probable d'un gisement pétrolier sous les platanes de la place du Progrès), tout le bric et le brac entassé pendant des années dans les caves et les greniers. Mais les barricades, ça ne peut que ralentir, pas arrêter. Non, ce qui pose un vrai problème aux forces de leur ordre, ce sont les civils qui se tiennent debout sur la crête de ces entassements, en rangs serrés, silencieux et immobiles, les mains dans le dos. Souriants. Relevés toutes les trois heures. Abreuvés et nourris régulièrement. Eclairés la nuit par des bougies. Remparts humains, fragiles, dérisoires, qui mettent certes la flicaille un peu mal à l'aise, mais seraient bien en peine de stopper une charge de C.R.S. Mais des remparts qui tiennent, néanmoins. Parce qu'ils tirent leur force de la petite foule grandissante de journalistes et de curieux qui a eu vent on ne sait comment de ces événements (que font donc sur Internet ces clichés interdits de Monsieur me serrant la main ?!), et qui ne quittent

pas la scène des yeux et des objectifs, dans l'attente et l'espoir pervers de la moindre brutalité policière à immortaliser. Et justement, on a été très précis « là-haut » : on ne veut pas de ça dans les médias. Il est déjà suffisamment irritant de voir fleurir partout les articles, reportages et débats sur cette foutue « République de Saint-Georges », sans qu'en plus on accuse l'État de réprimer dans le sang les délires indépendantistes d'une bande de pacifistes.

Nous passons donc deux jours à nous regarder en chiens de faïence. Les Saint-Georgiens apparemment infatigables et les flics nerveux, conscients d'être le centre d'intérêt du pays tout entier. Il faut dire que l'actualité est bien creuse en ce moment et que nos compatriotes (ou plutôt « nos ex-compatriotes », j'ai encore un peu de mal à m'y faire) nous ont pris en affection. Nous faisons entrer en douce quelques journalistes (des têtes tomberont et les effectifs policiers qui nous surveillent tripleront immédiatement) et nous leur montrons nos installations, accordons de longs entretiens, assouvissons leur soif de scoops. Nous gérons notre stock d'informations avec la même rigueur que nos réserves de vivres : nous ne distribuons pas tout à tout le monde, pour que chacun détienne une pépite dont les autres n'ont pas eu connaissance. Le meilleur moyen de s'assurer une place dans les sommaires de tous les journaux et magazines du pays. Nous leur donnons matière à parler de nous sans jamais trop se répéter pendant deux bonnes semaines. Il faut bien ça. Si le carburant vient à manquer, la machine tombera en panne. Mais pour l'instant, elle fonctionne à plein régime. L'engouement du public est immédiat. Si nous pouvions commercialiser des badges « I □ Saint-Georges », nous ferions sans doute exploser notre PNB. Nous ne pouvons pas. Mais je ne doute pas que d'autres s'en chargent pour nous.

Le troisième jour, les négociateurs entrent dans la danse. Au mégaphone, tout d'abord. Je me place au sommet de l'enchevêtrement de meubles et de téléviseurs et je réplique que ce n'est pas ainsi que l'on communique entre pays civilisés. Le négociateur accepte de venir me rejoindre autour d'une petite table, dressée sur la barricade. Je

profite que nous ayons gagné en intimité pour lui passer le bonjour des quatre barbouzes qui croupissent toujours dans notre cachot maison. Il me regarde sans ciller et me rétorque qu'il ne voit pas de qui je veux parler. Très bien. Ils ne serviront pas de monnaie d'échange. Mais nous ne les libérerons pas pour autant. Passons à la suite. Le négociateur est peu enclin à dissenter. Nous discutons à peine une heure. Je l'appelle « Monsieur l'ambassadeur ». Il tique mais ne me reprend pas. Il n'a pas grand-chose à me communiquer : reddition sans conditions. Ce qui signifie la taule pour les leaders, les autres s'en tireront sans doute à bon compte. S'ils courent assez vite. Je lui promets de soumettre cette généreuse proposition au Conseil et je lui fixe un nouveau rendez-vous pour le lendemain. Il paraît surpris du délai, mais je lui explique que nous devons consulter l'ensemble de notre population. C'est le fardeau de la démocratie directe. Tenter de précipiter les choses ne servirait à rien. Il ne voudrait pas que certains mécontents créent des poches de résistance quand les autres se rendront sans combattre ?

Le quatrième jour, à la même heure que la veille, nouvelle séance de négociations. Le responsable du siège a changé de négociateur. Tactique classique. Prévue. Et nous avons fait de même. Ça ne nous donne aucun avantage, mais ça leur signale que nous ne sommes pas dupes de leurs manœuvres. Marcel se présente donc à ma place. Pour signifier le refus de se rendre. Il propose à son tour : reconnaissance de la République de Saint-Georges et en échange, notre Etat s'engage à payer au juste prix les territoires qu'il occupe.

- Sauf qu'il ne sont pas à vendre...
- Vous voulez dire que vous préférez faire une donation ?

Malheureusement, les négociateurs qu'on nous envoie sont globalement imperméables à l'humour. Imperméables au concept de négociation aussi, puisqu'ils reviennent chaque jour avec la même

proposition : reddition sans conditions. Ils changeront de discours quand arrivera le huitième jour. Pas avant. Se montreront très légèrement plus généreux. Et effectivement, au moment dit, ils nous proposent une amnistie totale si on accepte de rentrer en douceur dans le rang. C'est qu'en fait, ils ont fini par comprendre que nous nous foutions d'eux. Nous faisons durer les palabres pendant que le phénomène médiatique prend de l'ampleur et que la pression populaire agit en notre faveur. Évidemment, même si chaque jour où le soleil se lève sur notre utopie encore debout est une petite victoire, c'est également une épreuve pour chacun d'entre nous. Derrière la vitrine que nous offrons au public, la vie n'est pas évidente. Ceux qui n'assurent pas la garde sur notre petite muraille, ou n'ont pas la responsabilité d'un travail d'utilité publique, font en sorte d'économiser leur énergie, et ainsi leurs besoins en apports caloriques. La plupart reste assis dans l'église, discutant des mesures à mettre en place dans les prochains mois, des installations à améliorer et des problèmes qu'il faudra veiller à résoudre. J'admire cette forme d'optimisme irréductible, même si je le soupçonne de n'être au fond qu'un anesthésiant de notre désespoir. On me consulte, bien entendu, même si mon autorité tient plus au domaine politique que logistique. Mais je constate que l'on consulte tout le monde, indifféremment de ses compétences dans le domaine concerné. Ce n'est pas un anesthésique, c'est un joint, que l'on fait circuler, un euphorisant social que l'on offre le plus largement possible, afin que plus personne ne sente la douleur, ou du moins ne s'en soucie. Ça me donne une idée. Je propose que l'on mette en chantier un recueil de toutes nos expériences, de tous nos bricolages, de toutes nos organisations. Un récit de ce qui a fonctionné ou pas, un livre des recettes et des techniques indispensables. La Bible de l'Utopie Saint-Georgienne. L'approbation est unanime et l'enthousiasme total. Tout le monde se jette à corps perdu dans l'entreprise, apportant son point de vue et son grain de sel, griffonnant sur des feuilles volantes sa part de l'ouvrage. « Comment j'ai résolu le problème des toilettes sans eau », « Meilleures recettes de conserves de légumes », « Entretenir et réparer ses outils », « Plan du four solaire »,... Au bout de deux jours,

nous avons déjà amassé une liasse conséquente. Les plus petits détails sont abordés. Les futures entreprises sont planifiées. Le plaisir que nous trouvons à élaborer cette œuvre collective est tel que nous commençons à avoir du mal à trouver des volontaires pour effectuer les rondes de surveillance, alors que c'était il n'y a pas si longtemps notre seule distraction. Rien de bien compliqué, d'ailleurs : une dizaine de binômes qui sillonnent les rues, entre dans chaque immeuble, vérifie qu'il ne se passe rien d'anormal, que tout fonctionne bien. Régler les éventuels problèmes, puis revenir à la base, passer le relais à un autre binôme, etc, etc. De cette façon, nous avons constamment des citoyens en patrouille, ce qui devrait à tout le moins nous éviter le désagrément d'une attaque surprise.

Car oui, l'heure du conflit ouvert approche. Les voies diplomatiques se révélant des impasses dans les conditions présentes, nos adversaires vont en revenir aux bonnes vieilles méthodes. Ils ont étudié les plans de voirie et vont tenter de débarquer chez nous en passant par les égouts. L'idée a été soumise au Commandement qui en a référé à la Hiérarchie qui l'a soumise à l'Autorité, qui a fini par donner son aval. Nos interlocuteurs peuvent donc se montrer magnanimes, pour nous ramollir : ils savent qu'ils n'auront pas à tenir leurs promesses.

Mais là où ils se trompent lourdement, c'est qu'ils nous considèrent comme des pacifistes. Ce sont eux qui nous ont étiquetés ainsi, nous n'avons jamais employé ce mot. Dans leur esprit, si nous sommes utopistes et idéalistes, nous devons forcément être pacifistes, inconscients des réalités mondaines, limite hippies. Mais ils sont les dupes de leurs propres idées reçues. Nous défendons plus qu'un doux rêve : nous défendons une idée qui s'est réalisée, qui a pris corps et dont la survie ne dépend que de notre détermination à la défendre. Et ça ne se fera pas la fleur entre les dents. Nous mordrons comme des bêtes acculées.

Vous vous doutez bien que nous avons prévu leur tentative d'intrusion. Nous n'avons toutefois pas totalement bloqué les égouts : nous avons juste fait en sorte qu'il ne reste plus qu'un seul chemin

d'accès à Saint-Georges. Pas trop évident, assez difficile à trouver pour qu'on puisse croire que nous l'avons oublié. Et bien entendu, nous le surveillons. Quand la première escouade de flics s'y engage, nous sommes prévenus dans les minutes qui suivent. Nous avons récupéré toute l'essence que nous pouvions dans les réservoirs des voitures. Une fois déversée dans les tunnels et enflammée, ça freine considérablement leur avance. Et comme nous sommes peu charitables, pour des hippies, nous avons disposé à des endroits stratégiques, à portée des flammes, des baluchons contenant nos stocks de poivres et les piments séchés fruits de notre agriculture. Les fumées saturées de capsaïcine et de pipérine dégagées par leur combustion se précipitent sur la peau et les muqueuses de nos assaillants et font sonner le tocsin de leurs centres cérébraux de la douleur. Cet épisode devrait laisser à nos durs-à-cuire des souvenirs cutanés et oculaires qui reviendront souvent les hanter. Ils réfléchiront peut-être à deux fois, à l'avenir, avant d'utiliser leur bombes au poivre sur des manifestants. Si je ne savais pas notre utopie condamnée à très court terme, je verserais moi aussi de chaudes larmes, mais pas en réaction à nos lacrymogènes de fortune, plutôt à l'idée d'un hiver entier sans le plus petit soupçon de ces deux précieux condiments pour relever les plats. Mais dans le cas présent, c'est la politique de la terre brûlée, et le jeu de mots n'est pas innocent. Une fois les dispositifs incendiaires mis en branle, nous scellons toutes les bouches d'égout. L'avertissement a été donné, inutile de laisser la porte ouverte. À l'autre bout du tunnel, la volaille commence à s'agiter pour extirper ses congénères de la rôtissoire. Ils restent discrets sur ce qui vient de passer, les ambulances circulent sans sirènes ni gyrophares, parce que non seulement admettre avoir voulu donner l'assaut serait médiatiquement suicidaire, mais s'il faut en plus avouer avoir échoué...

Monsieur a compris le message. Et comme il connaît son affaire, il déplace le combat sur un autre terrain. Celui où nous avons d'ailleurs lancé les premières attaques. Ce sera une guerre médiatique. Et là, il peut aligner des tanks quand nous n'avons que des frondes. Nos petites

escarmouches, armés des trop rares journalistes avec lesquels nous avons pu communiquer, sembleront bien ridicules face à un adversaire qui a toutes les chaînes télévisées et tout le temps d'antenne qu'il peut souhaiter à sa disposition. Allocutions télévisées, interviews, communiqués, conférences de presse, il ne ménage d'ailleurs pas sa peine. Les terroristes de Saint-Georges passent à la moulinette, rien ne nous est épargné, ni le passé judiciaire chargé de certains de nos dirigeants (« Ben oui, ma grande, quand j'étais arpète à Valenciennes, j'étais aussi sanguin que stupide »), ni les accointances suspectes d'une certaine égérie révolutionnaire avec des services de renseignement étrangers (et avec les vôtres aussi, Monsieur, merci de penser à l'oublier). Tout y passe. Nous écoutons cela, les dents serrées, sur le dernier transistor du quartier encore en activité. Être ainsi traînés dans la boue sans la moindre possibilité de répliquer nous fait bouillir. La haine commence à nous envahir. Elle nourrit notre colère. En moins de trois jours, l'opinion publique retourne sa veste comme elle seule sait le faire. Nous voilà devenus des ogres, mange ta soupe ou je t'envoie à Saint-Georges. Et puis il faut dire qu'avec la fatigue, la tension nerveuse, les privations et le rationnement en eau qui nous interdit de nous laver, nous faisons peur à voir. Notre rempart humain commence à ressembler à une parade des monstres. Il va bientôt falloir cesser cette manœuvre : dans la presse, les photos de nos visages haves et de nos yeux martelés de cernes finissent par nous desservir. Le soleil s'est levé ce matin sur le neuvième jour d'existence de notre communauté, et dans quatre-vingts heures, la République de Saint-Georges aura cessé d'exister. Je dois à présent m'atteler aux préparatifs du bouquet final.

Nous avons continué jusque-là la routine des pourparlers avec nos opposants, et le rendez-vous d'aujourd'hui aura lieu comme à son habitude. Les flics ne changent plus de négociateurs. Ils savent la partie gagnée, ils ont bien senti tourner le vent. Inutile de procéder encore à de savantes manœuvres. De notre côté, nous envoyons aujourd'hui à la table Mme Praille et ses quarante-deux kilos de douce gentillesse nimbés d'une odeur de tarte aux pommes et d'eau de Cologne. Elle s'assied

face au négociateur bouffi d'arrogance et baisse les yeux. Elle minaude qu'après mûre réflexion, nous envisageons peut-être une reddition. Il ne voudrait pas venir à l'église pour en discuter avec le reste du Conseil ? L'autre lui offre un sourire de squal. Bien sûr. Il doit juste expliquer la situation à ses supérieurs. Ceci fait, il la suivra. Les moellons humains de notre rempart de chair viendront aussi, si nous avons la promesse que les troupes ne saisiront pas cette opportunité de nous investir. Le porte-parole la regarde en silence un instant. La porte serait ouverte et il n'aurait pas le droit d'entrer ? Mais on ne peut rien refuser à cette gentille petite mamie. Il en réfère donc par talkie à l'échelon supérieur, rappelle qu'on leur a expressément demandé une sortie pacifique de la crise. On a l'air d'opiner à l'autre bout des ondes. Une fois la communication terminée, la procession peut donc se mettre en branle. Nous avons dressé de nombreuses tables dans l'édifice saint. Assez pour accueillir l'ensemble de la population et notre invité. Les repas communs sont devenus monnaie courante, ça optimise l'utilisation des poêles, mais c'est la première fois que nous nous retrouvons au grand complet. Et tous ont été prévenus que ce serait sans doute notre repas d'adieu. Les tables ont été disposées pour que le négociateur préside à l'ensemble de la salle. Nous avons fait en sorte d'améliorer l'ordinaire, mais sans faire non plus dans le raffinement. De toute façon, ça manque de poivre. Nous sommes vêtus de noir et nous gardons les yeux baissés, sans prononcer la moindre parole. À part Mme Praille, à la droite du négociateur, qui le questionne sans répit sur la procédure de reddition, lui fait répéter encore et encore et encore la même chose. Le reste de l'espace sonore n'est rempli que du cliquetis des couverts et de la rumeur sourde de centaines de mandibules en action. De ricanant qu'il était à son arrivée, il finit par se montrer mal à l'aise, comme s'il assistait au banquet de son propre enterrement. D'ailleurs, il ne touche pas à son assiette. Il doit connaître ses classiques et redouter un éventuel empoisonnement, à la romaine. Ou des suicidaires collectifs qui cherchent à l'entraîner dans la tombe avec eux. Une fois les plats vidés, le silence devient total. Même Mme Praille ne pipe plus mot. Le négociateur finit par s'éclaircir la

voix. Le déjeuner a duré longtemps, on approche allègrement les quatre heures de l'après-midi.

– Il y a autre chose que vous vouliez savoir ?

Sa voix résonne étrangement sous les voûtes de l'église.

– Non, mon garçon, ce sera tout. Mais vous comprenez, il est peut-être un peu tard pour encore faire votre petite reddition aujourd'hui...

– Pardon ?!

– Oui, c'est que nous avons pris des habitudes, vous voyez... Le train-train quotidien ! On a encore pas mal de choses à faire avant le souper. Et puis, ça nous laisserait le temps de faire nos adieux à tout ça... On s'attache, vous comprenez ?

Le négociateur ouvre la bouche mais se retient. Ses mains se crispent nerveusement. Une petite main fragile, gainée d'un réseau de veines bleues, vient lui tapoter l'avant-bras.

– Demain matin, à la première heure, jeune homme. C'est une promesse.

Les lèvres du « jeune homme » se tordent en une grimace qui se mue avec effort en un sourire disgracieux.

– Très bien. Mais passé ce délai, je ne réponds plus de rien.

Mme Praille lui sourit doucement en hochant la tête, puis se lève et le raccompagne à la frontière. Le négociateur très droit, sanglé dans

son gilet pare-balles, et ma petite grand-mère voûtée qui patine sur ses charentaises. Je me demande en souriant si elle lui glissera un petit billet avant qu'ils se séparent, pour s'acheter des sucreries. Nous autres, nous restons assis en silence dans l'église jusqu'à ce que la nuit tombe. Et même là, nul n'ose encore se lever, écrasés que nous sommes par le poids de ce qui va se passer le lendemain matin. Nous dormons mal. Peu importe. Là où nous allons, nous aurons tout le temps de nous reposer.

Ce lendemain matin aurait pu se donner la peine d'être brumeux, ou même franchement pluvieux, pour ce que ça lui aurait coûté. Histoire de souligner l'intensité dramatique du moment. J'aurais aimé un matin de novembre bien vif, avec un air sec qui porte les sons au loin. Un de ces matins où le froid est tel qu'il semble avoir gelé le temps. C'est par ce temps-là que résonnent les coups de feu des duels historiques et les ordres aboyés des armées se lançant dans leur plus grande bataille. Mais non. Non. Le temps est doux, bien qu'un peu couvert. Les Saint-Georgiens au grand complet sont debout à une dizaine de mètres de la barricade, sur laquelle se tient Mme Praille en tenue de grand appareil, cabas à motif écossais, blouse fleurie, lunettes en écaille. Depuis les rangs d'en face, le négociateur s'avance tranquillement, sûr de son fait. Il s'arrête en bas de la barricade.

– Et bien, ça y est ?

– Un instant, jeune homme, j'ai quelque chose pour vous.

Le jeune homme soupire. Qu'est-ce qu'ils ont encore été inventer ? La petite vieille fouille dans son cabas. Elle en tire un antique revolver, relique sans doute d'un mari résistant. Elle ajuste dans le même geste sa visée sur la poitrine du négociateur et presse la détente avant même que celui-ci ait pu reprendre sa respiration. Trois morceaux de plomb à haute vitesse viennent s'écraser sur les couches de Kevlar de son gilet, lui coupant le souffle et lui fracturant sans doute quelques côtes en

passant. Toujours pas d'effet théâtral, ça se passe dans une atmosphère de normalité affligeante. Le négociateur tombe mollement, comme un sac de linge sale. Dans un silence banal. Ses collègues mettent quelques poignées de secondes à réaliser, à se reprendre, à dégainer. Mais le temps qu'ils alignent le tireur, ils n'ont plus dans leurs collimateurs qu'une petite vieille désarmée, les bras en l'air, ça pourrait être leur grand-mère, ça pourrait être leur voisine de palier. Personne ne tire, mais un petit détachement finit par se décider à aller se saisir de l'ancêtre, avec des précautions de démineur. Quand ils lui tombent finalement dessus et peuvent jeter un œil par-dessus le rempart, les autres fous ont disparu, les rues sont désertes. Mme Praille se laisse emmener sans rien dire. Deux flics, un de chaque côté, qui ne savent pas trop s'ils embarquent un prisonnier ou aident Mamie à traverser la rue. Agitation frénétique dans la basse-cour. La volaille n'aime pas voir un des siens à terre, surtout alors qu'elle croyait la partie gagnée. On en oublie toutes les règles de sécurité. Et c'est comme ça que la shooteuse de flics en chaussettes de contention est emmenée directement dans le QG, sans passer par la case « fouille corporelle ». Au milieu d'une tempête d'ordres contradictoires et d'appels à assistance médicale, personne ne lui prête plus attention. Elle est rentrée en elle-même, elle s'est effacée du décor, elle disparaît comme seuls les vieux solitaires savent le faire. Et elle peut alors tranquillement glisser une main dans son cabas pour déclencher l'explosion des six kilos d'explosif artisanal qu'il contient.

Nous nous sommes réfugiés dans les caves. Elles ont vu naître nos aspirations à l'indépendance, elles les verront mourir. Dans toutes les salles, hommes et femmes debout, yeux clos et tête baissée, à la main un verre levé vers le plafond. Dans un silence de tombeau, nous honorons la mémoire de Léopoldine Praille, première martyre volontaire de la cause perdue de la République de Saint-Georges. Je me rends compte que je ne sais au fond pas grand-chose de ce qu'a été la vie de celle qui a été ma petite vieille perso, ma mamie de service. Je ne me suis jamais permis de lui poser la question. J'ai toujours professé qu'il faudrait éradiquer

cette race de gens qui ne croient connaître un vieux que s'ils savent tout de son passé. Comme si cela seul pouvait le définir. Ils refusent à nos pauvres aînés tout droit d'exister dans le présent, les renvoient sans cesse au temps à présent révolu où ils *avaient* une place dans la société, une existence, le droit d'être. Et après on s'étonne qu'ils pissent sous eux. Je n'ai jamais parlé à Mme Praille que de son présent, du quotidien, de sa vie actuelle. Et parler du présent, c'est déjà promettre un avenir. J'espère qu'elle m'en a su gré. J'ose croire que ça lui a donné la force de faire ce qu'elle a fait aujourd'hui. Ce n'est pas rien. Elle a décapité les troupes ennemies et rasé leur centre de communication. L'incendie a couru sur les voitures environnantes et dans les immeubles voisins. Le vent était avec nous, poussant les flammes loin de nos frontières. Qu'on ne vienne pas me dire que cette petite vieille-là n'avait plus sa place dans l'existence, n'avait plus rien à accomplir. Les pompiers ont remplacé les policiers, qui sont allés bouder dans un coin en attendant que les lieux redeviennent fréquentables. Il faut neuf heures aux soldats du feu pour circonscrire le brasier. Quant à nous, nous savons à présent qu'il ne nous en reste qu'une poignée avant l'assaut des forces armées. Et ça se finira dans les caves.

Ils lancent tout ce qu'ils ont dans la bataille. Ils ont encore perdu une journée à rassembler toutes leurs forces. Mais l'inventaire a de quoi faire frémir. Des dizaines, peut-être même des centaines de policiers anti-gangs, anti-terroristes, gendarmes, démineurs, paras, assassins d'État, rage au ventre et couteau entre les dents, s'engouffrent simultanément dans tous les immeubles du quartier. Ils trouvent les étages abandonnés. Se dirigent vers les caves. Les premiers à en ouvrir les portes d'accès déclenchent, en tournant les poignées, des dispositifs à retardement, d'honnêtes sabliers, silencieux et indétectables, qui se retournent et égrènent la limaille de fer qu'ils contiennent à présent, en lieu et place du sable habituel. Quand celle-ci remplit l'ampoule inférieure, trois minutes plus tard, elle met en contact les deux fils du détonateur. Les explosions, de faible puissance, suffisent à bloquer les

accès aux caves sous quelques tonnes de décombres. Parfois un flic reste sous les gravats. Les autres se retrouvent enfermés dans les souterrains avec nous, dans l'obscurité la plus totale. S'il m'est donné un jour de prendre connaissance des témoignages de ceux qui survivront parmi les assaillants des caves de Saint-Georges, je pense avoir une idée assez précise de ce qu'ils relateront. La rapidité avec laquelle l'arrogance du prédateur se mue en angoisse du gibier. L'impossibilité de recourir à l'arsenal habituel des fumigènes, des cris et de l'intimidation. L'obscurité qui joue des tours et stimule l'imagination quand vous voudriez qu'elle se taise. Les faisceaux lumineux des lampes-torches qui ne révèlent pas autant qu'on le voudrait. Et puis ce labyrinthe des caves, les plans étudiés pendant des heures qui ne correspondent plus à rien, les murs abattus, d'autres reconstruits à la hâte et s'effondrant si par malheur on s'y appuie. Les graffitis accusateurs : « Bienvenue aux assassins », « C'est ici qu'un flic va me tuer », « La liberté appelle la répression », « Moi, Catherine, 37 ans, deux enfants, votre cible »,... Partout des silhouettes noires peintes sur les cloisons, comme autant de fantômes réprobateurs, comme autant de cibles fantoches. Et parfois certaines de ces ombres qui se détachent du mur, habitants du quartier intégralement maquillés de suie, honnête quinquagénaire ou brave femme au foyer qui se jette sur l'ennemi, un couteau à la main, tranchant et entaillant les chairs comme une mécanique aveugle avant de tomber le crâne ouvert sous les coups de matraque, la poitrine béante sous les balles des automatiques. Nous ne tomberons pas seuls, beaucoup d'officiers valeureux nous suivront dans la tombe. Des murs factices tomberont pour laisser passer des Saint-Georgiens armés de pics rudimentaires, des briques lancées depuis les ténèbres viendront écraser des visages. Et quand tous nos compagnons seront tombés, quand il n'en restera qu'un, celui qui est caché et n'a pas participé à la défense, quand il ne restera que celui-là et qu'il entendra les assaillants proclamer leur victoire, il pourra enclencher le seul détonateur électrique de notre arsenal, branché sur une batterie de voiture. Les charges mineront les fondations du quartier tout entier. Tous les immeubles situés dans les dix rues et sur les trois

places qui furent notre patrie s'écrouleront. Il ne devrait rien en rester que l'Eglise, debout au milieu des ruines fumantes de notre utopie. On ne rebâtit pas de sitôt sur nos tombes. Pas de repeuplement rapide pour effacer les traces de notre existence. Nous ne laissons derrière nous rien d'autre qu'un lieu de pèlerinage pour nos futurs héritiers et au monde un souvenir de notre lutte.

La nuit dernière, la dernière nuit, j'ai attiré Olivier à l'écart des préparatifs de guerre. Il s'attendait sans doute à ce que je lui donne mes dernières consignes, mais il se trompait. Dans le recoin le plus éloigné de nos caves, sur un tas de vieilles couvertures, nous avons fait l'amour. Et pour la première fois, vraiment, je me suis donnée comme une femme amoureuse. J'ai découvert qu'à force de batifoler avec lui, et sans que nous nous en soyons rendu compte, des liens se sont tissés entre nous. Nos corps ont développé des affinités, ont déteint l'un sur l'autre. Il n'aurait pas fallu grand-chose, il aurait suffi que je me l'autorise pour que cela se transforme en amour. Or, ce soir, je me permets tout. Et plus je me permets, moins j'ose. Je m'offre à lui comme une pucelle, et ce n'est pas un jeu. Ma bouche seulement pour les baisers, mes mains seulement pour les caresses. Une vraie nuit de noces à l'ancienne. Il sent bien la différence et l'émoi qui m'agite, lui aussi, et je suis sûre que son regard sur moi en est transformé. Il tombe amoureux, à n'en pas douter. Mais j'ai besoin qu'il garde la tête sur les épaules, et moi aussi d'ailleurs, surtout maintenant, maintenant le lendemain de cette nuit, maintenant que l'assaut a commencé et que l'écho des premières charges résonne dans les tunnels. Mieux vaut donc que je ne réponde pas trop à ses regards implorants tant que les autres sont encore là. Par contre, au moment où il part rejoindre son poste pour tomber en martyr comme tous ses pairs, je le retiens. Il doit croire que c'est le moment des adieux au guerrier, parce qu'il ouvre des yeux ronds quand il entend ce que j'ai à lui dire.

– Viens avec moi. On a une mission bien plus importante à accomplir.

Comme il ne bouge pas, je suis obligée d’expliquer.

– Une personnalité de premier rang à évacuer, Olivier.

Et je sais que maintenant, il me suivra jusqu’à la mort. Nous empruntons donc des tunnels dissimulés, des portes dérobées, des égouts et des couloirs verrouillés jusqu’à la seule bouche qui n’ait pas été soudée, sur mon ordre confidentiel, dans la cour de mon immeuble. Dieu merci, les policiers ne se sont visiblement pas encore remis de leurs aventures souterraines, et nous arrivons en bas de chez moi sans le moindre encombre. Nous devons regagner mon appartement, où nul à part moi n’a mis les pieds depuis cette fameuse nuit où Camille s’est offert à moi. Mais évidemment, les choses se corsent dès lors que nous remontons à la surface. La plupart des assaillants sont bloqués dans les caves, ou bien en train de tenter de dégager les éboulis qui les empêchent d’y accéder, mais il reste tout de même des policiers épars qui traînent un peu partout. Nous avançons lentement, de planque en planque, mais mon petit soldat doit tout de même jouer du couteau à plusieurs reprises pour nous ouvrir le passage. Heureusement, sa formation auprès de Marcel lui assure un certain tour de main dans le maniement du poignard, ainsi qu’une bonne connaissance de l’anatomie. Il élimine ses opposants en silence, d’un seul coup de taille bien placé. Quand nous arrivons sur le palier, il est couvert de sang, hors d’haleine et visiblement au bord des larmes. Si la technique fait de lui un parfait tueur, on ne s’improvise pas assassin. Olivier a une personnalité trop structurée et équilibrée pour ce genre de carrière. Il fait un soldat idéal, obéissant et résigné, mais ses victimes reviendront le hanter. C’est dommage. C’est à cause de ça qu’il ne pourra pas venir avec moi. Je le reconforte d’une main, c’est pour

moi aussi, je veux le toucher une dernière fois. Je le pousse dans mon ancienne demeure. Nous refermons la porte derrière nous et passons silencieusement au salon. Désert. Olivier entre dans la cuisine pendant que je ramasse sur le canapé un sac de sport qui m'attend là depuis bien longtemps. Un court remue-ménage a laissé place à un lourd silence dans la pièce attenante. J'en déduis qu'Olivier a trouvé les reliefs de mes derniers festins. J'ai mis tout mon talent et toute mon imagination dans ces ultimes recettes, mais je doute que mon jeune amant soit à cette heure capable d'en apprécier la haute qualité gastronomique et artistique.

Dans mes moments d'oisiveté cérébrale, parmi d'autres interrogations métaphysiques, je m'étais déjà posé la question de savoir si le Christ avait offert sa chair sanguinolente, arrachée à ses os avec les dents dans un banquet barbare et frénétique, ou si, conscient qu'il était l'homme dont la venue marquait le début de l'Histoire moderne, il espérait que l'on donne à son corps et à son sang le sacrement du sel, du poivre et de la cuisson à feu doux. Camille m'a apporté la réponse à ce problème, comme à tant d'autres. La cuisson distingue certes l'homme de la bête. Mais c'est le condiment qui fait le civilisé. Je me glisse silencieusement derrière mon apprenti boucher, statue de sel qui tourne le dos à la porte. Je lui applique un coussin sur la nuque, et par-dessus le canon de mon petit automatique, puis je presse la détente. Je ne lui jette pas même un dernier regard. Sinon, c'est sûr, je chiale. Le calibre encore fumant réintègre mon sac, dont je tire une enveloppe que je laisse en évidence sur la table de la cuisine. La semaine précédente, je me suis chargée en personne de confectionner et installer les charges explosives qui équipent les fondations de mon immeuble. Je ne pense pas que ces kilos de pâte à sel risquent de provoquer de dommages majeurs à sa structure. Si les immeubles voisins tombent proprement, il devrait donc rester intact quand le quartier partira en fumée. Moi, je vais aller me mettre à l'abri dans la loge de la concierge, en attendant le grand boum. Qui arrive enfin. Je retiens une larme en pensant que

cela signifie que le dernier défenseur est tombé. Saint-Georges meurt. Saint-Georges est morte. Pas dans un enfer de flammes, dans un épais nuage de fumée et de poussière, gras et dodu, qui s'étend sur la ville sans jamais sembler devoir s'arrêter. On n'y voit pas à deux mètres. Les yeux pleurent, les narines se bouchent, la salive devient pâteuse. Les flics oublient leur devoir et ne pensent plus qu'à leur petit confort respiratoire personnel. Je profite de l'écran qui m'est ainsi offert pour rejoindre la frontière de ce qui fut notre République, escaladant les gravats et les restes des barricades. Je me mêle à la foule paniquée des journalistes et des curieux que pompiers, soldats et policiers ne tentent même pas de juguler. Une fois que j'ai mis quelques pâtés de maison de distance entre nous, je m'éloigne du troupeau et arpente des rues plus désertes. Je scrute les automobilistes qui passent jusqu'à trouver mon bonheur. Je braque une femme enceinte qui s'apprête à monter dans sa voiture. Une brunette qui me ressemble un peu, les cheveux longs mis à part. Un petit peu plus mince, aussi, peut-être. Je lui taxe sa voiture et son sac. Je connais son nom et son adresse, si elle veut assurer un avenir radieux à sa progéniture en gestation, mieux vaudrait que les flics ne se lancent pas trop vite à ma poursuite. Menaces en l'air. Quel malfaiteur prendrait le temps de courir après les témoins de son forfait ? Mais par la grâce de l'égoïsme naturel de ma victime, ça fonctionne. On se croit toujours assez important pour que le psychopathe nous poursuive jusqu'en Enfer.

Je la laisse sur le trottoir, les mains crispées sur son ventre en un dérisoire geste de protection. Je m'arrête à deux pâtés de maison de là, je tire de mon sac des fringues propres que j'enfile à la place de mes hardes poussiéreuses. J'en profite aussi pour me dépoudrer le nez et me façonner une fausse bedaine en roulant mon calibre et le magot que contenait mon sac dans une serviette éponge. Puis je reprends ma route au volant de ma confortable Mercedes intérieur cuir. Je me fais contrôler une fois ou deux. Le flic louche un peu sur la photo de mon permis volé, mais dans mon état, on peut comprendre que j'ai pris un peu des joues et du cul. Oui, je me suis coupé les cheveux aussi, un caprice de femme

enceinte, vous savez ce que c'est. Mes papiers d'emprunt annoncent un mètre soixante-treize, mais aucun serviteur de l'ordre n'aura jamais le cœur ou le culot de demander à une femme sur le point de donner la vie de sortir de son véhicule pour vérifier ses mensurations. Je sors donc de la ville sans encombres. Une centaine de kilomètres plus loin, nouveau contrôle. Encore plus facile, c'est une gendarmette. Je lui balance un sourire épanoui, gorgé d'œstrogène, et la voilà acquise à ma cause. Elle survole à peine mes papiers et me fait signe de circuler. En aucun cas je ne peux être la dangereuse criminelle que le pays entier recherche. Car oui, on me recherche. Mon immeuble a tenu bon, même si le reste du quartier n'est plus. Les enquêteurs l'ont donc fouillé en priorité, une fois que les démineurs eurent évacué les charges factices du sous-sol. Ils ont donc trouvé mon petit mot, la belle enveloppe écrue portant à l'encre violette la mention : « A l'attention de Monsieur le ... ». Je me demande si elle lui est parvenue encore scellée ou si quelqu'un a cédé à la curiosité.

« Monsieur,

J'espère que vous aurez pris autant de plaisir que moi à la petite partie à laquelle nous venons de nous livrer. J'espère avoir réussi à vous surprendre et même parfois vous avoir fait douter de l'issue de la bataille. Vous avez gagné, bien entendu, mais il me fallait bien ça pour vous donner un aperçu des règles du jeu dans lequel je souhaite vous entraîner.

Bien entendu, la prochaine manche ne se déroulera pas tout à fait dans les mêmes conditions. Plus question de me signaler aussi ouvertement à votre attention, cette fois-ci. A vous de me retrouver avant que je ne crée un nouveau Saint-Georges. Ou deux. Ou dix.

Respectueusement,

M. »

Je fuis. Il ne s'agit pas seulement de mettre de la distance entre mes poursuivants et moi. Je dois les semer définitivement, embrouiller ma piste à tel point que je puisse un jour cesser de courir. Je n'ai pas l'âme d'une perpétuelle fugitive, et puis j'ai des projets à mener à bien. Je mets donc un soin infini à organiser ma cavale. Mes déplacements sont totalement aléatoires. Vraiment aléatoires : je tire au sort le nom de ma destination suivante, la route que je suivrai au prochain carrefour, le numéro du département qui aura l'honneur de m'accueillir. Je n'utilise jamais deux fois le même mode opératoire. Je loge à l'hôtel, chez l'habitant (de gré ou de force), au camping, dans ma voiture. Je change de véhicule aussi souvent que de mode de transport : bus, train, péniche, vélo, et même auto-stop. Je vole, achète, emprunte, échange ou loue les voitures, scooters, motos et mini-vans. Je déménage au milieu de la nuit, je passe le week-end, parfois même je m'installe pour quelques semaines. Je m'enferme dans ma chambre ou me lie d'amitié, me cache ou me fait voir, je trouve du boulot ou vis de mes rentes. Je suis Alice, Marie-Pierre, Teresa, Cindy ou même Margot. Je suis brune, blonde, rousse, petite, grande, canon ou boudin. Une fois, je suis même un homme. J'en profite pour aller draguer en boîte, avec un certain succès, d'ailleurs. C'est seulement au stade du pelotage que ma conquête est soudain saisie d'un doute et préfère s'éclipser au cours d'un prétendu séjour aux toilettes.

Finalement, après une course sans poursuite de plus de quatre mois, j'ai échoué ici, dans une belle villa isolée au bord d'une falaise qui surplombe l'océan gris-vert du mois de février. Le propriétaire refuse catégoriquement que je paye un loyer. Je crois que ça fait un peu jaser dans le village voisin. On peut le comprendre. Qui suis-je, pour avoir arraché une telle faveur à ce vieux grigou d'Erwann ? Une maîtresse, une fille illégitime, une maîtresse chanteuse ? Peu importe les ragots qui courent. Je passerai un de ces jours une commande au boulanger. Qu'il envoie quelqu'un chez moi pour tenter de me tirer les vers du nez. Ça sera distrayant, à n'en pas douter. Oh, ce n'est pas que je m'ennuie. Je profite pleinement du plaisir d'être assise en robe de chambre et

chaussettes dans la véranda, sirotant un thé et regardant sans les voir les flots taciturnes qui s'agitent mollement en contrebas. J'ai des projets en pagaille. J'ai sorti de mon sac l'épaisse chemise qui contient la Bible de l'Utopie de Saint-Georges. Il y aura sans doute quelques petites choses à y retoucher, et ensuite je pourrai me charger de trouver un imprimeur qui se chargera d'en tirer quelques milliers d'exemplaires. Ils ne devraient pas être trop difficiles à écouler. Et je sens que c'est une lecture qui risque de créer bien des vocations. J'en souris d'avance. Et ce n'est qu'un début. Il va me falloir organiser les mois et les années qui viennent. Gros travail. Beaucoup de plaisir en perspective, aussi.

Mais pour l'instant, j'attends le facteur. Pas pour le courrier, non. Je lui ai trouvé un beau petit cul et l'ai inscrit d'office au menu de mon petit-déjeuner.





